

**DE L'ERRANCE A L'ATTACHEMENT.  
LE « SANS-ABRISME » UNE PATHOLOGIE DU LIEN.**

Entretiens auprès de 4 professionnels intervenant dans 4 accueils de jour lyonnais.  
Récits de vie de 4 personnes ayant été sans abri

Mémoire présenté en vue de l'obtention du  
Diplôme Supérieur en Travail Social  
(D.S.T.S)

Directeur de recherche :  
René ROUSSILLON

Présenté par :  
Claudine FARINA

LYON 2008

**DE L'ERRANCE A L'ATTACHEMENT.  
LE « SANS-ABRISME » UNE PATHOLOGIE DU LIEN.**

Entretiens auprès de 4 professionnels intervenant dans 4 accueils de jour lyonnais.  
Récits de vie de 4 personnes ayant été sans abri

Mémoire présenté en vue de l'obtention du  
Diplôme Supérieur en Travail Social  
(D.S.T.S)

Directeur de recherche :  
René ROUSSILLON

Présenté par :  
Claudine FARINA

LYON 2008

## REMERCIEMENTS

Au Professeur René Roussillon pour avoir accepté de diriger mon travail.

Toute ma gratitude aux acteurs de ce mémoire : Philippe B, Eufémio, Chantal, Jacques, Moussaoui.

*Pour avoir accepté de me recevoir, merci aux professionnelles et à leur institution.*

*Pour la bienveillance et l'acuité de son accompagnement, merci à Yves Jeanne.*

*Pour leur soutien et la richesse de leurs apports, merci à mes collègues.*

*Tout particulièrement à Brigitte Maurice de m'avoir donné les premières clefs.*

# **SOMMAIRE**

<b><u>AVANT- PROPOS</u></b>	p.8.
<b><u>INTRODUCTION GENERALE</u></b>	p.10.
<b><u>PARTIE I :</u></b>	
<b>L'EXCLUSION A TRAVERS LE PRISME DE LA PSYCHANALYSE.</b>	
<b>Introduction</b>	p.20.
<b>Chapitre 1.1. Le processus d'exclusion sociale.</b>	p.21.
1.1.1. De la place sociale à la place publique.	p.21.
1.1.2. L'errance : des semelles de vent.	p.24.
1.1.3. L'exil de soi.	p.26.
<b>Chapitre 1.2. La création du lien.</b>	p.31.
1. 2.1. Au-delà de la demande.	p.31.
1.2.2. L'attachement pour pouvoir explorer le monde.	p.35.
1.2.3. Ni dedans, ni dehors : l'espace transitionnel.	p.37.
<b>Conclusion</b>	p.41.

## **PARTIE II:**

### **DES RENCONTRES ET DES RECITS POUR COMPRENDRE LE LIEN.**

**Introduction** p.43.

**Chapitre 2.1. De la rencontre au rendre compte.** p.44.

2.1.1 : L'entretien avec des professionnels. p.44.

2.1.2 : Récits de vie de personnes sans abri p.46.

**Chapitre 2.2. Le discours des professionnelles.** p.49.

2.2.1 : Le S.D.F, un homme en souffrance. p.49.

2.2.2 : L'accueil de jour, un espace pour soi. p.50.

2.2.3 : La place du lien. p.52.

2.2.4 : La transitionnalité à l'épreuve des logiques  
institutionnelles. p.54.

**Chapitre 2.3. A l'écoute des récits de vie.** p.58.

2.3.1 : « *Je voulais être comme un moineau* » p.58.

2.3.2 : « *Un jour, je serais ailleurs que dans cette vie* » p.61.

2.3.3 : « *Rien n'est jamais définitif avec moi* » p.63.

2.3.4 : « *Ma vie, elle s'est arrêtée au décès de ma mère* » p.67.

2.3.5 : La vie, sans émotions. p.71.

2.3.6 : Des modèles d'attachement désorganisés. p.79.

2.3.7 : Le référent social une nouvelle base sécurisante ? p.83.

**Conclusion** p.88.

**PRECONISATIONS  
PROFESSIONNELLES** p.90.

**CONCLUSION GENERALE.** p.99.

**BIBLIOGRAPHIE.** p.105.

**TABLE DES SIGLES.** p.114.

**ANNEXES.** p.115.

Sommaire des annexes p.116.

Annexe 1 :

Guide d'entretien pour interviewer les professionnelles.

Annexe 2 :

Restitution complète de l'entretien avec le professionnel N°2

Annexe 3 :

Guide d'entretien (récits de vie) avec les usagers.

Annexe 4 :

Restitution complète du récit de vie de Madame C.

Annexe 5 :

Grille d'analyse commune des entretiens avec les professionnelles.

Annexe 6 :

Schémas chronologiques des récits de vie.

## AVANT-PROPOS

*C'est alors qu'apparut le renard :*

*« bonjour, dit le renard.*

*- bonjour, répondit poliment le petit prince, qui se retourna mais ne vit rien.*

*- je suis là, dit la voix, sous le pommier...*

*- qui es-tu ? dit le petit prince. Tu es bien joli...*

*- je suis un renard, dit le renard.*

*- viens jouer avec moi, lui proposa le petit prince. Je suis tellement triste...*

*- je ne puis jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé.*

*- Ah ! pardon », fit le petit prince.*

*Mais, après réflexion, il ajouta :*

*« qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ? (...)*

*- C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens »*

*- créer des liens ? (...)*

D'un point de vue personnel, cette histoire entre l'errance et moi a commencé il y a longtemps. Fille de parents immigrés, devenue française par naturalisation bien que née en France, privée de l'affection d'une famille élargie, de mon histoire, de notre culture, j'ai longtemps cherché mes racines.

Professionnellement, je situe ma rencontre avec les personnes sans abri au moment de mon premier stage de formation au métier d'Assistante de Service Social. Selon la volonté fantasque de mon moniteur de stage, qui craignait que je ne sois pas reçue, j'ai été présentée comme une personne souhaitant écrire un livre sur la vie des sans abri et qui, dans ce but, effectuait une recherche sur le terrain. Pendant ce stage, je suis allée à la rencontre de deux personnes très marginalisées. Après avoir vécu dans la rue pendant des années, elles louaient un deux pièces. Celui-ci était dévasté, il y régnait une puanteur étouffante et un capharnaüm indescriptible. Ces deux hommes m'ont ouvert leur porte et m'ont raconté leur vie, leurs années de galère, la violence de leur quotidien et ont joué à m'effrayer en me montrant une hache cachée sous le buffet.

Lors de ma dernière année d'études, j'ai rencontré d'autres personnes sans domicile qui étaient liées à un quartier où elles avaient une histoire. Elles venaient solliciter l'assistante sociale de ce quartier qui, systématiquement, les renvoyait du fait de l'absence de domiciliation vers un service spécialisé: le Centre d'Accueil et d'Orientation. C'est ainsi que j'ai entendu parler, de façon assez vague, du C.A.O.<sup>1</sup> Dans mon imaginaire, c'était un lieu où l'on renvoyait les personnes sans abri, sans considération pour leur histoire avec le quartier. Sans doute ai-je été marquée inconsciemment par ces personnes qu'il m'était « interdit » de recevoir.

---

<sup>1</sup> Le C.A.O, Centre d'Accueil et d'Orientation, est un des services de l'association le MAS (Mouvement d'Action Sociale). Il est communément appelé le CAO (prononcer chaos), est connu et repéré par son public et ses partenaires sous cette abréviation. Nous utiliserons cette abréviation tout au long de cet écrit.

## INTRODUCTION GENERALE

- (...) *Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...*
- *Je commence à comprendre, dit le petit prince. Il y a une fleur... je crois qu'elle m'a apprivoisé...(...)*

La richesse du langage, et des représentations qui y sont associées, est manifeste lorsqu'il s'agit de parler des personnes sans domicile. Mais qu'elles soient désignées sans domicile fixe, S.D.F, sans abri, clochards<sup>1</sup>, vagabonds, zonards, toutes sont en situation de détresse, de dénuement et de pertes. Selon Patrick Declerck<sup>2</sup>, cette volonté d'établir des distinctions a pour fonction d'aider à lutter contre l'angoisse ressentie. Il s'agit d'une tentative de mise à distance de ce semblable que nous voudrions autre : « *d'aucuns voudraient instaurer de subtiles distinctions, hiérarchiser, ranger, botaniser, combattre enfin à l'aide de précieuses catégories, la sourde et angoissante anomie de ce milieu. On aimerait pouvoir donner corps à l'informe, appréhender l'évanescent. Qu'il suffise de savoir que le clochard, c'est toujours l'autre et jamais soi*<sup>3</sup> ».

Néanmoins, pour les besoins de cette recherche, nous<sup>4</sup> justifions le choix de nos termes et leur cadre d'utilisation. Nous emploierons le mot « vagabond<sup>5</sup> » lors de la présentation de l'association le « Mouvement d'Action Sociale<sup>6</sup> » et du C.A.O car c'est celui utilisé dans les textes officiels<sup>7</sup>. En lieu et place du mot vagabond, tombé en désuétude et trop connoté pénalement, nous emploierons le mot « clochard » qui renvoie à des images partagées en France par tout le monde, pour désigner ceux dormant soit sur un bout de trottoir, soit dans un accueil de nuit et vivant ainsi depuis de très longues années. Nous l'emploierons en

---

<sup>1</sup> Ce terme apparu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est issu du verbe clocher qui prend son origine du latin *clopicare* signifiant « *marcher en boitant* ». Les raisons de son extension pour la désignation de « *celui ou celle qui n'a pas de domicile, erre sans but, et n'a d'autre ressource que la mendicité* » invitent à des recherches impossibles dans l'espace temps qui nous est donné pour cette recherche. **Dictionnaire Le Robert**.

<sup>2</sup> A présent nous utiliserons la première lettre du prénom pour désigner l'auteur. Nous procédons ainsi pour l'ensemble du mémoire lorsque l'auteur est cité à partir de la deuxième fois. Nous ferons de même pour les notes de bas de pages.

<sup>3</sup> Patrick DECLERCK. **Les naufragés: Avec les clochards de Paris**. Paris, Plon, 2001, p.12.458p.

<sup>4</sup> Nous de majesté qui s'accorde en genre et non en nombre.

<sup>5</sup> Il s'agit d'un terme ancien défini en 1534 par une ordonnance de François 1<sup>er</sup> : « *tous vagabonds, oisifs, gens sans aveu et autres qui n'ont aucun bien pour les entretenir et qui ne travaillent, ne labourent pour gagner leur vie* ». Julien DAMON. **La question SDF**. Paris, PUF, 2002, p.27.277 p. Il a aussi un sens péjoratif donné par le **dictionnaire Le Robert** : « *personne sans domicile fixe et sans ressources avouables, qui erre, traîne à l'aventure- clochard* ». Cette définition assimile vagabond, clochard et sans domicile fixe.

<sup>6</sup> A présent nous utiliserons l'abréviation le M.A.S.

<sup>7</sup> Ce mot comporte une connotation pénale : « *Les vagabonds ou gens sans aveu, sont ceux qui n'ont ni domicile ni moyen de subsistance et qui exercent habituellement ni métier, ni profession* ». Définition issue de l'article 270 du **code de procédure pénale**, édition 1987, paragraphe 2, section IV.

Il renvoie à la notion d'état : « *dans la grande majorité des cas, l'état de vagabond est l'aboutissement d'une trajectoire commençant par une rupture par rapport à un premier enracinement territorial et se poursuivant par une série d'errances à la recherche d'un travail, itinéraire chaotique marqué par des tentatives d'installations plus ou moins provisoires, et se terminant souvent par une arrestation et une condamnation, car le vagabondage est un délit* ». Robert CASTEL. **Les marginaux dans l'histoire**. In, Serge PAUGAM (s/d). **L'exclusion l'état des savoirs**. Paris, La découverte, 1996, p.37.583 p.

référence au passé et à la longue durée de sa répétition. Le terme « sans domicile fixe » ou « sans abri » sera employé en référence soit à des textes officiels, soit pour désigner un fait.

Le sujet de recherche que nous proposons s'est élaboré à partir d'une expérience professionnelle ancrée sur du long terme. En effet, depuis 14 ans nous sommes Assistante de service social, dans un service social pour personnes sans domicile fixe : le C.A.O. Ce service est rattaché à l'association le M.A.S née en 1961 d'un arrêté de 1953 qui étend l'accès à l'aide sociale<sup>1</sup> et aux C.H.R.S.<sup>3</sup> aux personnes sortant de prison et aux vagabonds. Au moment de sa création, l'association le M.A.S avait principalement pour objet de *"soutenir et de prolonger l'action du comité de probation et d'assistance aux libérés de Lyon et de la commission d'assistance aux vagabonds"*<sup>3</sup> ». Cette prise en charge se présentait à la fois comme une alternative à l'emprisonnement et comme une mesure de prévention de la récidive. Etaient proposées des mesures *« destinés à leur accueil, leur hébergement, leur rééducation, leur formation professionnelle et leur reclassement social en général »*<sup>4</sup>. Les fondateurs de l'association sont intéressés par une corrélation entre vagabondage et incarcération<sup>5</sup>. En tant que représentants de la Commission d'Assistance aux Vagabonds du Rhône, ils constatent l'absence de solutions possibles pour certains vagabonds ne pouvant être admis en C.H.R.S. Apparaît alors la nécessité de créer, en 1975, le Centre d'Accueil et d'Orientation, dont la mission est d'*« apporter toute l'aide possible aux vagabonds estimés aptes à un reclassement »*<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Amédée THEVENET. **L'aide sociale aujourd'hui : nouvelle étape pour la décentralisation**. Paris, ESF, 2004, p.328.432 p.

<sup>3</sup> Les Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale, C.H.R.S., *« sont des dispositifs permanents, au niveau d'un territoire, de la lutte contre la grande pauvreté et la grande exclusion sociale. A ce titre, leur financement relève de l'aide sociale et de l'action sociale à la charge de l'État. Les CHRS sont la plupart du temps gérés par des associations. Ce réseau associatif est très enraciné localement dans toutes les formes de lutte contre l'exclusion sociale et la pauvreté »*. Patrick PELEGE. **Hébergement et réinsertion sociale : les CHRS, Dispositifs, usagers, intervenants**. Paris, Dunod, 2004, p.11.277p.

<sup>3</sup> **Statuts de l'association le M.A.S**, 1977, article 2. La commission d'assistance aux vagabonds (C.A.V) créée en 1959 était présidée par le juge d'application des peines. Elle s'adressait aux personnes étant à la fois sans domicile, sans travail et sans ressources qui acceptaient un placement dans un foyer d'hébergement. Elle était chargée de provoquer et de coordonner les initiatives en faveur du reclassement des vagabonds.

<sup>4</sup> **Statuts de l'association le M.A.S**, 1977, article 2.

<sup>5</sup> Depuis sa création en 1961, l'association le M.A.S a pour projet de participer à la réparation du tissu social par-delà les blessures infligées par la délinquance et l'exclusion sous toutes leurs formes. Dans cet objectif chacun des 4 services de l'association intervient sur des champs à la fois différents et complémentaires : l'hébergement de personnes sortant de prison, l'accompagnement social de personnes sans domicile, l'accompagnement de victimes d'infractions pénales, la prévention et les risques encourus par les personnes toxicomanes.

<sup>6</sup> **Règlement intérieur du CAO**, 1978, article1.

Dès ce moment-là, le personnel du C.A.O participe à la Commission d'Assistance aux Vagabonds du Rhône puis en devient le représentant<sup>1</sup>. A ce titre, conformément au décret parut en 1976 qui étend les possibilités d'admission en centre d'hébergement aux « *vagabonds ayant acceptés les mesures qui leur auront été proposées en vue de leur reclassement*<sup>2</sup> », les salariés du C.A.O remettent un imprimé tamponné du sceau du juge d'application des peines à toutes les personnes qu'ils orientent en C.H.R.S, les déclarants apte à une tentative de reclassement<sup>3</sup>.

Au fil du temps, l'action du comité de probation et d'assistance aux libérés et celle du C.A.O se séparent, le lien historique entre les deux services se concrétise par une convention précisant les compétences de chacun dans l'accueil des personnes sortant de prison. Le C.A.O accueille celles qui n'ont pas de mesures de justice mais « *dans la pratique, cet accueil se limite aux sortants de prison entièrement démunis, sans domicile*<sup>4</sup> ».

Jusqu'en 1987 le personnel du C.A.O voit surtout passer les vagabonds qui traversent la vallée du Rhône. Seuls ceux établis à Lyon avec un réseau de mendicité bien organisé restent liés avec le service. En 1988 la loi sur le R.M.I<sup>5</sup> donne aux personnes sans domicile une inscription sociale et légale. Elle conduit à un bouleversement de la conception, par la société et par les personnes sans domicile, de leur place dans cette société. Cette loi introduit ces personnes comme sujets de droit, ayant un statut défini (bénéficiaires d'un RMI) et leur permet de disposer en toute légalité d'une adresse (une élection de domicile) pour faire valoir des droits à un minimum de ressources, à une couverture maladie universelle, à une allocation logement à taux maximal. Au-delà de ces droits fondamentaux, avoir un R.M.I c'est pouvoir justifier de ressources réelles, c'est pouvoir être solvable auprès d'un bailleur. Cela ouvre d'autres horizons à ceux qui, jusqu'alors, n'avaient que des sources de revenus informelles.

---

<sup>1</sup> En 1975 le personnel du C.A.O devient représentant permanent de la C.A.V dans le Rhône jusqu'à la dépenalisation du vagabondage en 1994.

<sup>2</sup> **Décret du 15.06.1976**, portant application des articles 185 et 185.3 du code de la famille et de l'aide sociale étendant l'aide sociale à de nouvelles catégories de bénéficiaires.

<sup>3</sup> Jusqu'en 1994 les salariés du C.A.O remettent cet imprimé à toutes les personnes qu'ils orientent en C.H.R.S.

<sup>4</sup> **Projet institutionnel du C.A.O.** p. 25. Document interne.

<sup>5</sup> **Loi portant création d'un revenu minimum d'insertion** ( R.M.I ) n° 88. 1088 du 1/12/1988.

Cette loi réinscrit les personnes sans domicile fixe dans la société et leur donne le droit d'exiger de la collectivité la mise en oeuvre de moyens pour améliorer concrètement leur situation.

Après 1988 l'équipe du C.A.O a constaté une stabilisation géographique des personnes et l'accompagnement social est devenu la clef de voûte du service<sup>1</sup>. Depuis, le C.A.O occupe une place particulière au sein du dispositif lyonnais dans la prise en charge du sans abris<sup>2</sup>. En plus d'être un C.H.R.S sans hébergement, il est le seul service social spécialisé dans l'accueil et l'accompagnement des personnes sans domicile, avec un personnel uniquement composé de professionnels<sup>3</sup>. De part ce positionnement original ses partenaires sont ceux des services de veille sociale et d'urgence et toutes les associations et institutions oeuvrant dans la prise en charge des publics en errance et en situation de grande précarité.

Comment décrire<sup>4</sup>, dans le but de permettre une connaissance et une compréhension des personnes sans abri, ces histoires, ces personnalités où chacun est unique et différent de l'autre? Lors du premier entretien toutes sont sans domicile fixe. Sous ce terme se cachent différentes formes d'habitats : hébergement, accueils d'urgence, rue, squat, voiture, locataire d'une chambre meublée ou en foyer. Généralement elles ont alterné des périodes de rue, de squat, de meublés, de C.H.R.S., de prison. Ces personnes ont perdu leur domicile à la suite d'un divorce, d'une perte d'emploi, d'une absence de ressources, d'une expulsion. Parfois elles n'en ont jamais eu. Beaucoup font la "manche" et sont bénéficiaires de minima sociaux.

Elles sont connues depuis 1 an, 5 ans, 10 ans, la plus ancienne depuis l'année 1966<sup>5</sup>. Leur adresse est celle du service, elles savent qu'elles y ont un dossier dans lequel sont conservées les copies de leurs papiers officiels. Du fait de leurs conditions de vie elles ont

---

<sup>1</sup> Le C.A.O offre un accueil quasi inconditionnel puisque sont accueillies toutes personnes majeures en situation régulière et privées de domicile personnel. En 2006 le centre a reçu 1060 personnes différentes dont 680 venaient pour la première fois. 450 personnes sont autorisées à recevoir du courrier. Le public reçu est majoritairement composé d'hommes seuls (86%) ayant entre 30 et 50 ans. Parmi eux 35% perçoivent le RMI, 25% n'ont pas de ressources et 7% travaillent, les autres perçoivent un minimum social.

<sup>2</sup> Nous utilisons ce terme car il nous paraît adapté à la diversité des situations vécues par les personnes sans abri tout en faisant référence à un processus.

<sup>3</sup> L'équipe du C.A.O est composée d'un directeur, de 3,5 ETP Assistants sociaux, deux secrétaires. Un psychiatre, un psychologue et un superviseur d'équipe interviennent à temps partiel.

<sup>4</sup> Les mots qualifient l'autre, le disqualifient, l'enferment parfois. Une part de notre subjectivité s'y trouve, alors même que notre discours tend à être le plus objectif possible.

<sup>5</sup> Le C.A.O a pris le relais pour l'accompagnement des vagabonds qui étaient auparavant reçus par le service pénitentiaire.

une mauvaise hygiène, un visage fatigué, des dents gâtées. Des vêtements usés, trop courts ou trop larges, laissent entrevoir un corps négligé qui présente parfois des ecchymoses, des maladies de peau, des handicaps, des traumatismes anciens. Lorsqu'elles arrivent elles demandent un abri, un repas, une adresse pour faire valoir leurs droits.

Au fil du temps les personnes se racontent. Elles connaissent l'équipe, lui font confiance et partagent avec elle leur quotidien mais aussi leur vécu, leurs souvenirs. Elles sont en général très seules, se croient sans valeur, ne se donnent pas droit à la parole, vivent dans la honte d'elles-mêmes. Elles ne s'autorisent plus à espérer. Le psychologue, le psychiatre et les assistants sociaux<sup>1</sup>, les aident à déposer leur histoire, par étape. Elles déposent des petits bouts d'elles-mêmes, sans ordre chronologique, presque sans logique. Les membres de l'équipe prennent note de ce qui est dit, les personnes déposent leurs mots.

Garder une trace de ce qui est confié permet, lorsque la personne est en capacité de l'entendre, de relire ces notes ensemble<sup>2</sup>. Elle découvre alors le chemin parcouru, elle retrouve son histoire rassemblée, reconstituée. Ce qui lui appartient lui est restitué, elle peut alors se le réapproprier<sup>3</sup>.

La restitution orale d'une histoire personnelle, rassemblée, reconstruite, peut aider à se restructurer, à redonner du sens à une vie, à retrouver une place : *« nous nous efforçons d'organiser un espace assez sécurisant et chaleureux pour inciter notre public à y déposer une partie de son histoire. Notre service peut ainsi devenir un lieu mémoire qui permet de rassembler les bouts de leurs histoires éparpillés, de recueillir l'éclatement, le morcellement des individus<sup>4</sup> »*.

Le travail social s'axe principalement autour de l'accompagnement vers un soin et un logement, ces deux actions pouvant être en amont l'une de l'autre, conjointes ou différées sur du long terme. Il faut avancer au rythme de l'autre, être patient, accepter de nombreux retours en arrière, des digressions, avant qu'une toute petite étape soit franchie.

---

<sup>1</sup> Les assistants sociaux utilisent ce qui leur est confié dans une perspective sociale. En aucune manière ils ne se substituent aux « psy » et font un travail thérapeutique.

<sup>2</sup> « *Le service, lieu mémoire au sens où l'accompagnement peut s'arrêter, être repris. En effet, elles vont, viennent et reviennent au service selon leurs besoins. La mémoire est parlée et écrite* ». Viviane BARON. **Tenir le lien dans la relation de service, une composante fondamentale de l'accompagnement social des personnes sans domicile reçues au C.A.O.**, 2005, Document interne, p.10.10p.

<sup>3</sup> « *Cette trace écrite du passage des personnes fonctionne comme une mémoire de leur histoire, un fil repris à chaque venue qui permet d'avancer vers l'avenir en jalonnant le passé. (...) Le service tout entier fonctionne comme un lieu mémoire où l'on revient même après plusieurs années écoulées...* ». Ibid. p.4.

<sup>4</sup> Marc GYBELS. **L'accompagnement vers les soins de personnes sans domicile.** In, ORSPERE, **souffrance psychique, contexte social et exclusion**, Lyon, 1997, p.235. 319 p.

Le travailleur social doit accepter de se tromper, de se sentir mis en échec, de voir l'autre se mettre en difficulté et perdre tous ses acquis au moment clef d'une étape. Mais surtout il doit rebondir, donner du souffle à l'autre afin que la régression ne soit pas définitive, et que la relation survive. Le lien est sans cesse tiraillé, remis en cause, et sans la confiance qui l'accompagne la relation n'est pas possible.

*«L'accompagnement social commence par l'accueil de la personne telle qu'elle se présente, dans le respect de sa détresse, de sa souffrance<sup>1</sup>».* Le professionnel qui accueille<sup>2</sup> se doit d'être disponible, physiquement et mentalement : disponible pour porter son regard sur l'autre, sur ce que son corps montre, pour voir et pour écouter ce qu'il dit ou ce qu'il ne dit pas. Ce premier accueil doit se faire sans préjuger du comportement, de la demande, de l'apparence physique, dans l'acceptation de l'autre, différent de soi, porteur d'une histoire singulière. Celui qui est accueilli doit se sentir reconnu, respecté, en sécurité. Il doit se sentir libre de sa parole et de ses mouvements.

Cet accueil est primordial : chacun teste l'autre, c'est le temps de la rencontre<sup>3</sup> où la personne se raconte. Si la rencontre a lieu la relation pourra s'établir. Cette rencontre est celle de deux individus qui rentrent en relation, entre lesquels une reconnaissance<sup>4</sup> s'opère, une confiance s'établit. C'est le moment où la porte s'ouvre et où chacun porte son regard sur l'autre : *« le moment de la rencontre est souvent celui du dévisagement, où les mots n'ont pas encore de place, instant de l'éprouvé face à la seule vue d'autrui, générant plus ou moins de la confiance ou de la méfiance, du recul ou de l'inclinaison<sup>5</sup>».* Être en relation c'est être en lien, sans étouffer pour permettre à l'autre de s'exprimer, où chacun reste libre de défaire ou de consolider ce lien.

---

<sup>1</sup> **Projet institutionnel.** Op. cit. p. 19.

<sup>2</sup> Le verbe accueillir est défini par le **dictionnaire le Robert**, de la façon suivante : *« recevoir quelqu'un qui arrive, qui se présente, accepter une personne »*. Le verbe recevoir signifie : *« laisser entrer ou venir à soi quelqu'un qui se présente à quelque titre que ce soit »*. Accueillir signifie ouvrir sa porte, laisser à l'autre la possibilité d'entrer, de sortir ou de ne pas entrer. C'est rester dans l'accueil, cet espace un peu flou entre l'intérieur et l'extérieur.

<sup>3</sup> Le terme de rencontre contient plusieurs sens : celui de hasard, d'événement fortuit, par lequel on se trouve dans telle ou telle situation et celui de combat, c'est l'engagement de deux forces ennemies peu importantes et qui se sont trouvées en présence par hasard. **Dictionnaire Le Robert.**

<sup>4</sup> *« Être reconnu c'est être l'objet d'une estime pour ce dont on est capable et pour celui que l'on veut être. Une telle estime nul ne peut se l'accorder à lui-même. Elle ne peut venir que d'un autre (...). Et si, dans la vie, nous accordons tous une telle place à la reconnaissance c'est qu'elle seule peut nous confirmer dans notre identité et nous rassurer sur nous-mêmes. Ne pas être estimé (et, à plus forte raison, ne pas être aimé) est ne compter pour rien à ses propres yeux parce que ce n'est compter pour personne. (...) La reconnaissance est donc, en fait, l'essentiel de notre demande à la vie car elle est ce qui confirme et ce qui donne confirmation que nous sommes quelqu'un et non pas rien».* François CHIRPAZ. **Cet autre qui me dérange.** In, ORSPERE. Op. cit. p.88.

<sup>5</sup> P. PELEGE. Op. cit. p.180.

A l'origine de ce travail, vient résonner un problème auquel nous sommes confronté dans notre rapport professionnel avec les personnes sans abri: lorsqu'elles accèdent à un logement, elles n'y restent pas.

Pour vérifier si ce constat était partagé nous avons soumis nos collègues à un questionnaire, puis nous avons étudié les écrits disponibles en interne. Ce travail a permis de faire ressortir l'errance comme une notion intrinsèque au fonctionnement des personnes sans abri. Qu'il s'agisse d'errance géographique ou d'errance psychologique, nous constatons une difficulté majeure chez les personnes sans abri à créer et à conserver des liens. Notre attention s'est alors portée sur l'étude de dix dossiers sociaux. Au-delà de la question de l'errance, cette étude de dossier a mis en lumière la possibilité, chez des personnes sans abri, de créer et de maintenir, avec des professionnels, un lien sur du long terme. Cela conduit à nous poser la question suivante : **pourquoi, alors que le plus souvent, elles sont dans l'incapacité psychique de s'attacher, les personnes sans abri parviennent-elles à conserver un lien stable avec des lieux d'accueils spécialisés et les professionnels qui y travaillent ?**

Pour répondre à cette question, nous nous sommes tourné vers les théoriciens du lien, ce qui nous a conduit à poursuivre notre recherche dans le champ de la psychanalyse. Pour comprendre la formation du processus d'attachement, notre attention s'est d'abord portée sur la théorie de l'attachement élaborée par John Bowlby. Elle met en évidence l'importance de la qualité de la relation entre une mère et son enfant dans la construction et le développement du processus d'attachement. Pour comprendre ce point précis, nous avons exploré le concept d'espace transitionnel, développé par Donald Woods Winnicott. Il nous a montré que, du sentiment de sécurité trouvé dans cet espace, dépendent la qualité des liens développés au cours de l'existence.

Le développement du sentiment de sécurité interne est fortement conditionné par la présence stable et bienveillante d'une figure de référence. Or bien souvent, l'enfance des personnes sans domicile est marquée par des carences affectives. Ils ne se sont pas sentis aimés, investis, en sécurité. Cela semble être à l'origine de leurs distances à l'égard de l'autre et à l'origine de leurs difficultés à construire des liens personnels. Néanmoins le fait de pouvoir conserver des liens avec des professionnels vient interroger la place et le processus qui permet cet attachement. Dans ce sens, nous avons élaboré l'hypothèse selon laquelle **les lieux d'accueil pour personnes sans domicile fonctionnent comme des espaces transitionnels. Dans ces espaces, elles construisent des liens qui leur permettent de se confronter avec l'extérieur.**

Afin de mettre en travail notre hypothèse, nous avons interrogé quatre professionnels dans quatre accueil de jours différents et quatre personnes sans domicile, ayant été accompagnées par ces professionnels. L'accueil de jour est un « *espace permettant d'accueillir en accès libre pendant les heures d'ouverture toute personne qui le souhaite. Aucun critère d'admission ne doit en principe être exigé, si ce n'est l'absence de comportement violent, incompatible avec la vie en collectivité. La première mission d'un accueil de jour est d'être un lieu de sociabilité, d'échange et d'abri dans la journée, où il est essentiel de recréer du lien social. Un accueil de jour est également un lieu où certains services peuvent être mis à disposition des personnes (...). Un accueil de jour peut-être un simple abri convivial (...) offrant aux personnes qui le fréquentent des dépannages d'urgence (alimentaire et vestimentaire) et une orientation vers des services spécialisés (...). Il peut être également un lieu fortement professionnalisé où il est possible d'initier un accompagnement social qui facilite les démarches d'insertion*<sup>1</sup> ».

La présentation définitive de ce travail de recherche comporte deux parties et un chapitre<sup>2</sup>:

- La première partie montre que l'exclusion sociale est le résultat d'un processus qui engage à la fois une dimension sociale et une dimension individuelle. Elle peut être appréhendée dans une perspective psychosociale. Cette partie prend appui à la fois sur des théories sociologiques et sur des théories psychanalytiques.
- La seconde partie expose la démarche méthodologique et présente l'analyse tirée du corpus de recherche. Elle met en lumière l'analyse des processus d'attachements qui se créent entre les personnes sans abri et les professionnels, ainsi que la fonction transitionnelle des accueils de jour.
- Ce travail d'analyse débouche sur une réflexion et des propositions pragmatiques pour une prise en compte différente du public en errance. Ces réflexions sont contenues dans un chapitre intitulé « préconisations professionnelles ».

---

<sup>1</sup> Définition issue du **référentiel national « Accueil Hébergement Insertion »**, établi par la Direction Générale des Affaires Sociales en 2005. C'est à ce jour la seule définition officielle des accueils de jour.

<sup>2</sup> Avant d'arriver au terme de notre recherche, nous pensions découper sa présentation en trois parties. Or, le chemin que nous a fait prendre ce travail, ne nous a pas permis au final, de respecter ce découpage. Si nous l'avions fait, notre démarche de recherche aurait été transformée et perdait en clarté de sens. C'est pour cela qu'il n'existe pas de troisième partie : elle est à la fois contenue dans la fin de la seconde partie ( en ce qui concerne le retour sur la problématisation et l'hypothèse) et dans le chapitre consacré aux pistes de réponses pragmatiques, suite aux constats issus de cette seconde partie. Par ailleurs, la seconde partie est plus volumineuse car nous avons choisi de restituer longuement les récits de vie. Il nous a semblé essentiel, afin de bien comprendre comment est vécu, de l'intérieur, le processus d'exclusion sociale, de donner une large place aux récits des personnes concernées.

## **PARTIE I.**

# **L'EXCLUSION A TRAVERS LE PRISME DE LA PSYCHANALYSE.**

*(...) Le renard se tut et regarda longtemps le petit prince :*

*« s'il te plaît...apprivoise-moi ! dit-il.*

- Je veux bien, répondit le petit prince, mais je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai des amis à découvrir et beaucoup de choses à connaître.*
- On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. (...) Si tu veux un ami, apprivoise-moi !*
- Que faut-il faire ? dit le petit prince.*
- Il faut être très patient, répondit le renard. Tu t'assoiras d'abord un peu loin de moi, comme ça, dans l'herbe. Je te regarderai du coin de l'œil et tu ne diras rien. Le langage est source de malentendus. Mais, chaque jour, tu pourras t'asseoir un peu plus près... » (...)*

## Introduction.

L'exclusion se définit comme l'action « *d'exclure quelqu'un en le chassant d'un endroit où il avait précédemment sa place ou en le privant de certains droits*<sup>1</sup> ». Plutôt qu'une action, elle se révèle être un processus psychosocial dans la trajectoire d'une personne, où se noue une interaction entre des éléments pouvant être repérés par un versant sociologique et un versant psychologique. L'exclusion est « *la rupture du lien, lien économique, qui nous unit par le travail (...) mais également lien social qui fait le réseau diffus, relationnel (...). Quand tous ces liens sont rompus, il ne reste plus grand chose de la personnalité. C'est alors que les liens qui structurent l'individu lui-même sont attaqués, surtout si l'alcool y contribue (...). Cette rupture du lien se traduit par un rejet de l'institution vis à vis de l'exclu et de l'exclu vis à vis de l'institution*<sup>2</sup> ».

Cette première partie débute par une compréhension socio-économique du processus d'exclusion. Elle s'intéresse aux thèses développées par R. Castel et S. Paugam. Elle vient montrer comment, la montée et l'accroissement de la durée du chômage, viennent fragiliser socialement et psychologiquement à la fois des individus et le lien social. Nous verrons ensuite comment la perte de ce que J. Furtos nomme « *l'objet social*<sup>3</sup> » vient fragiliser l'individu et introduire en lui la peur de perdre davantage, ainsi qu'un sentiment de honte et d'isolement. Le travail d'A. Vexliard décrit l'atteinte psychologique de la personne dans son individualité et son intimité. Avec P. Declerck et R. Roussillon, nous comprendrons pourquoi, pour continuer à vivre, la personne n'a d'autre solution que de se couper d'elle-même et des autres.

Pourtant, nombreuses sont les personnes frappées par un événement brutal et qui cependant ne se désocialisent pas. Pour comprendre cela, nous verrons avec J. Bowlby et D.W. Winnicott, l'importance et l'influence des relations primaires pour la construction des liens à venir.

---

<sup>1</sup> **Dictionnaire Le Robert.**

<sup>2</sup> Préface de Xavier EMMANUELLI in Alexandre VEXLIARD. **Le clochard.** Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p.7.493p.

<sup>3</sup> L'objet social revient à posséder un logement, un travail, une famille, un diplôme... Jean FURTOS, **Souffrir sans disparaître.** In Jean FURTOS, Christian LAVAL (s/d). **La santé mentale en actes : de la clinique au politique.** Paris, Erès, 2005, p.17, 357p.

## Chapitre 1.1 : Le processus d'exclusion sociale.

L'exclusion ne s'explique pas uniquement par des éléments liés à la conjoncture sociale, mais aussi par des éléments propres au sujet, tels la maladie, l'origine sociale, une consommation abusive de drogues ou d'alcool, un cumul de carences affectives, un bas niveau scolaire et culturel, une difficulté à tenir un lien relationnel...

On retrouve dans les parcours personnels et socioprofessionnels des personnes sans domicile, une imbrication permanente entre ces deux phénomènes qui se répondent, s'entremêlent, se nourrissent l'un l'autre, jusqu'à faire vivre aux personnes un processus extrêmement douloureux : un processus d'exclusion sociale.

### 1.1.1. De la place sociale à la place publique.

Pour R. Castel<sup>1</sup>, le mécanisme de l'exclusion sociale se fonde sur l'évolution des modes de production, de la société salariale et du monde du travail. Il repère quatre zones : une zone d'intégration qui suppose la possession d'un travail fixe permettant des relations et favorisant le lien social. Une zone de vulnérabilité construite à la conjonction de la précarité du travail et de la fragilité du lien social. Une zone d'assistance où les personnes dépendent des institutions sociales et une zone de désaffiliation où se mêlent absence d'emploi et isolement relationnel. Actuellement, nous assistons à une remontée de la zone de vulnérabilité du fait de la flambée du chômage, de la modification du statut salarial, de la transformation de la zone d'insertion relationnelle, familiale et culturelle. Cette restructuration de la société « entraîne une marginalisation de certains groupes sociaux (...). On observe un double mouvement. D'une part une mise en état d'instabilité, à travers le chômage massif et la précarisation croissante des conditions de travail, de groupes qui avaient été tout à fait intégrés. D'autre part, une difficulté croissante à entrer dans des rapports réglés de travail et à tirer parti des formes de socialisation qui y étaient associées<sup>2</sup> ».

---

<sup>1</sup> Robert CASTEL. **De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation : précarité du travail et vulnérabilité relationnelle**. In, Jacques DONZELOT (sous la direction de). **Face à l'exclusion : le modèle français**. Paris, Esprit, 1991, pp. 137-168. 227p.

<sup>2</sup> R. CASTEL. In, S. PAUGAM (sous la direction de), **L'exclusion l'état des savoirs**. Op. cit. p.39.

Les personnes qui perdent leur emploi voient leur vie sociale s'amenuiser du fait de l'absence de ressources et de la honte de ne plus travailler<sup>1</sup>. Elles éprouvent un sentiment d'infériorité sociale car avec la perte de leur emploi, elles perdent une sécurité matérielle, des liens avec leurs pairs, une identité sociale<sup>2</sup>. Le travail favorise les liens sociaux, la personne qui le perd s'isole, le lien s'étioule, disparaît progressivement. La fonction d'intégration que comporte le travail disparaît<sup>3</sup>. Le cumul de pertes des objets sociaux qui donnent à la fois des « *sécurités de base*<sup>4</sup> » et agissent comme vecteur de lien social, remet en cause le sentiment de sécurité matérielle et psychique de celui qui les perd. Il fragilise socialement et psychologiquement et introduit le doute et la peur de perdre davantage. Les conséquences face à la perte des objets sociaux interrogent autour du besoin de reconnaissance, des relations possibles avec l'autre et de la place que l'on occupe<sup>5</sup>.

La perte de l'emploi est le premier vecteur vers l'exclusion sociale. Cette disparition progressive des liens avec le travail ou/et la famille peut conduire, à l'extrême, à une rupture du lien social où les personnes « *peuvent sortir du filet ultime de la protection sociale et connaître ensuite des situations de plus en plus marginales où la misère est synonyme de désocialisation*<sup>6</sup> ».

Le processus de disqualification sociale permet de comprendre comment un événement objectif tel que la perte d'un emploi, vient bousculer brutalement la vie d'une personne. Tout l'équilibre mis en place par le travail se rompt, reléguant ainsi la personne dans la

---

<sup>1</sup> « *La peur et la culpabilité obligent à se cacher, à se blottir entre les murs de l'espace privé, à rechercher des occupations individuelles, à passer le temps devant la télévision (... ) parce que le déclassement est une épreuve humiliante, il bouleverse les relations avec autrui et incite au repli sur soi (... ) il se conjugue alors à une désintégration familiale et approfondit le sentiment de culpabilité* ». Serge PAUGAM. **La disqualification sociale : essai sur la nouvelle pauvreté**. Paris, PUF, 1997, p.7. 256p.

<sup>2</sup> « *Qu'est-ce que donne le contrat de travail ? Tout d'abord l'identité. Nous avons décidé que « je suis ce que je fais ». Quand je suis atteint dans mon travail, mon identité est en cause ». Par le travail on a accès à « l'identité, le revenu, la protection sociale, la socialisation, l'accès à des rapports contractuels, des solidarités syndicales, une conscientisation politique, une structuration du temps »*. Bernard GINISTY in Olivier AMIGUET, Claude R. JULIER. **Créer des liens : Les pratiques systémiques dans le travail social face à l'exclusion**. Genève, Les éditions, 2000, p.21.335p.

<sup>3</sup> « *Ce qui précipite quelqu'un dans l'exclusion et qui le maintient ensuite dans la désinsertion, c'est moins de ne pas avoir de travail que de ne compter comme personne. Celui dont seul compte le travail, ne compte pas dans sa singularité de sujet* ». Jean MAISONDIEU. **La fabrique des exclus**. Paris, Bayard éditions, 1997, p. 23. 264p.

<sup>4</sup> J.FURTOS in J. FURTOS, C. LAVAL. Op.cit. p.17.

<sup>5</sup> « *Il y a difficultés lorsque l'accès à cette place devient incertain, lorsque les objets sociaux, supports de l'effectivité de la promesse, se dérobent. La question devient celle de savoir s'il y a ou non, possibilité de désillusion, donc de deuil, donc de transformation du rapport aux objets sociaux. De cette possibilité-là dépend la manière dont le sujet se rapporte à la souffrance psychique, liée à cette peur de perdre très particulière* ». Ibid. p.17.

<sup>6</sup> S. PAUGAM. **La disqualification sociale : essai sur la nouvelle pauvreté**. Op. cit. p.5.

culpabilité, la honte et l'isolement. La phase ultime de ce processus étant celle de la clochardisation.

Pour parvenir à ce stade ultime de désocialisation, les personnes traversent différentes phases<sup>1</sup> dans lesquelles viennent s'entremêler facteurs socio-économiques et histoire personnelle. Lorsqu'une personne subit un événement brutal qui la conduit à la rue, elle se bat<sup>2</sup> pour retrouver ce qu'elle vient de perdre et rejette les autres personnes sans abri. A ce moment-là sa personnalité ne subit pas de modification et elle reste attachée à ses valeurs passées. Puis, lorsque la situation nouvelle s'installe, devient familière, la personne déprécie son passé tout en s'y raccrochant. Elle entre dans une phase de repli sur soi, dans une phase « régressive ». Les échecs prolongés ou répétés de ses tentatives pour retrouver son monde ancien annulent tous désirs de se mobiliser pour modifier son quotidien. Son état psychologique se détériore, elle s'auto accuse<sup>3</sup>. Les difficultés objectives lui semblent insurmontables, elle bascule alors dans une phase de « fixation » où « *le conflit insupportable doit être résolu par une action qui engage la rupture avec le passé*<sup>4</sup> », elle s'installe dans son nouvel environnement. Pour subvenir à ses besoins elle apprend à recevoir sans donner, elle peut commencer à mendier.

Cette nouvelle existence est caractérisée par l'incertitude, tout y est provisoire<sup>5</sup>. C'est alors qu'elle sombre dans une phase de « résignation »<sup>6</sup> à la perte du monde ancien et valorise son monde nouveau. Sa personnalité est transformée, elle commence à apprécier ses compagnons et perd ses liens avec son passé<sup>7</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour décrire le processus de désocialisation nous nous appuyons sur l'ouvrage d'A. VEXLIARD qui, au milieu des années 50, réalise une enquête auprès d'une soixantaine de clochards, pour comprendre les mécanismes sociaux contribuant à la construction de destins individuels et les motivations de ces personnes. Cette étude lui permet de déterminer et de décrire quatre phases de désocialisation. A. VEXLIARD. Op. cit.

<sup>2</sup> La première phase est dite « agressive » : « *Le futur clochard côtoie un monde nouveau pour lui, qu'il ne reconnaît pas encore pour sien. L'agressivité qui se déploie en vue de rétablir la situation ancienne joue également en sens inverse pour repousser les nouveaux compagnons* ». Ibid. p. 417.

<sup>3</sup> Elle se croit « responsable de ses échecs et en cherche l'explication dans son incapacité ». Ibid. p. 418.

<sup>4</sup> Ibid. p. 419.

<sup>5</sup> Cette « situation de fait n'est pas encore acceptée et l'individu ne fait partie d'aucun des deux univers. C'est le moment le plus aigu de la crise conflictuelle ». Ibid. p. 420.

<sup>6</sup> Jusqu'alors « il luttait contre des difficultés, des obstacles objectifs, indépendants de lui. Désormais le principal obstacle à son intégration sociale est en lui-même ». Ibid. p. 421.

<sup>7</sup> « *Le monde nouveau est devenu familier. L'ancien ne mérite que mépris et indifférence. Tel est le moyen de résoudre le conflit intime aigu de la troisième phase et de vivre en paix avec soi-même* ». Ibid. p. 422.

### 1.1.2. L'errance : des semelles de vent.

Les récits des personnes sans domicile font apparaître que, dès que leur situation personnelle devient tendue, le départ pour « l'ailleurs » est envisagé. Elles fuient chercher ailleurs quelque chose de meilleur. Prendre la route évite de penser le présent conflictuel et souffrant. C'est l'errance<sup>1</sup>. Une instabilité qui demande beaucoup d'énergie et qui permet d'exister encore.<sup>2</sup>

L'errance est l'effet d'une rupture ou d'une absence de relation. L'errant c'est celui qui a rompu toutes ses attaches, c'est « *un étrange étranger*<sup>3</sup> ». Sa réalité est celle de l'errance au quotidien. Elle commence tôt le matin car il s'agit de se déplacer pour obtenir un repas, un bon vestimentaire, un coin pour faire la manche, une douche, un lit. Mais lorsque la situation se dégrade, « *la ballade n'a plus de but précis, il s'agit simplement de changer d'endroit, alors on s'invente des raisons de bouger. C'est sans doute difficile de vivre une journée complètement vide, qui n'a plus ni contenu, ni sens (...). Celui qui s'accommode d'une immobilité quasi totale est tombé sans recours dans l'univers de la clochardisation. Le clochard, c'est un errant sédentarisé*<sup>4</sup> ».

L'errance est un phénomène imprévisible dont les raisons, les finalités et la portée sont différentes selon les groupes, les époques, les âges, les saisons... Elle est un phénomène impliquant des dimensions sociales, psychologiques, culturelles, physiques, morales<sup>5</sup>.

Les dispositifs d'aide sociale contribuent à renforcer involontairement et parfois même à

---

<sup>1</sup> Le verbe errer a une double origine : il est issu du latin « *errare* » qui signifie « *se tromper, s'égarer, s'écarter, s'éloigner de la vérité* » et de l'ancien français « *errer* » qui signifiait jadis voyager, (« *voyager a pris le sens « d'aller au hasard », de se tromper de chemin et ce sens nouveau est devenu le seul* »). **Dictionnaire Le Robert.**

<sup>2</sup> « *Ce thème récurrent du nouveau départ joue, de fait, un rôle essentiel dans l'économie de vie mentale des personnes en situation précaire parce qu'il permet, par une mise à distance d'un groupe disqualifié, d'un passé tragique de penser un futur irénique. Tout se passe en effet comme si toute possibilité d'envisager l'avenir imposait de rompre avec le passé, de couper avec son histoire et de se déprendre d'un milieu social. Mais, ce faisant, toute possibilité de capitalisation des ressources identitaires se trouve, par avance, réduite à néant (...). L'individu à la rue n'a devant lui que l'épreuve toujours recommencée de la solitude. Le sentiment dominant est alors celui du vide existentiel, même pour celui qui semble s'en sortir* ». Pierre A. VIDAL-NAQUET. **Des destins peu communs**. In, ORSPERE. Op. cit. p.79.

<sup>3</sup> Robert CASTEL in Serge PAUGAM. **L'exclusion l'état des savoirs**. Op. cit. p.34.

<sup>4</sup> Paule PAILLET. **L'errance au quotidien**. In, Informations sociales, **l'errance**. Paris, CNAF, 1985, N°5, p.23. 111p.

<sup>5</sup> Les auteurs montrent que l'errance peut prendre plusieurs formes : provisoire avec fixation définitive, provisoire avec fixation provisoire, définitive (celle des SDF), longue mais non définitive (celle des exilés, expatriés), comme panne dans la vie. Louis MOREAU DE BELLAING, Jacques GUILLOU. **Les sans domicile fixe : Un phénomène d'errance**. Paris, L'harmattan, 1996, pp.35-39. 270 p.

créer des situations d'errance<sup>1</sup>. La personne va d'accueils de jours en C.H.R.S, d'asiles de nuit en squat, d'hôpitaux à la rue, et ainsi de suite, de structures en structures où, incapable d'exprimer une demande, elle dérange. Elle n'entre pas dans le cadre, dans le projet d'établissement, dans une insertion sociale pensée pour elle. Il sera mis fin à son accueil au bout d'un temps plus ou moins long. Pire, l'errant ne sera pas accepté dans les centres d'hébergements qui, bien qu'ils s'en défendent, sélectionnent les entrants. S'il n'est pas en capacité de créer et de maintenir un lien, s'il ne se sent accueilli et écouté nulle part, l'errant ira de structures en structures pour une aide qu'il recevra ponctuellement, jusqu'à ce que toutes les possibilités soient épuisées, que toutes les portes se ferment, pour aller dans une autre ville poursuivre ce même scénario.

L'errance n'est pas toujours ou pas uniquement géographique. Elle est parfois accompagnée d'une « *pathologie du lien*<sup>2</sup> », d'une impossibilité de s'attacher. Elle est cette difficulté à faire confiance à l'autre, à le reconnaître comme son semblable. Elle est directement liée à l'image négative que le clochard a de lui-même et à ce besoin qu'il a de se fuir. Les errants sont poussés par une « *peur dès que se dessinent les contours d'un objet d'amour. Il semble qu'ils prennent peur, de manière très archaïque, comme si l'impuissance primitive face à la menace du monde extérieur les habitait à nouveau : sorte d'éprouvé de non être qui paralyse. Ils demandent de l'aide mais l'autre est toujours un ennemi, comme au temps des origines où tout ce qui est extérieur est mauvais*<sup>3</sup> ».

Selon R. Roussillon, dans certaines situations d'exclusion sociale, un vécu de mort identitaire s'organise<sup>4</sup>. Si la situation traumatique perdure, une dérive interne s'installe, se fossilise, jusqu'à ce que parfois le sujet, qui s'est exclu de lui-même, lutte contre la

---

<sup>1</sup> Actuellement l'errance est renforcée par la mise en place du 115. Ce numéro vert permet de signaler une personne en détresse dans la rue. Il oriente les personnes SDF vers les accueils d'urgence pour 3 nuits maximums. Une fois ces trois nuits épuisées la personne contacte le 115 dans l'espoir de se voir attribuer d'autres nuits. En réalité les places devant tourner, il est extrêmement difficile d'obtenir plus de trois nuits dans un même lieu et il est souvent nécessaire de passer 3 nuits dehors avant d'avoir une nouvelle proposition. « *La société et ses rouages n'en veulent plus, le condamnent, et le coupable doit fuir, doit errer* ». Jos JOLIET, Pierre MALDANT, Bernard QUARETTA. **Assumer « ses » errants**. In, Informations sociales N°5, Op.cit, p.48.

<sup>2</sup> P. DECLERCK. Op. cit. p.365.

<sup>3</sup> Thomas BIRRAUX. **Les recours à « l'échappée belle »**. In, Informations sociales. **La rue**. Paris, CNAF, 1997, N°60, p.61.118p.

<sup>4</sup> « *L'état d' « agonie psychique », état de souffrance identitaire, sans représentation, sans issue interne, sans possibilité de dégageant, menace le sujet d'un état de « mort psychique ». A situation extrême solution extrême, le sujet n'a d'autre recours, pour « survivre », que de se couper de lui-même, que de s'extraire de la partie de lui ainsi menacée. Pour « survivre » paradoxalement, il doit s'abandonner lui-même, se retirer de lui, s'exclure à son tour de lui-même* ». René ROUSSILLON. **L'errance identitaire**. ORSPERE. Op. cit. p.84.

réintégration de cette partie rejetée de son identité, pouvant à l'extrême « *se solidariser avec la partie exclue de lui-même, se placer ainsi dans une position d'errance, sans manque, sans assignation, sans appartenance, s'organiser contre toute appartenance ou toute assignation*<sup>1</sup> ». Cela se traduisant concrètement par « *une réaction thérapeutique négative*<sup>2</sup> », un sabotage.

### 1.1.3. L'exil de soi.

Certains professionnels de la santé mentale défendent l'idée d'une « *clinique psychosociale*<sup>3</sup> » concernant les personnes qui se trouvent en situation de précarité sociale. Cette clinique concerne « *la prise en compte d'une souffrance psychique qui s'exprime sur les lieux du social*<sup>4</sup> ». Plusieurs facteurs la rendent transversale : elle s'adresse à la fois au salarié stressé, à la victime d'un génocide, au S.D.F. Elle suppose l'interaction de différents acteurs professionnels venant par là transformer les pratiques. Elle s'intéresse à une interaction entre le social et le psychique : « *il semble évident que la transversalité en ce domaine concerne les effets psychiques de l'exclusion hors de la commune humanité, quelles que soient les situations de départ. C'est là le caractère spécifique et précieux d'un regard clinique*<sup>5</sup> ».

Rappelons que la perte des objets sociaux vient remettre en question la place de l'individu dans la société et fait émerger un sentiment de perte de confiance en soi et en l'autre, de crainte en l'avenir. Selon que l'on a ou pas, la possibilité de métaboliser cette peur de perdre et la capacité de remplacer l'objet perdu, la souffrance psychique liée à cette perte prendra des formes différentes. J. Furtos les distingue selon trois catégories : « *une souffrance qui aide à vivre ; une souffrance qui commence d'empêcher de vivre ; une souffrance qui empêche de souffrir, donc de vivre*<sup>6</sup> ». Nous nous arrêtons sur cette dernière qui est en lien direct avec notre sujet.

---

<sup>1</sup> R. ROUSSILLON. **L'errance identitaire**. ORSPERE. Op. cit. p.85.

<sup>2</sup> P. DECLERCK. Op.cit. p.286.

<sup>3</sup> Pour une description détaillée des invariants de cette clinique se reporter page 13 de l'ouvrage de J. FURTOS, C. LAVAL.

<sup>4</sup> Ibid. p. 13.

<sup>5</sup> Ibid. p.16.

<sup>6</sup> J. FURTOS in J. FURTOS, C. LAVAL. Op. cit. p.17.

L'ensemble des symptômes de cette souffrance psychique est regroupé sous le terme de « *syndrome d'auto-exclusion*<sup>1</sup> » où pour ne plus souffrir le sujet se coupe de lui-même. « *Pour survivre, il est obligé de s'exclure lui-même de sa propre subjectivité. Pour ne pas souffrir l'intolérable, il se coupe de sa souffrance, il s'anesthésie. Pour vivre, il s'empêche de vivre, paradoxe gravissime*<sup>2</sup> ». Les caractéristiques de ce syndrome sont une inhibition de la pensée et des émotions, une anesthésie partielle du corps, des troubles du comportement, une rupture des liens affectifs et familiaux, une perte de vergogne, un état d'incurie, l'incapacité à demander, une réaction thérapeutique négative, une mort prématurée.<sup>3</sup>

Ce syndrome d'auto-exclusion a été décrit par P. Declerck sous l'angle de la désocialisation comme « *un ensemble de comportements et de mécanismes psychiques par lesquels le sujet se détourne du réel et de ses vicissitudes pour chercher une satisfaction-ou a minima- un apaisement dans un aménagement du pire. La désocialisation constitue, en ce sens, le versant psychopathologique de l'exclusion sociale*<sup>4</sup> ». Il défend une clinique particulière de la désocialisation comme le symptôme d'une pathologie du lien où les « *passages à l'acte, ruptures brutales auto et hétéro agressives des liens, sont sensiblement les mêmes, qu'il s'agisse de liens thérapeutiques, familiaux, amoureux ou amicaux. La grande désocialisation est, avant tout, une pathologie du lien. Du lien à soi-même, comme du lien aux autres et au monde*<sup>5</sup> ».

L'exclusion est une folie qui ne peut se réduire à aucune autre et qui oblige à vivre sans pouvoir créer, en reproduisant sans cesse le même scénario : détruire ce et ceux qui entourent, tout en s'auto détruisant. « *La dimension hautement pathogène de l'exclusion (...) est à ce point importante qu'elle va jusqu'à altérer les sujets dans leur intériorité psychique même (...) la puissance mortifère de l'exclusion est telle qu'elle s'intériorise au cœur même de certains sujets qui deviennent, alors, leurs propres bourreaux en recréant inconsciemment les conditions toujours renouvelées de leur propre exclusion. Le clochard est un exclu qui en est venu à ne plus pouvoir vivre autrement que dans l'exclusion perpétuelle de lui-même. Auto-exclusion pathologique, compulsive et endogène, qui l'entraîne bien au-delà des limites de marginalité que lui assignaient les processus*

---

<sup>1</sup> J. FURTOS in J. FURTOS, C. LAVAL. Op. cit. p.21.

<sup>2</sup> Ibid. p.21.

<sup>3</sup> Nous reprenons les neuf signes décrits par J. FURTOS. pp 21-24.

<sup>4</sup> P. DECLERCK. Op. cit. p. 294.

<sup>5</sup> Ibid. p 365.

*d'exclusion sociale. L'exclusion, au-delà d'une certaine limite, agit comme un virus qui, en s'installant au cœur du sujet, le force à le reproduire à l'infini<sup>1</sup> ». Ce qui permet de comprendre la clinique de la grande désocialisation ce n'est pas tant la parole que les actes posés. Le rapport que les clochards entretiennent avec leur corps est un bon exemple du vide psychique qui est le leur : « dans les cas les plus graves, la désertification du sujet exilé au cœur de lui-même, coupé du sens de son passé, et sans avenir, s'accompagne souvent d'une chosification du corps<sup>2</sup> ». C'est le cas par exemple, de ces personnes qui acceptent d'être accompagnées à l'hôpital dans un tel état sanitaire que l'amputation d'un membre est indispensable, et qui pourtant ne semblent ressentir aucune douleur, paraissent coupées de leur corps.*

Pour comprendre la mise en place du syndrome d'auto-exclusion sur le plan psychique, nous nous référons à R. Roussillon dans ce qu'il nomme « *la clinique de la survivance psychique<sup>3</sup>* ».

Que se passe-t-il chez une personne se trouvant dans un environnement menaçant, traumatique, dans « *une situation extrême<sup>4</sup>* » sur laquelle elle est impuissante à agir ? En temps normal, lorsque la personne vit une situation de déplaisir entraînant une douleur psychique, la psyché est organisée de telle sorte que cette douleur est prise dans un univers symbolique qui lui donne un sens. Chargée de sens, elle devient pensable et se transforme en souffrance supportable à vivre. Or lorsque la douleur ne peut être symbolisée « *la situation produit un vécu d'impasse subjective<sup>5</sup>* ». La personne n'a pas le choix, elle s'enferme dans une logique de répétition, réitérant à l'infini le vécu traumatique dans l'espoir de pouvoir l'assimiler ou l'évacuer. Enfermée dans cette logique elle n'est jamais satisfaite, « *s'installe alors petit à petit un état de désespoir absolu, de perte de toute forme d'espoir liée à la rupture du « contrat narcissique » (P. Aulagnier) qui relie de manière implicite le sujet au reste de l'humanité, qui « l'inscrit » dans l'humaine condition (...). La « mort » de l'humanité ne produit pas seulement une perte de la dignité humaine (...) elle produit une forme de déréliction qui boule le sujet qui y est confronté hors de l'humaine condition. Il est alors pris dans un sentiment de solitude inexorable, jeté hors de*

---

<sup>1</sup> P. DECLERCK. Op. cit. pp.289-290.

<sup>2</sup> Ibid. p.306.

<sup>3</sup> R. ROUSSILLON. **Les situations extrêmes et la clinique de la survivance psychique.** in J. FURTOS, C. LAVAL. Op. cit p. 221.

<sup>4</sup> Ibid. p.223.

<sup>5</sup> R. ROUSSILLON in J. FURTOS, C. LAVAL. Op. cit. p.224.

*la communauté humaine, hors de l'ordre symbolique qui l'organise et le fonde (...). La situation extrême produit ainsi une espèce « d'état d'exception » paradoxal, elle jette le sujet « hors la loi » de l'humaine condition<sup>1</sup> ». Le sujet, s'il ne meurt pas physiquement, ne vit plus, il survit, et s'engage dans « une agonie psychique<sup>2</sup> ».*

*Pour tenter de survivre il met en place « des stratégies de survie<sup>3</sup> » : « le sujet se retire de lui-même, il se retire de son expérience subjective, il se quitte, se coupe de lui-même (...). Et c'est là le paradoxe, se couper de soi pour survivre, ne plus se sentir pour ne pas succomber à ce que l'on sentirait de soi, se retirer de soi, de l'affectation de soi, se « tuer » pour survivre<sup>4</sup> ». Condamné à survivre, il renonce et évite toute situation pouvant réveiller la douleur du traumatisme. Il renonce au plaisir, répondant à minima à la satisfaction de ses besoins vitaux. Il s'économise physiquement et psychologiquement, se contentant de rester là où il se trouve, sans bouger pour ne pas trop réveiller la vie qui est en lui. L'errance devient psychique : « quand la fuite motrice n'est pas possible, le sujet peut encore tenter un processus de fuite interne, de fuite intrapsychique, il se retire au fond de lui-même, il détruit les voies d'atteinte, il pratique une politique de la désertification interne (...) une espèce de « politique de la terre brûlée » intrapsychique<sup>5</sup> ».*

Dans son évocation des stratégies de survie, R. Roussillon fait d'abord référence à une situation traumatique, une situation extrême, dans laquelle se trouve la personne pendant un certain temps (guerre, enlèvement, explosion...). Comment comprendre alors que, des personnes qui n'ont pas été confrontées à une situation extrême, puissent être dans un état psychique comparable ? Nous faisons l'hypothèse qu'elles ont subi un premier traumatisme, souvent dans l'enfance, qu'elles n'ont ni symbolisé, ni évacué. La douleur de ce premier traumatisme est restée en « sommeil psychique », sorte de douleur toujours présente mais n'empêchant pas de vivre. Puis, à un moment de leur vie, un événement brutal vient réveiller ce traumatisme primaire et, pour ne pas se laisser envahir par la douleur, la personne se terre à l'intérieur d'elle-même, survivant avec le moins d'émotions possible.

---

<sup>1</sup> R. ROUSSILLON in J. FURTOS, C. LAVAL. Op. cit. p.225.

<sup>2</sup> Ibid. p.226.

<sup>3</sup> Ibid. p.226

<sup>4</sup> Ibid. p.226

<sup>5</sup> Ibid. p.226.

Si devenir un exclu peut arriver à tout le monde, être un clochard n'arrive pas à n'importe qui. Toutes les personnes qui, à un moment de leur vie, se trouvent sans domicile ne basculent pas dans la clochardisation. L'exclusion ne peut être seulement comprise sous l'angle de facteurs sociologiques ou économiques. *« Cette impossibilité à réduire le phénomène à sa seule dimension socio-économique est encore soulignée par l'immense résistance au changement souvent opposée par les clochards à toute amélioration durable et structurelle de leur état. Car enfin, on serait en droit de supposer que si la clochardisation se résumait à une sorte de victimologie socio-économique, le sujet devrait s'empresseur de saisir toute opportunité qui lui permettrait de se rapprocher d'un fonctionnement social plus normal. Hélas, s'il est une leçon essentielle à tirer de cette clinique particulière qui est la leur, c'est qu'il n'en est rien (...). En plus d'être le produit d'une pathologie sociale, économique et culturelle, la clochardisation est aussi, profondément, un symptôme psychopathologique<sup>1</sup> ».*

Ces mots de P. Declerck invitent à investiguer du côté de parcours individuels.

---

<sup>1</sup> P. DECLERCK. Op. cit. p.286.

## Chapitre 1. 2 : La création du lien.

Les récits de personnes sans domicile laissent apparaître des enfances vides d'amour et de sécurité, remplies de solitude affective. Elles sont souvent issues de milieux sociaux fragiles avec des parents alcooliques, violents, plutôt absents. Leur enfance alterne les séparations, les ruptures, les retrouvailles... A l'âge adulte, elles cumulent des carences affectives et familiales.

Face à de si profondes carences, nous nous interrogeons sur la force du lien comme élément étayant dans la reconstruction sociale du sujet. Nous supposons qu'avant d'être reconstruite socialement, la personne doit d'abord être consolidée psychologiquement.

### 1.2.1. Au-delà de la demande.

Au départ de cette recherche, un constat : lorsque des personnes sans abri accèdent à un logement elles n'y restent pas. Afin de vérifier la pertinence de ce constat nous soumettons nos collègues à un questionnaire. A la question « *l'accès à un logement est-il définitif* » ? Elles répondent : « *souvent ces personnes qui réclament un logement depuis des années, se retrouvent dehors quelques mois après une entrée* », « *bien souvent, non* ». Leurs réponses viennent corroborer notre constat. Nous souhaitons alors observer la récurrence de ce constat dans le temps. Nous effectuons une recherche dans les écrits disponibles en interne où nous trouvons trace de notre constat: « *c'est lorsqu'elle a pu accéder à un toit que la souffrance apparaît franchement. La personne semble incapable de s'imaginer qu'elle mérite ce mieux dans sa vie (...). Et c'est alors que l'angoisse ressort, s'exprime, pouvant aller jusqu'à une remise en question de ces acquis nouveaux<sup>1</sup>* », « *Nous avons constaté des départs précipités du logement peu de temps après l'installation. Certains préférant même un retour dans la rue, plutôt que de vivre dans un logement qu'ils n'arrivaient pas à s'approprier<sup>2</sup>* », « *Il y a une distance importante entre l'expression de la demande de logement et l'appropriation d'un lieu pour soi, pour se protéger<sup>3</sup>* ».

---

<sup>1</sup> Document interne. « **Préparation d'une journée d'étude** », CAO, Juin 2000, non paginé.

<sup>2</sup> Document interne. « **Demande de subvention. Accompagnement social lié au logement** ». CAO, 2002, non paginé.

<sup>3</sup> **Projet institutionnel**. Op. cit. p. 33.

Ce premier travail d'enquête nous permet d'obtenir le point de vue des professionnels sur la question de l'appropriation d'un logement et la question de l'errance. Nous nous demandons si les actes posés par les personnes sans abri permettent d'entrevoir cette difficulté à s'arrêter dans un lieu intime et privé, de mettre fin à leur fuite.

Pour répondre à cette interrogation, nous sélectionnons dix dossiers sociaux selon le critère suivant : les personnes doivent être suivies pendant plusieurs années. Nous espérons trouver dans les notes d'entretien le travail réalisé en amont de l'entrée en logement, la réalité de la demande d'accès à un logement, la concrétisation de celle-ci puis la perte du logement. Nous sélectionnons des personnes suivies depuis dix ans et nous retenons les dix premières personnes reçues lors du second trimestre de l'année 1995, soit entre avril et juin. La fin du mois de mars correspond à l'arrêt du « plan froid », lorsque les accueils d'urgences ouverts pendant l'hiver ferment. Nous faisons ce choix car beaucoup de personnes s'adressent au C.A.O pendant la durée du plan froid, afin d'accéder à une mise à l'abri, et repartent sur les routes aussitôt les accueils fermés. Après cette fermeture celles qui continuent à s'adresser au C.A.O le font pour des raisons qui dépassent le seul besoin de mise à l'abri.

De ces 10 dossiers nous retirons deux exemples significatifs de cette distorsion entre une demande et ce qui se cache derrière. Ils mettent en lumière l'errance des personnes<sup>1</sup>, leurs difficultés à s'attacher à un lieu ou une personne.

Lors de son premier entretien Monsieur Conte<sup>2</sup>, 38 ans, est en rupture familiale, amicale et sociale depuis une vingtaine d'années. Il est têtu, intelligent, souvent bougon et alcoolisé. Pendant les six années que dure son accompagnement social il tente plusieurs accès en logement. Il est pris en charge dans un C.H.R.S, loue une chambre meublée dans un foyer puis chez un particulier. Ces périodes de mise à l'abri sont entrecoupées de retours dans la rue, d'hospitalisations en psychiatrie, d'errance géographique, de cures de désintoxication. Il retrouve sa famille, sa mère l'accueille chez elle, il se fait des amis, tombe amoureux. Puis il rompt tous ses liens. Mais toujours, il revient au C.A.O prenant le personnel comme témoin de sa souffrance, de son impossibilité à tenir un lien, autre que professionnel, dans la durée.

---

<sup>1</sup> Ce constat est similaire pour huit des dix dossiers retenus.

<sup>2</sup> Afin de respecter la confidentialité des personnes et leurs histoires, les noms donnés sont des noms d'emprunt.

Pendant six ans sa toile de fond est l'absence de logement, comme une évidence à résoudre pour qu'il puisse avancer. Malgré toute sa combativité, l'énergie qu'il met à croire à ce besoin, il meurt seul, pendant l'été, sur un banc, étouffé par son vomi, baignant dans ses excréments.

Monsieur Seguin se présente en 1995, il a 46 ans, il est dans l'errance depuis son adolescence. Intelligent, cultivé, amateur de poésie. Dès le premier entretien il paraît presque impudique lorsqu'il raconte son "homosexualité de pauvre", son mariage forcé à 17 ans, ses origines bourgeoises, la violence de son amour pour sa mère et la haine de son beau-père. Depuis plus de 25 ans il errait dans le sud de la France, alternant les prises en charges en C.H.R.S, les hébergements par des copains, les sous-locations associatives.

A son arrivée à Lyon, après un passage en accueil d'urgence, il reste quelques mois dans un C.H.R.S où il occupe une chambre individuelle. Il la quitte pour suivre un copain dans la rue. A nouveau seul, il veut louer une chambre meublée. Alors que ce projet va se réaliser il quitte Lyon. Après une période d'errance, il s'installe dans le sud où il travaille tout en vivant à l'hôtel. Cinq ans plus tard il abandonne son travail pour revenir à Lyon, où il se retrouve sans domicile.

Ces exemples montrent la perte des liens et des repères comme un processus pouvant conduire vers une désocialisation. Ces deux personnes opposent une résistance à la réalité qui, pourtant, les entraîne à abandonner peu à peu des éléments qui les tiennent à la société : absence d'hygiène, de désirs, de besoins. Perte de la notion du temps, des lieux fréquentés, des lieux familiers, des liens avec les proches. La désocialisation n'est pas linéaire, elles ont des moments de révolte, d'agressivité, de résistance. En définitive, tous ces épisodes sont suivis de phases de soumission au monde de la rue. Face aux institutions et aux intervenants sociaux ces personnes tiennent un discours adapté, elles demandent un logement, des papiers, du soin... Ce discours a un double enjeu : il justifie l'intervention des acteurs du système médico-social et il *« joue un rôle défensif et anxiolytique essentiel dans le fonctionnement psychique de son auteur. Il se fossilise au cours du temps et finit par constituer une sorte d'enveloppe identitaire du sujet. Cette armure le protège des blessures que peuvent lui infliger tant son propre regard que celui des autres. Elle nie sa différence et sa pathologie, en en banalisant les causes. Elle rend cette souffrance*

*symboliquement monnayable<sup>1</sup> ». Au-delà de la demande c'est de la présence et du maternage que viennent chercher les personnes « il suffit de penser aux clochards qui viennent, à Nanterre ou ailleurs, se faire soigner un ulcère de jambe et qui, en sortant de la consultation, arrachent le pansement, pour revenir le lendemain avec la même demande. Il est évident que l'on se trouve là en présence d'une demande pseudo-objective très éloignée de la demande réelle, sous jacente, inconsciente, régressive et symbolique. Il s'agit beaucoup moins de faire soigner la plaie que d'obtenir une attention maternante et régressive dans l'interaction avec un soignant (...) qui renarcissise en s'occupant du corps. Sous le pansement, c'est du linge et du soin apporté par la mère dont il est question<sup>2</sup> ».*

Ce travail d'enquête préliminaire nous permet d'observer les points de réalité suivants :

- Si avec du temps, les personnes sans abri accèdent à un habitat, beaucoup n'y restent pas. Elles perdent cet habitat soit d'elles-mêmes, soit par force. Rares sont celles qui s'y installent et y demeurent.
- Bien qu'elles soient en difficulté à faire du lien et à se stabiliser, les personnes sans abri font confiance et s'attachent à des professionnels.

Ce dernier fait nous semble paradoxal et nous conduit à réfléchir à la question suivante : **pourquoi, alors que le plus souvent, elles sont dans l'incapacité psychique de s'attacher, les personnes sans abri parviennent-elles à conserver un lien stable avec des lieux d'accueils spécialisés et les professionnels qui y travaillent ?**

---

<sup>1</sup> P. DECLERCK. Op. cit p.296

<sup>2</sup> Ibid. p.351.

### 1.2.2. L'attachement pour pouvoir explorer le monde.

Pour comprendre le paradoxe soulevé par cette question nous nous intéressons à l'enfance des personnes sans abri, puis au processus d'attachement qui sous-tend les capacités de tout être humain à entrer en relation avec autrui.

Lorsqu'elles parlent de leur enfance, les personnes sans domicile décrivent une carence de la relation dès les premières années de leur vie, une succession de ruptures, d'abandons, de placements. Rares sont celles venant d'un milieu familial stable. Elles ne sont jamais sûres de la solidité du lien de l'autre envers elles et du leur envers l'autre. Ce qu'elles décrivent évoque qu'elles n'ont pu intégrer un modèle susceptible de répondre à leurs besoins et à leurs désirs, elles n'ont pas eu la possibilité de développer un sentiment de sécurité intérieure. Elles sont sans cesse tiraillées entre la peur d'être abandonnées et l'envie de se laisser aller à l'attachement. Nous trouvons chez elles une tension interne qui les paralyse jusqu'à les empêcher de faire confiance<sup>1</sup>.

Le besoin d'attachement est un processus, présent dès la naissance, qui se développe avec le temps. Pour pouvoir développer des liens solides et sains, il est souhaitable que l'enfant ait une figure d'attachement stable, une « *base sécurisante*<sup>2</sup> » avant ses 3 ans. Ce besoin de protection s'accompagne d'une exploration de l'environnement. Or s'il se sent trop ou pas assez protégé, il développera des difficultés à aller vers de nouvelles expériences. A l'inverse, s'il se sent suffisamment en sécurité il s'aventurera vers l'inconnu, sans toutefois dépasser une certaine distance et en s'assurant de la présence de sa mère.

---

<sup>1</sup> « D'une façon générale, un lien étroit est prouvé entre le caractère désorganisé des relations d'attachement et les pathologies sévères de la relation ». P. FONAGY. **Théorie de l'attachement et psychanalyse**. Paris, Erès, col. La vie de l'enfant, 2004, p.67. 271p.

<sup>2</sup> « Le concept de « base sécurisante », développé par (...) Mary Ainsworth (...) renvoie au fait qu'une personne se sent bien et exploite mieux son potentiel lorsqu'elle sait qu'elle peut compter sur une figure d'attachement en cas de difficulté ». Raphaële MILJKOVITCH. **L'attachement au cours de la vie**. Paris, PUF, Le fil rouge, 2001, p.29, 279p. P. FONAGY cite ERIKSON selon lequel « la confiance de base se transmet à travers « l'expérience par laquelle l'enfant est amené à concevoir la personne qui s'occupe de lui comme un être cohérent, répondant à ses besoins physiques et émotionnels suivant des modalités prévisibles, et donc digne de confiance. Un être dont le visage est reconnu tout autant qu'il reconnaît » ». P. FONAGY. Op. cit.p.83.

J. Bowlby a travaillé sur les processus qui sous-tendent la relation de l'enfant à sa mère. Il a observé les différentes réactions d'enfants face à la perte ou à la séparation d'avec leur parent, dont certaines peuvent conduire à un détachement. Il montre l'importance des liens d'attachement avec une base sécurisante dans l'exploration du monde. Il élabore une théorie de l'attachement reposant sur différents schèmes.

Il décrit un attachement sûr où la figure d'attachement est perçue comme accessible et disponible, où l'enfant se sentant en sécurité ira explorer le monde.

A l'inverse, « *l'attachement angoissé correspond à un système de représentations où la réactivité du donneur de soins n'est pas certaine et où (l'enfant) adopte des stratégies pour éviter d'affronter cette carence de la figure d'attachement<sup>1</sup>* ». L'enfant souffre car il projette l'éventuelle absence ou indisponibilité de son parent lorsqu'il en aura besoin. Il vit la séparation comme une source d'anxiété et se trouve réticent à aller explorer le monde<sup>2</sup>. Il développe des sentiments d'insécurité, une image de soi et des autres mésestimée, qui le conduisent à rechercher la présence de sa mère de façon exagérée.

L'attachement angoissé se développe en 2 schèmes différents : « *angoissé résistant* » et « *angoissé évitant* ».

- L'attachement angoissé résistant est favorisé par une figure d'attachement instable utilisant la menace d'abandon comme punition. Ces enfants « *manifestent comme une détresse à la séparation mais ne sont pas réconfortés par le retour du donneur de soins, semblent avoir adopté une stratégie d'exagération ou d'hyper régulation de l'affect, de manière à se garantir l'attention du donneur de soins<sup>3</sup>* ».

- L'attachement angoissé évitant fait référence à l'enfant qui sait qu'il sera repoussé lorsqu'il demande à être protégé et qui, de ce fait, tente de vivre sans soutien. Ce modèle d'attachement « *indiquerait que le nourrisson n'a pas confiance dans la disponibilité du donneur de soins, ce qui le conduit à adopter une stratégie visant à tenter précocement de contrôler ou d'abaisser le niveau d'excitation émotionnelle, à montrer peu de détresse au moment de la séparation et un désintérêt manifeste aux retrouvailles, dans une tentative immature de se débrouiller face à la séparation<sup>4</sup>* ».

---

<sup>1</sup> P. FONAGY. Op. cit. p.34.

<sup>2</sup> « *L'attachement insécurité peut s'ajouter à des conditions sociales familiales défavorables, des compétences parentales insuffisantes, et des caractéristiques atypiques de l'enfant, pour produire un risque significatif de troubles des conduites* ». Ibid. p. 70.

<sup>3</sup> Ibid. p. 42.

<sup>4</sup> Ibid. p. 42.

A la suite de J. Bowlby, Mary Ainsworth mène des études qui permettent de mesurer quatre comportements d'attachement : sécure, insécure évitant, insécure ambivalent, désorganisé. Les trois premiers correspondent aux 3 schèmes de J. Bowlby que nous venons de décrire. Dans le quatrième (l'attachement désorganisé) l'enfant « *recherche la proximité de la mère de façon étrange et désorientée, par exemple en s'approchant d'elle à reculons, en se cachant, par un gel soudain de l'attitude en plein mouvement ou juste en regardant fixement dans le vague*<sup>1</sup> ». Ce modèle est d'autant plus susceptible de se développer si, le milieu dans lequel vit l'enfant, présente des facteurs de risques tels la maladie mentale, des toxicomanies, des violences...

### 1.2.3. Ni dedans, ni dehors : l'espace transitionnel.

P. Declerck évoque l'existence d'une souffrance-fond<sup>2</sup> dont l'origine se situerait au moment de la vie intra-utérine, devenue la signature psychique des personnes sans abri. Cette idée met en exergue les interactions primaires qui construisent la relation entre la mère et son bébé, dans les tout premiers mois de sa vie. De la qualité de cette relation dépendront son modèle puis ses capacités d'attachement.

A partir de sa pratique clinique, le pédiatre et psychanalyste D.W. Winnicott, va décrire et théoriser les liens intimes qui se tissent entre une mère et son bébé. Il parle de phénomènes transitionnels pour désigner « *l'aire intermédiaire d'expérience qui se situe entre le pouce et l'ours en peluche, entre l'érotisme oral et la véritable relation d'objet, entre l'activité créatrice primaire et la projection de ce qui a déjà été introjecté,(...) le gazouillis du nouveau-né, la manière dont l'enfant plus grand reprend, au moment de s'endormir, son répertoire de chansons et de mélodies, tous ces comportements interviennent dans l'aire intermédiaire en tant que phénomènes transitionnels. Il en va de même de l'utilisation des objets qui ne font pas partie du corps du nourrisson bien qu'il ne les reconnaisse pas encore comme appartenant à la réalité extérieure*<sup>3</sup> ».

---

<sup>1</sup> P. FONAGY. Op. cit . p.42.

<sup>2</sup> « *Une souffrance-fond qui non seulement traverse et accompagne le sujet, mais est devenue partie intégrante et inséparable de lui. Cette souffrance-là est devenue le sujet même, et constitue sa signature psychique* ». P. DECLERCK. Op. cit.p.308.

<sup>3</sup> D.W. WINNICOTT. **Jeu et réalité : L'espace potentiel**. Paris, NRF, Gallimard, 1991, p.8. 212p.

Cette aire d'expérience se situe entre deux réalités : la réalité intérieure et la réalité extérieure, entre subjectivité et objectivité, sorte d'entre-deux entre le dedans et le dehors. Il défend l'importance de cet espace transitionnel comme un espace « où la réalité intérieure et la vie extérieure contribuent l'une et l'autre au vécu. C'est une zone qui n'est pas disputée, car on n'exige rien ; il suffit qu'elle existe comme lieu de repos pour l'individu engagé dans cette tâche humaine incessante qui consiste à maintenir la réalité intérieure et la réalité extérieure distinctes, et néanmoins étroitement en relation<sup>1</sup> » .

L'espace transitionnel se situe entre la mère et son bébé, dans un lieu qui les unit et les sépare à la fois. Dans cet espace, le sein que la « mère suffisamment bonne<sup>2</sup> », présente à son enfant a une fonction prépondérante. Voyant que ce sein se présente à lui chaque fois qu'il le réclame, l'enfant, qui ne discerne pas encore le sein comme un élément extérieur à son propre corps, se croit capable de le créer à chaque fois qu'il en a besoin. Se met donc en place une relation entre subjectivité et objectivité : l'enfant croit créer le sein et en même temps commence à pressentir le monde extérieur. Cette illusion<sup>3</sup> se place au centre de toute activité créatrice<sup>4</sup> et symbolise l'union entre sa mère et lui<sup>5</sup>.

Dans cet espace vivent d'autres objets avec lesquels l'enfant entretient une relation : ses gazouillis, ses doigts, un jouet... Ces objets sont utilisés comme substituts du sein pour se protéger de l'angoisse de séparation. Ils permettent à l'enfant de développer sa capacité à reconnaître les objets comme des « possessions non-moi<sup>6</sup> », de créer,<sup>7</sup> d'imaginer, d'établir une relation à l'objet. Il a la possibilité de créer un objet avec lequel il va nouer une relation affectueuse, sans pour autant le reconnaître comme appartenant à la réalité extérieure.

---

<sup>1</sup> Donald Woods WINNICOTT. **De la pédiatrie à la psychanalyse**. Paris, Payot, Col. Sciences de l'Homme, 1969, p.111. 372 p.

<sup>2</sup> Ibid. p.119.

<sup>3</sup> « La mère, au début, en s'adaptant presque à cent pour cent, permet à l'enfant d'avoir l'illusion que son sein fait partie de l'enfant. C'est comme si le sein était pour ainsi dire sous contrôle magique ». Ibid. p. 120.

<sup>4</sup> Vivre créativement se distingue de la création d'une oeuvre par un artiste. Pour D. W. WINNICOTT il s'agit du sentiment d'être vivant et d'être soi-même.

<sup>5</sup> « L'utilisation d'un objet symbolise l'union du bébé et de sa mère, au point, dans l'espace et dans le temps, où commence l'état où ils se sont séparés ». Jan ABRAM. **Le langage de Winnicott : Dictionnaire explicatif des termes Winnicottiens**. Paris, Popesco, 2001, p.85. 433p.

<sup>6</sup> D. W. WINNICOTT. **Jeu et réalité : L'espace potentiel**. Op. cit. p.8.

<sup>7</sup> Cette première création « c'est le chemin symbolique que le bébé a parcouru, à partir de l'expérience qu'il a d'une mère qui s'adapte à ses besoins au temps de la dépendance absolue, jusqu'à une dépendance relative, lorsqu'il commence à voir que sa mère n'est pas lui (...) quoique l'objet externe représente tout ce qui constitue le maternage, il signifie aussi que le bébé a la capacité de créer ce dont il a besoin ». J. ABRAM. Op. cit. p. 229.

Cet objet servira de transition entre le moment où l'enfant se croit comme faisant partie du corps de sa mère vers celui où il la reconnaît comme extérieure à lui<sup>1</sup>.

Cet objet l'aidera à se séparer de sa mère en lui permettant d'expérimenter sa relation à l'objet, lui permettant un premier mouvement vers l'indépendance. Cet objet témoigne d'un cheminement qui part de la relation à l'objet vers celle de son utilisation. Il est la forme visible des processus transitionnels qui organisent la psyché<sup>2</sup>. Ainsi les phénomènes transitionnels sont nécessaires à l'enfant pour aller vers l'extérieur sans remettre en question son équilibre psychique. Ils l'accompagnent dans ses nouvelles expériences en le rassurant, ils sont le prolongement symbolique de la présence de la mère et accompagnent l'enfant dans son chemin pour explorer le monde.

Consciemment ou pas, la personne sans abri attend des institutions qu'elles l'accueillent et l'acceptent telle qu'elle est, avec des exigences à minima. Elle est en demande de maternage: *« les besoins fondamentaux des clochards relèvent, avant tout, de l'ordre du maternage asilaire, refuge régressif contre une écrasante et ingérable réalité »*<sup>3</sup>.

A cela une condition : que la position des professionnels soit en adéquation avec leur demande latente : *« c'est cette permission accordée à l'autre de continuer à exister au long cours dans ses dysfonctionnements bizarres, ainsi que la tolérance accordée aux bénéfiques primaires et secondaires qu'il en retire, qui fait de la fonction asilaire la réponse sociale adéquate à la grande désocialisation. La fonction asilaire n'est rien moins, in fine, que l'acceptation sociétale des clochards tels qu'ils sont, aberrations comprises. (...) Il faut que les soignants puissent symboliquement panser la blessure essentielle dont souffre les clochards, celle de n'avoir jamais reçu dans leur enfance d'amour stable, durable et inconditionnel »*<sup>4</sup>.

Pour P. Declerck la *« réalisation de la fonction asilaire passe idéalement par la mise en place d'un espace transitionnel de soins »*<sup>5</sup>. Cet espace transitionnel reprend le concept développé par D.W. Winnicott dans lequel le mode de relation dont use l'enfant vis à vis de l'objet transitionnel est significatif du mode de développement de ses relations futures.

---

<sup>1</sup> *« De notre point de vue l'objet vient du dehors. Il n'en va pas ainsi pour le bébé. Pour lui, l'objet ne vient pas non plus du dedans ; ce n'est pas une hallucination »*. D. W. WINNICOTT. **Jeu et réalité**. Op. cit.p.13.

<sup>2</sup> *«Ce n'est pas l'objet, bien entendu, qui est transitionnel. L'objet représente la transition du petit enfant qui passe de l'état d'union avec sa mère à l'état où il est en relation avec elle, en tant que quelque chose d'extérieur et de séparé »*. Ibid. p. 26.

<sup>3</sup> P. DECLERCK. Op. cit. p.358.

<sup>4</sup> Ibid. p.362.

<sup>5</sup> Ibid. p.364.

Dans la relation aux personnes sans abri, le lien, dans sa fonction thérapeutique, fait fonction d'objet transitionnel et semble adapté au suivi de ces personnes. C'est donc « *la relation thérapeutique qui doit tenir le rôle d'objet transitionnel*<sup>1</sup> ». Dans ce schéma, l'omnipotence des clochards et des professionnels doit être limitée. Le professionnel est le garant du cadre. La relation doit être indestructible : elle ne peut être arrêtée, ni considérée comme un privilège accordé pouvant être retiré dans le cas d'un manquement à la règle. Dans cette relation transitionnelle, la personne sans abri est libre, elle peut « *partir et revenir suivant ses mouvements pulsionnels*<sup>2</sup> ». A cela s'ajoute la condition que toute régression ne soit pas qualifiée d'échec car « *c'est la persistance du lien thérapeutique et le caractère inconditionnel et indestructible de l'intérêt que lui porte son soignant qui est l'objectif premier*<sup>3</sup> ». L'idée de P. Declerck selon laquelle la fonction thérapeutique du lien est similaire à un objet transitionnel, nous renvoie à notre question centrale où nous nous interrogeons sur le sens de l'attachement des personnes sans abri à des lieux d'accueils et à leurs professionnels. Pour tenter de répondre à cette question nous faisons l'hypothèse que **les lieux d'accueil pour personnes sans domicile fonctionnent comme des espaces transitionnels. Dans ces espaces, elles construisent des liens qui leur permettent de se confronter avec l'extérieur.**

---

<sup>1</sup> P. DECLERCK. Op. cit p.365.

<sup>2</sup> Ibid. p.366.

<sup>3</sup> Ibid. p.367.

## Conclusion.

Cette première partie montre que l'exclusion est la résultante d'un « processus à l'étiologie multifactorielle où se conjuguent, en général, les effets croisés des exclusions économiques, sociales, familiales et culturelles, ainsi que des facteurs de pathologies individuelles le plus souvent psychiatriques (alcoolisme et polytoxicomanies, personnalités pathologiques, psychoses), eux-mêmes majorés dans leurs manifestations par la vie à la rue<sup>1</sup> ».

La pré-enquête, réalisée dans un lieu accueillant des personnes sans abri, fait apparaître un hiatus entre la demande exprimée et la satisfaction de celle-ci. Elles demandent un logement et lorsqu'elles l'obtiennent, elles n'y restent pas. Les faits significatifs que nous avons considérés donnent sens à l'attachement des personnes dans ces lieux d'accueils. Elles s'y rendent car elles sont en recherche de lien.

Ce constat conduit à l'exploration de la construction des liens les plus archaïques. C'est donc vers les théoriciens du lien et la psychanalyse, que nous nous sommes tourné.

Ce détour par la théorie permet de supposer que, lors de la construction des premiers liens d'attachements, les personnes sans abri ont été confrontées à des carences et des souffrances, qui ne sont pas résolues à l'âge adulte. Cette première expérience d'attachement douloureuse vient conditionner leur mode d'attachement futur, elle est à l'origine de leur impossibilité à conserver des liens dès lors qu'ils sont personnels.

En parallèle à ces difficultés d'attachement, nous avons constaté la présence d'un ancrage avec un lieu d'accueil et la réalité d'un lien stable avec des professionnels. Nous supposons que la présence des personnes sans abri dans ces lieux d'accueil, répond à un besoin inconscient de ré-élaborer leur mode d'attachement, à travers une expérience relationnelle stable et minorée quant aux affects investis.

---

<sup>1</sup> P. DECLERCK. Op. cit. pp.288-289.

## **PARTIE II.**

### **DES RENCONTRES ET DES RECITS POUR COMPRENDRE LE LIEN.**

*(...) Le lendemain revint le petit prince.*

*« Il eût mieux valu revenir à la même heure, dit le renard. Si tu viens, par exemple, à quatre heures de l'après-midi, dès trois heures je commencerai d'être heureux. Plus l'heure avancera, plus je me sentirai heureux. (...) Mais si tu viens n'importe quand, je ne saurai jamais à quelle heure m'habiller le cœur... Il faut des rites.*

*- Qu'est-ce qu'un rite ? dit le petit prince ?*

*- C'est aussi quelque chose de trop oublié, dit le renard.*

*C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure des autres heures. (...)*

## **Introduction.**

Notre hypothèse postule la construction d'un espace transitionnel à travers la présence et la qualité de la relation entre les professionnels des accueils de jour et les personnes accueillies. Les éléments constitutifs d'un tel espace sont l'existence d'un cadre permanent et stable dont la clarté des limites contient et rassure. Ces limites viennent rappeler aux professionnels comme aux usagers, celles de leur propre omnipotence. Dans cet espace la relation est sans exigence, il s'agit d'être soi. Le temps n'y est pas compté, le rythme de chacun est respecté. Le lien qui s'y crée est intime et permanent. Il est possible d'inventer, de créer, de construire mais aussi de régresser sans que cela soit vécu comme un échec. La relation à l'espace transitionnel est personnelle, l'usager est libre de créer un lien stable ou un lien distendu.

Pour qu'une relation soit possible, il faut être deux. Aussi, nous avons rencontré des professionnels et des usagers des accueils de jour. L'objectif était d'observer les éléments susceptibles d'être considérés comme transitionnels dans la relation d'accompagnement décrite par des professionnels. Nous voulions croiser ce regard avec celui des usagers afin de rechercher, dans leur description de cette relation, des éléments de transitionnalité.

La première partie de ce mémoire met en évidence des trajectoires personnelles avec des récurrences autour de l'absence, l'abandon, la rupture de liens. La fragilité de la construction des liens primaires chez les personnes sans domicile est un élément commun de leur construction psychique. Nous recueillons des récits de vie car ils permettent de comprendre comment le traumatisme de la construction de ces premiers liens influence la qualité des liens tout au long de l'existence.

Simultanément, nous voulons aussi comprendre le processus qui permet de construire et de conserver un lien stable entre des professionnels et des usagers.

## Chapitre 2.1. De la rencontre au rendre compte.

Pour réaliser notre enquête nous choisissons deux méthodes distinctes.

Afin d'enquêter sur les pratiques et les représentations des professionnels qui accompagnent les personnes sans domicile et d'obtenir la production d'un discours sur des faits, nous retenons la méthode de l'entretien.

Afin de comprendre de « l'intérieur » les mécanismes et processus psychosociaux qui conduisent les personnes sans abri dans une situation donnée, nous choisissons comme méthode d'enquête celle des récits de vie. Cette méthode permet de comprendre, dans une dimension temporelle à l'échelle d'une vie, comment des personnes vivent et gèrent les situations dans lesquelles elles se trouvent. Il ne s'agit pas d'autobiographie car le récit est orienté par le chercheur et par son objet de recherche et porte sur les fragments d'une vie<sup>1</sup>.

### 2.1.1. L'entretien avec des professionnels.

La spécificité de cette méthode d'enquête est celle de « *la production d'un discours in-situ. C'est en cela qu'il est une situation sociale de rencontre et d'échange et non un simple prélèvement d'information*<sup>2</sup> ». Il s'agit d'une rencontre dans le sens où c'est « *l'interaction interviewer/interviewé qui va décider du déroulement de l'entretien*<sup>3</sup> ». L'écoute et la parole s'ajustent pour arriver à un faire-parler<sup>4</sup> sur des faits et leur interprétation.

Néanmoins, pour autant qu'elle paraisse souple, cette méthode répond à des techniques et à un cadre de référence méthodologique. En fonction de critères liés à notre hypothèse et à notre champ conceptuel de référence, nous élaborons un guide d'entretien<sup>5</sup> constitué de questions de relances thématiques.

---

<sup>1</sup> Les récits de vie permettent d'appréhender un « *fragment particulier de réalité sociale-historique* ». Daniel BERTAUX. **Les récits de vie**. Paris, Nathan Université, 2001, p.7.127p.

<sup>2</sup> Alain BLANCHET. Anne GOTMAN. **L'enquête et ses méthodes : L'entretien**. Paris, Armand colin, 2006, p. 17. 127p.

<sup>3</sup> Ibid. p.21.

<sup>4</sup> « *L'entretien est un parcours* ». Ibid. p. 22.

<sup>5</sup> Annexe N° 1 : Guide d'entretien pour interviewer les professionnels.

Cet « *entretien structuré*<sup>1</sup> » démarre par la consigne initiale: « *Selon vous quelle est la place du (nom du lieu d'accueil) dans la vie des personnes accueillies ?* ». Pour ne pas orienter les réflexions des professionnels, les questions contenues dans le guide d'entretien sont larges et laissent la possibilité de les faire parler<sup>2</sup>.

Afin de vérifier la pertinence de la méthode d'enquête nous avons réalisé un entretien exploratoire auprès d'un professionnel<sup>3</sup>. Il met en évidence l'intérêt de structurer notre guide de façon à obtenir un discours sur des faits observables (possibilité d'être domicilié, existence d'un règlement intérieur, d'un dossier social...) et le sens que les professionnels leur donnent.

Par la suite, nous avons construit le terrain d'enquête<sup>4</sup> en définissant la population susceptible de produire des réponses aux questions que l'on se pose. Or cette population est définie par le caractère même de notre hypothèse : les travailleurs sociaux qui interviennent dans des lieux d'accueil spécialisés. Mis à part le C.A.O, il en existe sept<sup>5</sup> à Lyon, ils sont appelés accueil de jour, au final nous y rencontrons quatre professionnelles<sup>6</sup>.

Avant d'aller sur le terrain, nous projetons de demander à chaque professionnelle de devenir un « *informateur-relais*<sup>7</sup> » en nous mettant en contact avec un usager. Aussi lors de la prise de rendez-vous initial, elle s'engage à prendre contact avec cette personne afin d'organiser un rendez-vous de présentation. Nous rencontrons quatre usagers.

---

<sup>1</sup> L'entretien structuré suppose « *la formulation d'une consigne, la constitution d'un guide thématique formalisé et la planification de stratégies d'écoute et d'intervention* ». A. BLANCHET, A. GOTMAN. Op. cit. p.62.

<sup>2</sup> Annexe N° 2 : Restitution complète de l'entretien avec le professionnel N°2.

<sup>3</sup> Il répondait aux critères retenus : travailleur social intervenant dans un lieu accueillant des personnes sans domicile à Lyon. Cet entretien exploratoire a duré un peu plus de 2 heures.

<sup>4</sup> Il ne s'agit nullement d'un échantillonnage représentatif de telle ou telle catégorie professionnelle.

<sup>5</sup> Le temps accordé pour la réalisation de ce travail nous oblige à limiter notre terrain d'enquête au territoire lyonnais. Nous retenons les accueils appartenant à des associations différentes, employant au moins un professionnel, faisant de l'accompagnement à long terme et ouvert depuis au moins dix ans. Cette limite des dix ans inscrit les accueils fortement repérés et fréquentés depuis plusieurs années par les personnes sans domicile. L'ensemble de ces critères est réuni par cinq accueils de jours mais une rencontre n'a pas lieu.

<sup>6</sup> Chaque entretien a duré entre 1h30 et deux heures. Les lieux où s'est déroulée notre enquête n'étaient pas pré-définis. Parmi les quatre professionnelles rencontrées, deux nous ont reçue à l'accueil de jour, deux ont choisi de nous rencontrer dans un bureau prêté par le C.A.O. Les professionnels rencontrés sont tous des femmes. Deux sont assistantes sociales, une est conseillère en économie sociale et familiale et une n'a pas de diplôme. Elles ont en moyenne 4 ans d'expériences professionnelles dans l'accueil de jour. Nous les classons de la façon suivante : Professionnelle 1: Assistante sociale, diplômée en 2002, 3 ans d'expérience professionnelle. Professionnelle 2: pas de diplôme, 13 ans d'expérience auprès des personnes S.D.F, 4 ans à l'accueil de jour. Professionnelle 3: Conseillère en économie sociale et familiale, diplômée en 2004, 4 ans d'expérience à l'accueil de jour. Professionnelle 4: Assistante sociale, diplômée en 2001, 5 ans d'expérience à l'accueil de jour. Une professionnelle a demandé une restitution écrite de notre rencontre.

<sup>7</sup> A. BLANCHET. A. GOTMAN. Op. cit. p.58.

## 2.1.2. Récits de vie de personnes sans abri.

L'expression « récit de vie est récente »<sup>1</sup>, elle date de 1976, et désigne l'histoire vécue par une personne et le récit qu'elle en fait. Cette méthode d'investigation s'inscrit dans les enquêtes ethnosociologiques<sup>2</sup>. C'est une recherche qui s'appuie sur l'expérience et sur l'observation. L'objectif pour le chercheur est de passer du cas particulier au cas général « *en découvrant au sein du terrain observé des formes sociales (...) qui seraient susceptibles d'être également présentes dans une multitude de contextes similaires*<sup>3</sup> »

Nous retenons cette méthode d'enquête car elle permet de comprendre pourquoi et comment le lien tissé avec un professionnel prend une place importante dans la vie de personnes qui ont été sans domicile fixe. Les récits de vie donnent à voir l'articulation entre une histoire personnelle et une trajectoire socio-économique<sup>4</sup>. L'expérience commune retenue est l'expérience de la rue<sup>5</sup>. Nous obtiendrons une perception de la réalité par une personne et non pas la réalité pure<sup>6</sup>, puisque chaque récit sera différent du fait de la perception, de la position de l'interviewé face à son vécu

Pour inciter les personnes « *à saisir la maîtrise de l'entretien*<sup>7</sup> », nous construisons un guide<sup>8</sup> qui laisse la liberté de dérouler les souvenirs selon la chronologie et l'angle qu'ils privilégient (éléments d'histoire personnelle, éléments d'histoire sociale...). Nous avons une question de départ : « *parlez-moi des personnes importantes rencontrées au cours de votre vie* ». Assortie de questions de relances construites sur les thématiques suivantes : la vie actuelle, le parcours professionnel, la vie personnelle, le parcours scolaire, l'enfance.

---

<sup>1</sup> L'ensemble de ce paragraphe s'appuie sur le livre de D. BERTAUX.

<sup>2</sup> D. BERTAUX qualifie cette méthode d'ethnosociologique car elle s'inspire des techniques d'observations utilisées en ethnographie et construit son objet de recherche par référence à des problèmes sociologiques.

<sup>3</sup> D. BERTAUX. Op. cit. p.11.

<sup>4</sup> « *Le récit de vie (...) met librement en scène des faits qu'il regarde à la lumière croisée de la psychologie et de la sociologie* ». Isabelle GRAITSON. **Les récits de vie : une démarche en travail social**, Cultures en mouvement, Juillet/août 2003, N°59.p.52. pp52-55.

<sup>5</sup> Il s'agit là d'une « *catégorie de situation* » dont la caractéristique commune est l'absence de domicile à un moment T de leur vie. D. BERTAUX. Op. cit. p.15.

<sup>6</sup> « *Puisque aucune catégorie d'acteurs ne détient à elle seule la connaissance objective, mais que la vision de chacune contient sa part de vérité, c'est sur leur mise en rapport critique par le chercheur que repose le travail de construction d'un modèle de l'objet d'étude* ». Ibid. p.23.

<sup>7</sup> Ibid. p.58.

<sup>8</sup> Annexe N°3 : Guide d'entretien (récits de vie) avec les usagers.

Après avoir choisi et expérimenté la méthode par un entretien exploratoire<sup>1</sup>, et avant de contacter les professionnels, nous nous attachons à préciser la population à rencontrer. Nous retenons quatre critères. Pouvoir parler de soi avec assez de distance pour ne pas souffrir exagérément de cette re-mémorisation. Avoir une expérience de la rue suffisante pour permettre de repérer le processus de désocialisation. Etre relogé depuis au moins deux ans et continuer à venir à l'accueil de jour. Ces deux derniers critères permettent de comprendre ce qui poussent les personnes à s'adresser à un service spécialisé et éventuellement stigmatisant, alors qu'elles peuvent s'adresser à un service de droit commun.

Nous avons rencontré quatre personnes<sup>2</sup>, trois hommes et une femme<sup>3</sup>.

L'utilisation d'une double méthode d'enquête s'explique par le profil des personnes interviewées. Ces méthodes diffèrent en terme de méthodologie et de procédé, mais chacune permet une rencontre et un échange sur un même savoir vécu de façon différente.

Après avoir réalisé et retranscrit<sup>4</sup> par écrit les entretiens avec les professionnels, nous avons procédé à leur lecture, un par un, afin de prendre connaissance du corpus. Cela conduit à découper transversalement chaque texte et à regrouper ce qui dans un entretien se réfère à un même item.

---

<sup>1</sup> Une collègue nous présente une personne que nous connaissons uniquement de vue. L'entretien dure près de 2 h 00, dans un bureau du C.A.O. Il met en évidence la difficulté à faire parler de soi, la nécessité de rassurer sur l'anonymat et l'objectif de notre recherche et le plaisir d'y être associé. Il montre l'intérêt de créer un climat de confiance et de donner le temps à l'organisation de la parole et du récit.

<sup>2</sup> La professionnelle numéro 1 nous présente Monsieur A, le premier contact dure une vingtaine de minutes, il se passe à l'accueil de jour. Puis nous allons chez lui à 2 reprises, pendant près de 2 heures à chaque fois. Notre premier contact avec Monsieur B se fait par téléphone. Nous nous voyons une fois, dans un bureau prêté par le C.A.O. L'entretien dure près de 2 heures. Peu loquace et pudique nous relançons son récit à l'aide de notre guide d'entretien.

La professionnelle numéro 3 nous présente Madame C, le premier contact, à l'accueil de jour, dure près de trois quarts d'heures. Puis à trois reprises, pendant près de 2 heures, elle nous accueille chez elle.

La professionnelle numéro 4 nous présente monsieur D, le premier contact a lieu à l'accueil de jour et dure une vingtaine de minutes. Puis nous nous rendons chez lui à deux reprises, pendant 2 heures en moyenne.

Lors du premier entretien monsieur D. est alcoolisé et a des difficultés à organiser son récit. Aussi nous commençons le deuxième entretien en nous appuyant sur un schéma diachronique que nous traçons à partir de son discours. Cela lui permet de corriger certains de ses propos, d'en développer d'autres et de reprendre le fil de son récit.

<sup>3</sup> Annexe N°4 : restitution complète du récit de vie de Madame C.

<sup>4</sup> « *La retranscription littérale utilise les signes conventionnels de la ponctuation pour traduire la parole orale en texte écrit* ». A. BLANCHET, A. GOTMAN. Op. cit. p.91.

Nous avons ensuite confronté chaque item pour chercher « *une cohérence thématique inter-entretiens*<sup>1</sup> » et construire une grille d'analyse commune<sup>2</sup> hiérarchisée en items et thèmes principaux. Les items trouvés sont classés ainsi :

I1 : solitude/ souffrances/ évitement/ culpabilité/ marginalité/ identité/ besoin de protection.

I2 : le cadre/ lien avec l'extérieur/ une maison.

I3 : le lien/ le référent unique/ la durée/ une famille/ des émotions.

Chaque item est regroupé en trois thèmes principaux :

T1 : Les représentations que se font les professionnels des personnes sans abri,

T2 : Le fonctionnement institutionnel dans son adaptabilité aux personnes accueillies et dans le sens que lui donne les professionnels,

T3 : La construction d'un lien d'attachement comme aspect incontournable de l'accompagnement social des personnes sans abri.

Les récits de vie des personnes sans domicile ont été retranscrits par écrit tels qu'ils ont été livrés. Pour donner une cohérence chronologique et un sens aux événements relatés nous avons procédé à une reconstruction diachronique<sup>3</sup> du récit. Ce travail a été rendu possible par la création d'un schéma<sup>4</sup> présentant le parcours de chaque personne selon un ordre chronologique allant des souvenirs d'enfance à la réalité actuelle. Il comprend trois entrées : la vie, le logement, la vie professionnelle.

---

<sup>1</sup> A. BLANCHET, A. GOTMAN. Op. cit. p.98.

<sup>2</sup> Annexe N°5.

<sup>3</sup> La reconstitution diachronique présente la relation entre les événements selon leur évolution dans le temps, elle « *vise à préparer l'analyste à la recherche de chemins de causalité séquentielle, de processus d'acheminements susceptibles d'être retrouvés sur d'autres récits de vie* ». D. BERTAUX Op. cit. p.83.

<sup>4</sup> Annexe N°6 : Schémas chronologiques des récits de vie.

## Chapitre 2. 2 : Le discours des professionnelles.

Ce chapitre reprend les trois thèmes présents dans le discours des professionnelles : leurs représentations des usagers, le cadre institutionnel et le lien. La présentation de ce discours est hiérarchisée par le déroulement des accompagnements tels qu'ils nous ont été racontés : identification des personnes accompagnées, le fonctionnement des accueils de jour, le sens du travail qui s'y réalise.

### 2.2.1. Le S.D.F, un homme en souffrance.

Le comportement des usagers semble paradoxal aux professionnelles. A la fois ils sont dans l'évitement ou dans la crainte du lien et à la fois ils viennent dans les accueils de jour pour la qualité de la relation. « *La première fois j'essaye de voir ce qui l'amène un petit peu, en général c'est un truc bidon* », « *ils viennent à (...) peut-être pour manger, peut-être pour se laver mais c'est surtout à la recherche de lien* ». Ce besoin de lien est inconscient, ils ne savent pas ou ne peuvent pas reconnaître le besoin de l'autre.

Les professionnelles s'accordent à dire que les usagers sont « *en grandes souffrances* ». Plusieurs éléments sont à l'origine de cette souffrance : la solitude, la honte, le poids de l'histoire personnelle, la culpabilité, le remords. « *Beaucoup de S.D.F vivent à la rue et veulent se maintenir dans cet état-là pour réparer* ». Ce besoin de réparation paralyse leur vie et les protège d'un réveil de leurs émotions : « *c'est trop le plaisir, ils seront plus dans la réparation donc ils souffriraient trop* ». Pour ne pas risquer de souffrir davantage ils ne vivent pas, ne désirent pas, « *ne pas avoir de projet ça peut-être aussi ne pas avoir envie de souffrir* ». Pour se protéger contre l'envahissement d'une nouvelle douleur et pour pouvoir continuer à vivre, les personnes sans domicile ont des comportements d'évitement. Elles nient leur réalité sociale en la valorisant ou en la présentant « *comme un choix de vie (...) mais en même temps de penser autrement ce serait une sacrée remise en cause de sa situation personnelle ce serait invivable et intolérable* ». Cette stratégie place les professionnelles dans une position compliquée car « *dans le déni il n'y a pas de possibles* ».

Pour les professionnelles les personnes sans abri « *sont des personnes marginales, qu'il faut accompagner pour l'accès des droits* ». Elles sont marginales dans le sens où, lorsqu'elles se présentent pour la première fois à l'accueil de jour elles ne sont inscrites nulle part socialement et ne dépendent d'aucune forme d'aide sociale. En perdant leurs objets sociaux elles ont perdu leur identité. Cela s'ajoute à la dévalorisation qu'elles éprouvent et qui les conduit à se défaire de leur nom, abandonnant ainsi leur appartenance familiale et leur histoire, « *c'est pas parce qu'on est à la rue qu'on est plus un monsieur (...) qu'on s'appelle tout d'un coup par nos prénoms* ». Rien ne les distingue des autres personnes sans abri, elles sont une personne sans passé, sans histoire et en abandonnant leur nom elles perdent « *leur colonne vertébrale* ». Elles paraissent « *fragiles* », alors les professionnelles ressentent un besoin de les protéger : « *si on leur demande pas la gestion accompagnée on risque de les mettre en échec* ». Elles doivent être protégées contre d'éventuels échecs supplémentaires, contre la perte quasi systématique de leurs documents administratifs « *chaque fois qu'ils reçoivent un papier administratif, ils nous le donnent* », contre la difficulté à croiser d'autres personnes dans la même situation qu'elles : « *on les reçoit les jours où il y a pas de permanence* ». En se mettant dans cette position protectrice et maternante « *si ça fait du bien de voir qu'on a une maman, c'est à dire quelqu'un qui nous aime pour ce qu'on est, ben faut y aller quoi* », elles considèrent les personnes qu'elles accompagnent non plus comme des adultes mais comme des enfants, prenant ainsi le risque de les infantiliser parfois.

### **2.2.2. L'accueil de jour, un espace pour soi.**

Au-delà du fonctionnement pratique de la structure, les professionnelles ne connaissent pas le règlement intérieur écrit. Il prend sens lorsqu'il offre un contenant et signifie quelque chose aux personnes qui fréquentent la structure. « *Alors ça c'est le cadre officiel, le cadre officieux (...) c'est suivant la situation (...) y a un cadre mais c'est quand même très, très souple (...) ce cadre est souple, on l'adapte car compte tenu de la population que l'on accueille, on peut pas faire autrement* ». L'institution ne peut être trop contenante et trop contraignante. Elle doit répondre à la capacité du public accueilli de supporter la frustration et la confrontation avec la réalité. Un cadre trop rigoureux n'a rien

d'accueillant ni de tolérant, « *il fait fuir notre public* ». Alors qu'elles ignorent le contenu du règlement intérieur, les professionnelles citent des limites à ne pas transgresser. Elles insistent sur la notion de respect de l'autre, de soi, de la structure. Elles trouvent un sens aux limites lorsqu'elles aident les usagers dans leur confrontation avec la réalité et la toute puissance qu'ils croient posséder. Elles-mêmes se trouvent contenues et sécurisées par les limites qu'elles savent ne pas pouvoir dépasser : « *quand il y a de trop grosses violences et que ça met en danger l'équipe ou la structure, là on peut pas accepter* ». Ce sentiment de sécurité est renforcé par l'existence du règlement intérieur, même si elles n'en connaissent pas le détail et par la possibilité de faire appel à la hiérarchie : « *c'est repris par le directeur qui la voit. Et c'est lui qui pose la sanction* ».

Dans leur évocation des outils dont elles disposent, les professionnelles donnent un sens tout particulier à la domiciliation postale. Celle-ci concerne seulement les usagers qui acceptent un accompagnement, ceux qui fréquentent l'accueil de jour pour ses services pratiques (douche, repas, colis alimentaire...) ne sont pas concernés. Pour les professionnelles lorsqu'une personne est domiciliée, elle renoue socialement et revient dans le monde : la domiciliation c'est « *le lien avec le monde extérieur (...). C'est exister socialement (...) si t'as pas de domiciliation t'es encore plus en rupture (...) c'est le lien avec la vie normale* ». Avoir une adresse pour recevoir du courrier, des prestations, donne une visibilité et une existence sociale. Une des professionnelles parlera à cet égard de « *lien ombilical avec la société* » comme si recevoir du courrier symbolise le lien de vie avec l'extérieur. Etre domicilié s'apparente au fait d'être dans un cocon, un lieu rassurant et privilégié qui protège et met en lien. Comme si le rapport avec la société devenait possible à partir du moment où les personnes trouvent un endroit à elles, un lieu intime leur servant de repère et de refuge. Les trois autres professionnelles n'emploient pas l'image du cordon ombilical mais donnent à l'accueil de jour une place symbolique forte: celle d'une maison où les personnes mangent, se douchent, font leur lessive, reçoivent leur courrier, partagent des moments avec d'autres. L'accueil de jour est le lieu où vivent les personnes : « *la notion de maison ici est importante parce que ceux qui n'arrivent pas à habiter chez eux habitent l'accueil de jour (...) ils font tout comme ils feraient chez eux. C'est important car ils ont l'impression d'habiter ici* ». Les professionnelles sont conscientes de l'importance de posséder un lieu à soi, intime et réconfortant. Elles savent que l'accompagnement social devient possible lorsque les usagers se sentent accueillis par la structure.

### 2.2.3. La place du lien.

Toutes les professionnelles s'accordent à dire qu'aucune relation, aucun travail social n'est possible sans un minimum de lien entre elles et les personnes reçues. Leur préoccupation première est de le construire. Pour cela elles imaginent un prétexte : « *à nous de l'accueillir en essayant d'entendre sa demande qu'il va pas formuler. Et qu'il ait l'impression d'avoir été entendu (...) une fois qu'on s'est apprivoisé, on peut rentrer dans l'accompagnement* ». Leur action est cohérente aux représentations qu'elles ont des personnes accueillies, qui à la fois sont dans l'évitement et dans la recherche de lien. Pour les apprivoiser soit elles s'appuient sur la demande explicite, soit elles créent des supports à la relation, proposent les outils dont elles disposent. Face aux difficultés d'apprivoisement et d'attachement des personnes sans abri, elles pensent qu'avoir à faire à une seule personne « *facilite la relation* ». Au fil du temps une relation personnelle s'établit, l'histoire se construit à deux : « *toutes les choses qui pourraient me bouffer ma vie je sais que ma référente va m'aider, va en porter une partie* ». Avoir un référent unique rassure et permet de se sentir contenu et protégé.

La durée de la relation n'est pas limitée dans le temps, chacun est accueilli « *tout le temps que la personne choisira de venir* ». Ce lien est maintenu avec la possibilité de le distancier puis de le réactiver « *quand ils ont besoin de nous on est là. Quand ils ont plus besoin de nous ils prennent de la distance et, si un jour ils reviennent, on reprend les choses* ». Les professionnelles sont attentives à ce que le lien soit permanent tout en n'étant pas enfermant, à ce qu'il soit un appui et non un frein à l'investissement d'un nouveau lieu. Elles définissent le lien d'accompagnement comme un lien de vie où leur présence aide la personne à vivre : « *c'est des gens qui ont tellement besoin d'un suivi au long court que après c'est un maintien de vie* » ou à ne pas baisser davantage les bras « *le lien avec l'association c'est un rempart au suicide* ». Cet attachement est fort, il vient prendre la place de ceux qui sont absents physiquement : « *on est une famille* ». Le lien est si étroit et intime qu'une professionnelle compare sa place à celle d'une mère : « *je suis comme leur maman* ».

La durée des accompagnements oblige à investir de soi et fait naître des émotions. Les professionnelles ressentent de la souffrance, de la frustration et de la culpabilité lorsqu'elles ne peuvent apporter leur aide à une personne. Elles se sentent en difficulté quand elles ne trouvent pas le sens de leur présence et de leur action auprès des personnes : *« ça crée un mal être chez le professionnel (...) il a l'impression de ne pas avoir de réponses à donner (...) on voit pas d'issue (...) c'est pas évident d'admettre que pour certaines personnes il n'y aura jamais de projet concret »*. Face à l'absence de projet et de demande des usagers, elles ressentent un vide, une absence de vie qui vient les mettre à mal à leur tour. Le fonctionnement mortifère des personnes sans abri, leur inertie apparente et leur facilité à mettre en échec les projets, leur donnent un sentiment d'impuissance. Pour y faire face, certaines portent des projets à la place des usagers: *« il faut accepter, des fois, d'être le porteur du projet de l'autre, il faut accepter la souffrance de l'autre des fois, il peut pas souffrir pour lui-même alors c'est nous qui souffrons »*. Par là elles maintiennent la relation en vie et la nourrissent, cela leur permet de poursuivre l'accompagnement.

Le discours des professionnelles fait apparaître certains éléments, parfois paradoxaux, dans le comportement des usagers :

- Ils viennent chercher du lien alors que leurs trajectoires de vies montrent qu'ils sont dans l'évitement de toutes formes de liens.
- Ils sont demandeurs de liens et pourtant les professionnelles doivent inventer des stratégies pour les amener à entrer en relation.
- Ils n'ont pas de demande et pas d'attente des travailleurs sociaux : ils veulent une présence sans forcément compléter ce besoin par une « intervention sociale ».
- Pour vivre sans trop souffrir, ils se défont de tout ce qui leur donnent une identité personnelle et les représentent en tant que sujets. Ils se fondent dans l'anonymat et deviennent un prénom. Cette transparence sociale leur permet d'être, mais pas d'exister. En se rendant dans les accueils de jour, ils remettent en question cette stratégie d'évitement puisque, à travers la domiciliation, ils perdent leur anonymat et leur transparence sociale. Ils s'inscrivent différemment dans la société : de marginaux ils deviennent allocataires ou bénéficiaires d'une catégorie ou d'une prestation sociale. En acceptant de prendre une place et de redevenir sujet acteur de leur vie, ils prennent le risque de se confronter à une réalité douloureuse.

Le discours des professionnelles fait apparaître certaines ambiguïtés du travail social tel qu'il se réalise dans les accueils de jour :

- Alors qu'elles doivent accompagner l'absence de demande des usagers, elles disent avoir aussi besoin de trouver un sens à leur présence. Or ce sens, dans le travail social, passe souvent par l'action. Leur difficulté est de trouver un équilibre entre la non demande des usagers et le besoin de se sentir utiles. Le sentiment d'inutilité peut entraîner les professionnelles dans un fonctionnement identique à celui des usagers : il peut se traduire par l'adoption d'une position d'évitement ou un enfermement dans un fonctionnement mortifère.
- Pour leur éviter davantage de souffrances et d'échecs, les professionnelles maternent les personnes accompagnées. Elles se retrouvent ainsi dans une position qui dépasse le cadre de leur fonction professionnelle.

Du discours des professionnelles ressort l'importance du cadre comme un élément de sécurité dans la structuration de la relation. Le cadre est personnalisé, presque intime lorsqu'il s'adapte au plus près de ce qu'est la personne et de ce qu'elle peut supporter en terme de contraintes et de confrontation à la réalité. Il structure la relation et évite le sentiment d'éclatement, il donne un sens à des actes et contient certains débordements. Les limites du cadre permettent aux usagers et aux professionnels de se sentir en sécurité.

#### **2.2.4. La transitionnalité à l'épreuve des logiques institutionnelles.**

L'analyse du discours des professionnelles fait apparaître le cadre comme un élément essentiel dans la construction d'un espace sécurisant pour elles et pour les usagers. La fonction asilaire et l'espace transitionnel, tels qu'ils sont décrit par P. Declerck, aident à comprendre comment le cadre dans lequel se rencontrent professionnels et usagers, agit comme un support essentiel dans la mise en place du lien. La « *relation thérapeutique*<sup>1</sup> », avec le lien comme objet transitionnel, est essentielle dans la prise en charge des personnes. L'espace transitionnel comme espace d'accueil permettant cette relation, doit donner la possibilité de créer et d'inventer un mode de relation à soi, alimenté par les « *expériences*

---

<sup>1</sup> P. DECLERCK. Op. cit. p.365.

*de la vie*<sup>1</sup> ». L'objectif premier d'un tel espace est la « *persistance du lien thérapeutique et le caractère inconditionnel et indestructible de l'intérêt que lui porte son soignant*<sup>2</sup> ».

Pour que le lien se mette en place et qu'il soit de bonne qualité, P. Declerck en rappelle les éléments essentiels<sup>3</sup> : l'espace d'accueil doit offrir un cadre qui limite la relation et l'omnipotence de chacun des acteurs, l'objet doit être indestructible et ne jamais faire défaut, il est autonome, il a son existence propre hors de la relation. Dans cet espace, les acteurs sont soumis au principe de réalité et à des contraintes adaptées, dans le respect des logiques institutionnelles. Lorsqu'elles parlent de l'accueil de jour et de l'accompagnement, les professionnelles citent ces éléments, notamment lorsqu'elles décrivent un cadre souple et adapté avec des limites infranchissables.

Les éléments de transitionnalité repris par P. Declerck, correspondent à la zone intermédiaire décrite par D. W. Winnicott, qui vient s'ajouter à celles de la réalité interne et de la réalité extérieure. Un « *lieu de repos*<sup>4</sup> », suffisant en tant que tel, où le sujet apprend à séparer le subjectif de l'objectif, sans appréhension. Cela convoque l'idée d'un accueil de jour fonctionnant comme une matrice, où la personne apprend ou réapprend la sécurité et la confiance en soi et en l'autre. Ce qui se passe dans ce lieu permet de reprendre une place sur la scène sociale où les contraintes de la réalité deviennent supportables. La relation transforme une « *souffrance qui empêche de vivre*<sup>5</sup> » en une « *souffrance qui aide à vivre*<sup>6</sup> » lorsque « *l'anticipation de la perte permet un avenir incertain mais ouvert*<sup>7</sup> ».

Au delà du sentiment de sécurité et de la possibilité d'être créatif donnés par le cadre, il y a transitionnalité lorsque la permission est « *accordée à l'autre de continuer à exister au long cours dans ses disfonctionnements bizarres (...) (de) trouver protection et abri sans contrepartie*<sup>8</sup> ». Dans les accueils de jour, les personnes sont accueillies dans le respect de leur souffrance et de leur identité. Ce sont des lieux où, dans un premier temps, il est possible de ne pas exprimer de désir ou de projets. Demander c'est admettre le manque et le besoin de l'autre, élément bien trop souffrant pour des personnes qui sont dans l'incapacité psychique de métaboliser l'idée du manque. Cette « *demande impossible doit*

---

<sup>1</sup> D. W. WINNICOTT. **Jeu et réalité**. Op. cit. p. 150.

<sup>2</sup> P. DECLERCK. Op. cit. p.367.

<sup>3</sup> Ibid. pp.361-374.

<sup>4</sup> D. W. WINNICOTT. **De la pédiatrie à la psychanalyse**. Op. cit. p.111.

<sup>5</sup> J. FURTOS in J. FURTOS, C. LAVAL. Op. cit. p.18.

<sup>6</sup> Ibid. p. 18

<sup>7</sup> Ibid. p.18.

<sup>8</sup> P. DECLERCK. Op. cit. p.362.

*alors être portée par des tiers sous peine d'abandon à personnes en danger (...) chemin faisant, des solutions de dégagement peuvent permettre d'avoir moins besoin d'autrui<sup>1</sup> ».*

Pour arriver à créer un tel espace, les professionnels et les institutions doivent accepter leur impuissance et ne pas attendre, en échange de ce qui est donné, que l'autre change. La difficulté de tenir cette position apparaît dans le discours des professionnelles, qui à la fois acceptent l'autre tel qu'il est, simplement en demande d'une présence, et à la fois, parce qu'elles ont besoin de se sentir utiles, risquent de projeter leurs propres idéaux de vie sur les personnes accueillies. Elles décrivent leurs difficultés à trouver la bonne place, à maintenir « *une attitude mentale de neutralité et de bienveillance, c'est à dire une distance viable entre les intérêts et investissements structurellement divergents des soignés et des soignants (...) la neutralité bienveillante, pour le soignant, consiste, in fine, à s'en remettre tranquillement au processus thérapeutique et à la dynamique inconsciente du soigné, pour ce qui est de la détermination de ce « bien » futur<sup>2</sup> ».*

Trouver et réussir à conserver cette position neutre et bienveillante ne bloque pas le partage de la souffrance de l'autre. Les professionnelles ont évoqué cette émotion comme un élément incontournable dans leur travail. P. Declerck reprend cet aspect de la relation comme un élément permettant de comprendre, par un fantasme d'identification à l'autre, le fonctionnement psychique de l'usager : « *c'est cette identification qui conduit justement à la mobilisation des investissements psychiques du soignant. Elle est la condition de possibilité de la pitié (...). Celle-ci permet d'éprouver, par écho, une forme amoindrie et hallucinatoire de la souffrance de l'autre. Ce ressenti hallucinatoire se trouvera ensuite projeté sur celui dont on a pitié et cette identification projective vient à son tour confirmer, par une boucle rétroactive, la compréhension qu'on peut avoir de l'intériorité de l'autre<sup>3</sup> ».* Lorsque la souffrance et le désespoir sont indicibles « *toute possibilité de plainte, de demande, de témoignage et même de révolte sont suspendue. C'est pourquoi, aussi, la partie souffrante des personnes, mises à l'extérieur de soi, est portée par les aidants, qu'ils le sachent ou pas, et c'est l'une des explications de leur malaise en clinique psychosociale. Ils peuvent alors eux aussi se blinder, se cliver, et entrer dans une forme d'auto-exclusion, si les intervenants acceptent d'être affectés par une souffrance qui en partie n'est pas la*

---

<sup>1</sup> J. FURTOS in J. FURTOS, C. LAVAL. Op. cit. p. 27.

<sup>2</sup> P. DECLERCK. Op. cit. p.371.

<sup>3</sup> Ibid. p.297.

*leur, ils peuvent en faire quelque chose<sup>1</sup> ». Cette « souffrance portée<sup>2</sup> » est un indicateur de vie, en ce sens que ressentir la souffrance de l'autre, c'est rester vivant face à celui qui est enfermé dans une « agonie psychique<sup>3</sup> ».*

---

<sup>1</sup> J. FURTOS. Op. cit. p30.

<sup>2</sup> Ibid. p. 31

<sup>3</sup> R. ROUSSILLON in ORSPERE. Op. cit. p.84.

## Chapitre 2. 3 : A l'écoute des récits de vie.

La reconstitution diachronique des récits de vie conduit à la construction d'une « analyse compréhensive<sup>1</sup> ». Dans cette restitution, qu'il s'agisse de faits réels ou fantasmés, nous restons fidèle aux dires des personnes<sup>2</sup> et prenons appui sur leurs mots pour obtenir le corpus présenté.

### 2.3.1. « Je voulais être comme un moineau ».

Monsieur A naît en 1937, pendant la guerre civile Espagnole, dans une famille pauvre. Il a 3 ans lorsque sa mère décède : « moi j'avais trois ans quand elle est morte, je me souviens de rien du tout ». Les trois premières années de sa vie sont un grand blanc dans son histoire, ses souvenirs sont refoulés. « Et c'est ça qui a tué ma mère, les souffrances » : il rend son père responsable de ce décès et intègre colère et haine envers cet homme : « mon père il voulait m'avoir avec lui parce que je ramassais des mégots pour lui (...) on allait dans les bars (...) je demandais des sous. J'allais lui acheter du vin (...) je voulais pas rester avec mon père (...) il y avait pas d'affection (...) je lui ressemble un peu, mais avec la seule différence que je ne fais souffrir personne. Je n'ai jamais eu personne après moi, lui il avait abandonné non seulement sa mère mais sa famille ». Elevé par ses grands-parents paternels il investit sa grand-mère comme une mère de substitution. Ils vivent comme des vagabonds : ils habitent dans un réservoir d'eau désaffecté, mendient ou glanent des fruits pour se nourrir. Ils souffrent du froid, de la faim : « j'avais faim (...) Il y avait un village de mineur, j'y allais seul, je demandais la charité (...) je tapais aux portes, on me répondait du fond de la maison : « qui est-ce ? » et je disais : « un pauvre ».

---

<sup>1</sup> D. BERTAUX Op. cit. p.83 : « il s'agit d'imaginer, c'est à dire de se former une représentation (d'abord mentale puis discursive) des rapports et processus qui ont engendré les phénomènes dont parlent les témoignages, le plus souvent sous forme allusive ».

<sup>2</sup> « En un sens, les individus interrogés profitent de l'entretien pour réinventer eux-mêmes, enjoliver ou passer sous silence des pans entiers de leur existence, cela en prenant le chercheur à et comme témoin. (...) Ils ne mentent pas : ils ne font que donner une version « officielle » d'une histoire dont la version authentique s'avère indicible ». Lionel THELEN. **L'exil de soi : sans abri d'ici et d'ailleurs**. Bruxelles, Facultés universitaires Saint Louis, 2006, p.26.318p.

Sa grand-mère meurt lorsqu'il a 10 ans. Il reste près de deux ans auprès de son grand-père. *« Un jour il s'est fait frapper par un camion, il venait de faire la charité dans un village (...). On l'a mis à la croix rouge et moi je suis resté tout seul dans mon réservoir, tout seul »*. Les dix premières années de sa vie sont marquées par une succession de pertes et d'abandons des figures essentielles de son existence. *« Je crois qu'on dit que le destin on peut le détourner mais ça dépend. Je suis né dans la misère et c'était déjà tracé mon destin (...) c'est vrai que ça contribue beaucoup, beaucoup, la personne qui a pas eu une vie heureuse, qui a pas eu l'amour de ses parents, un moment de tendresse, d'affection, parce que moi c'était mon cas, alors on arrive à l'âge adulte et on est complètement perdu, sans repères quoi »*. Cela jette les bases de son instabilité. Sans attaches il ne peut intégrer aucuns repères stables et permanents, il n'a personne à qui se rattacher et auprès de qui se rassurer. Il se ferme dans un processus mortifère, où croit-il, la mort le guette et guette tout ceux qu'il aime. Il imagine peut-être qu'il est responsable de tous ces morts. Il intègre l'inutilité et la dangerosité de l'attachement qui entraîne de la douleur lorsque cela s'arrête. Son enfance est faite de souffrance et de gravité. Il n'a pas de temps pour jouer et se détendre. Inconsciemment il jette les bases de son désinvestissement de lui-même et des autres. Il se forge une image des femmes qui sont vécues comme des martyres et des hommes qui abandonnent. Il ne construira pas de famille de peur d'être comme son père. Il a 12 ans lorsque son père l'oblige à quitter son village natal. Ce départ coupe définitivement son lien avec ses racines et son enfance. Au bout d'un an, son père l'envoie chez sa grand-mère maternelle, dans une ferme. *« Je ne me trouvais jamais en liberté, je me trouvais soumis, plus que soumis, je n'arrivais pas à ouvrir le tiroir pour prendre un morceau de pain. J'étais gêné. (...) j'allais déjà garder les cochons, j'avais 13 ans, il fallait que je gagne ma croûte. J'étais comme un domestique dans une ferme »*. Il reste 8 ans dans cette ferme où il se sent étranger et vit dans un isolement affectif important. Il n'a pas de lien avec les membres de sa famille. Il a 21 ans lorsque sa grand-mère, qui représente la dernière personne qui s'intéresse un peu à lui, décède. A cette même période, il part faire son service militaire. Après l'armée, il retourne à la ferme pendant presque 2 ans : *« j'ai subi pas mal d'humiliations et une fois que je suis sorti de l'armée je me disais je peux pas rester là »*. Il a 25 ans lorsqu'il décide de s'installer définitivement en France. Ce départ à l'étranger représente une rupture définitive avec le peu d'attaches qu'il a et concrétise son vécu identitaire : il se sent étranger et devient un étranger. Ce passage à l'acte marque la

rupture définitive avec l'origine de ses souffrances, dans une tentative désespérée et inutile de mettre à distance ses émotions et sa douleur. Avec son installation en France, commence une vie d'errance qui va durer 40 ans : *« j'étais comme une feuille morte qui va au gré du vent, qui va à droite, à gauche, j'étais comme ça »*. Très instable, il alterne les périodes d'emploi et de chômage, d'hébergement à l'hôtel, de squat, de chambres meublées. En 1985, il s'installe dans une cave où il restera 16 ans. A peu près à la même période, il ne travaille plus, il a 48 ans, n'a plus ni autorisation de séjour, ni autorisation de travail : *« j'allais au marché gare, je survivais. On peut pas dire que c'était une vie (...) De toute façon, je ne suis resté longtemps nulle part, j'ai jamais été stable (...) se lever pour aller au boulot le matin, rentrer, manger et se coucher et repartir le lendemain au travail, pour moi c'est la prison ça »*. Toute sa vie d'adulte est marquée par l'impossibilité de s'engager, le moindre contrat le fait fuir. Il est dans un fonctionnement mortifère, un vide psychique, il n'attend rien : *« C'est bizarre, on se dit je suis né comme ça et pas autrement »*. Il est à ce point sans vie que, pendant près de 16 ans, il s'enterre dans une cave. Ses seules relations se passent avec quelques compatriotes, des commerçants du marché gare et les sans abri qui vivent dans les sous-sols du marché. Là-bas, il rencontre une bénévoles qui l'encourage à se rendre à l'accueil de jour où il accepte l'aide proposée par une assistante sociale.

Six mois après cette rencontre survient un bouleversement : *« ma bouche s'est asphyxiée et le premier réflexe que j'ai eu c'est de sortir dans la rue »*. Pris dans une lutte entre pulsion de vie et pulsion de mort, il se sent étouffer et se rue dehors pour ne pas mourir seul dans la cave.

Sa rencontre avec l'accueil de jour marque le pas vers une nouvelle vie matérielle : il se soigne, obtient un titre de séjour, un statut, des ressources, un logement. Il a 67 ans lorsqu'en mars 2004, il devient locataire de son premier logement : *« ici où je me trouve au paradis, je pensais pas avoir un petit logement pour moi (...) je me voyais finir vagabond (...) le travail de l'assistante sociale était formidable (...) alors le jour où elle sera plus là pour moi ce sera fini. Avec une remplaçante ce sera pas pareil, la comparaison que je vais faire peut paraître exagérée, c'est comme si on enlève un enfant de sa mère et on le donne à une autre qui est pas sa mère. Car moi toute la gratitude, toute la reconnaissance que j'ai c'est envers elle »*. Il est renarcissé par cette rencontre avec l'accueil de jour mais surtout avec l'assistante sociale. Pour la première fois de sa vie d'adulte, il investit un lien qu'il compare à celui d'une mère et de son enfant.

### 2.3.2. « Un jour, je serais ailleurs que dans cette vie ».

Monsieur B naît à Paris en 1950. Ses parents sont militants politiques et leurs vies sont en danger au plus fort de la guerre d'Algérie. Il est le second d'une famille de 8 enfants dont il devient l'aîné du fait de l'absence de son frère: *« je suis le second d'une famille qui était le premier car mon frère aîné était resté en Algérie »*. Très tôt on lui attribue une place qui n'est pas celle qui lui revenait. Il a 4 ans lorsque la famille part six mois en Algérie. Pendant cette période, un de ses frères décède. Ce départ sans explication en Algérie ouvre la porte aux fantasmes. Ce pays lui semble dangereux car son frère y est mort : *« Malik, il est mort quand on était en Kabylie en 54. Je me rappelle très bien de l'enterrement »*. Il ignore les raisons de ce brusque et court séjour mais il y trouve le goût de ses racines et se retrouve partagé entre deux cultures et deux pays qui se déchirent. Il a du mal à se construire au niveau identitaire et à trouver sa place familiale. Dès leur retour, ses parents poursuivent leur activité militante. *« Ce manque de tendresse, d'affection, de chaleur humaine, de rapport humain »*, son enfance est solitaire, triste, *« c'est le contexte de vie de l'époque. Y avait pas de place pour la tendresse. Il fallait survivre. Mes parents n'étaient pas disponibles. Si j'avais peur, que j'étais malheureux : Inch Allah. (...) Je fais partie d'une famille de 8 enfants. Très tôt, je me sentais pas dans cette famille. J'étais étranger »*. A l'image de ses parents qui se sentent étrangers en France, il ne trouve pas de sens à sa vie. A 10 ans il pense au suicide.

Il a 20 ans lorsque ses parents divorcent : *« Le noyau il s'est brisé quand j'avais 20 ans, lors de la séparation de mes parents (...) c'est moi qui à l'âge de 20 ans ai fait partir ma mère »*. Il se sent responsable de cette séparation et intègre l'idée qu'il est responsable de la souffrance et de l'alcoolisation de son père : *« quand mes parents se sont séparés, j'ai été beaucoup plus proche de mon père. (...) Ce qui nous a rapproché, c'est le fait qu'il soit seul »*. Deux ans avant le divorce, il découvre le théâtre et le métier de clown. C'est la révélation, il quitte le système scolaire classique pour intégrer une école privée de comédie. *« J'ai vu mon père faire l'éboueur, il travaillait dans le quartier, juste à côté. Et je me suis promis : jamais ça, pas de métier manuel. Et là j'ai découvert le théâtre »*, il veut se différencier de son père et fait le choix d'un métier de bohème, d'apparence et de mise en scène. Il joue des rôles, se met dans la peau et dans la vie d'autres personnes. Son métier l'oblige à se déplacer souvent et rend difficile la construction de lien. Il permet plutôt des rencontres que des attaches.

A 42 ans il cesse de travailler et se sépare de sa compagne : *« j'aimais mieux mon métier que mes deux épouses »*. Ce n'est pas sa première séparation mais celle-ci se fait avec la mère de sa fille, et marque une rupture dans sa vie : il cesse de travailler et revient dans sa ville natale où il se clochardise. *« Je l'ai très mal vécu, très, très mal. Je n'avais jamais été sans domicile (...). Ne plus penser. Vous vous anesthésiez. C'est ça ou se flinguer. L'affaiblissement, l'alcool. Le fait de dénier tous problèmes »*. La séparation avec la mère de sa fille met en évidence la fragilité de son étayage psychique : il a peu de soutien et s'effondre. Il n'a pas les ressources internes suffisantes pour rebondir. Il reste un an à Paris où il mendie, boit, se détruit. Suite à une tentative de suicide, il part en convalescence où il rencontre une femme qu'il vient rejoindre à Lyon. Quatre ans plus tard ils se séparent : *« elle était trop envahissante, je supporte pas qu'on me bouffe<sup>1</sup> »*.

Lorsque son père décède, Monsieur B a 49 ans et sombre dans une forte dépression. Il s'alcoolise de plus en plus, ne prend plus soin de lui. Il mentionne à peine ce décès et l'importance qu'il a eu dans sa vie : il est libéré du poids de la culpabilité d'avoir poussé ses parents à divorcer et d'être à l'origine de la souffrance de son père. Cette déculpabilisation l'autorise à sortir du fonctionnement masochiste dans lequel il s'est enfermé. Il accepte l'idée de demander de l'aide et se rend à l'accueil de jour. De cette rencontre naîtront des projets : il prend conscience de son état dépressif et demande à être hospitalisé, il loue une chambre dans un foyer. Il tisse des liens avec ses référents et peu à peu il construit des habitudes : *« il y a pas besoin de parler cent six ans, ça tourne. Je raconte pas ma vie, ils la savent (...) Ça me touche. Je me dis que je ne suis pas tout seul. Donc quand j'y vais, c'est pour prendre le thé (...). Excusez-moi, je pleure un peu »*.

Alors qu'il n'est plus sans abri depuis près de 4 ans, il conserve un lien avec l'accueil de jour : *« maintenant que je suis logé, je pourrais m'adresser au service social de mon arrondissement. Mais je me vois mal débarquer dans n'importe quel lieu, avec n'importe quelle personne. Je peux mais j'ai pas envie »*. Ce lien lui permet de ne pas se sentir seul, il sait que quelqu'un pense à lui. A présent qu'il s'est socialement reconstruit et narcissiquement restauré, il peut imaginer que d'autres personnes que des professionnels s'intéressent à lui : *« maintenant j'ai une relation avec ma fille de 26 ans, ça y est on a repris contact. J'attends son coup de fil maintenant. Ça y est c'est lancé. Le temps, ça fait 10 ans que je l'avais pas vu. (...). C'est moi qui ai appelé »*.

---

<sup>1</sup> A partir de cet événement le récit s'embrouille, il est peu précis. Les dates que nous donnons sont approximatives et déduites des événements qu'il nomme.

### 2.3.3. « Rien n'est jamais définitif avec moi »

Madame C naît en 1950 à Clermont Ferrand. Elle ne connaît pas son père. Sa mère, elle-même orpheline de ses deux parents, la place chez une nourrice. Elle vient la voir régulièrement. *« Elle venait me chercher, c'était la sortie.(...) elle devait me faire la bise un petit peu quand même, mais j'ai aucun souvenir de ma mère me serrant sur son cœur, me prenant dans ses bras »*. Malgré le manque d'affection, elle se souvient de cette époque comme d'un moment heureux où l'attention de sa mère lui est entièrement consacrée. Elle a 7 ans lorsque deux événements bouleversent son enfance : sa mère se marie et la famille déménage, ce qui l'oblige à partager l'attention de sa mère et à quitter sa nourrice. Ce mariage donne à sa mère une place d'amante : à travers la sexualité de sa mère elle découvre la sexualité en général, qu'elle vit comme quelque chose d'un peu sale et d'obligatoire. *« J'entendais du bruit dans la chambre et après j'entendais l'eau couler dans le bain. Je me mettais sous mes draps, mes couvertures, pour pas entendre et j'avais honte d'entendre ça et que ma mère, je savais pas exactement ce que c'était, mais c'était sale, c'était sale. J'avais honte que ma mère soit obligée de faire ça et à cause de moi. Elle faisait le devoir conjugal à cause de moi »*. Inconsciemment, Madame C décrit les gestes d'une prostituée ce qui renforce davantage l'impression que dans cette chambre il se passait quelque chose de mal.

Assez rapidement sa mère est enceinte : *« moi avant j'étais fière de ma mère, je la trouvais belle. Elle se marie, elle devient moche et vieille, je l'ai toujours connue en blouse après »*. Elle voit se transformer le corps de sa mère qui de mère belle, idéalisée, se transforme en une femme qui se laisse aller. Cette grossesse lui permet d'évoquer son père : *« je demande à ma mère : et mon père à moi il est où ? Elle m'a dit il est mort à la guerre, ça s'est arrêté là, j'ai senti, j'ai compris, qu'il fallait plus en parler. On en a plus jamais parler, jamais, jamais, jamais. Même adulte, jamais, jamais. Elle voulait pas en parler (...). C'est ma mère qui me haïssait, elle était devenu une femme comme les autres, parce que c'était une tare fille-mère en 50 et moi j'étais la preuve vivante de son péché de jeunesse. J'étais la tâche (...). J'avais fait mon petit cinéma, ça me convenait très bien, le premier homme qui l'a rencontrée, il l'a séduite, il l'a abandonnée. Donc c'était un salaud. Le deuxième qui l'épouse c'était un brave type mais tout ce qui est arrivé c'était à cause de lui. Mais c'était encore un salaud, et bien voilà pourquoi j'ai jamais été amoureuse »*. La question de l'identité de son père n'est plus jamais abordée. Le tabou autour de l'identité de son père

l'enferme pendant 38 ans dans un mutisme et la conduit à intégrer le secret dans son fonctionnement. Les deux mondes dans lesquels elle va évoluer dans sa vie professionnelle viendront illustrer cette culture du secret qui, chez elle, se transforme en quelque chose de pathologique : un clivage de la réalité. A la question du tabou s'ajoute la honte éprouvée par sa mère d'avoir été fille-mère. Cette honte rejaillie sur elle, elle représente la concrétisation du péché. L'abandon du père la conduit à construire une image négative des hommes auxquels il ne faut pas s'attacher. On peut supposer qu'elle forge une image de l'homme idéal, d'un prince charmant, qu'elle cherchera tout au long de son existence sans jamais le rencontrer.

Madame C décrit son enfance et son adolescence comme une série d'humiliations : *« elle contrôlait tout. Elle m'a fait une chose, ça je lui ai jamais pardonné, mon dieu, quand j'y repense, mon dieu. J'avais 14 ou 15 ans, j'ai commencé un journal, (...) le soir maman ouvrant mon cahier à table et se foutant de ma gueule. A table devant mes petites sœurs, c'était honteux, honteux (...) ça a été le pire de tout, c'est horrible, c'est horrible. A table, c'est un viol »*. A ces humiliations s'ajoutent des violences physiques : *« si j'étais trop loin dans la pièce elle me balançait des trucs. J'ai une fourchette qui s'est plantée dans le dos »*. Sa mère lui reproche à la fois son existence et d'avoir été obligée d'épouser un homme qu'elle n'aime pas : *« elle était de l'assistance, alors toute mon enfance j'ai entendu : j'aurais dû faire comme mes parents, te laisser à l'assistance, tu es un poids pour moi, une charge. Si j'ai épousé cet homme, c'est pas parce que je l'aimais c'est parce qu'il a bien voulu me prendre avec un gosse sur les bras »*.

A 19 ans, elle s'ouvre les veines dans la salle de bain familiale, sa mère la chasse de la maison. Elle est confrontée au rejet, sa mère est puissante : *« j'avais peur de ma mère »*. Elle n'évoque pas la position de son beau-père ni celle de ses sœurs. C'est la rupture des liens avec sa famille, la perte du toit, la fin des études, la solitude et l'obligation de se débrouiller seule. Elle échoue volontairement à son examen de passage en deuxième année d'école d'infirmière et travaille comme aide soignante dans un hôpital. Elle a 21 ans en pleine époque de la liberté sexuelle et de la libération des tabous. Elle rencontre son premier amour mais sa première expérience amoureuse se passe mal : *« je lui ai dit que je suis vierge et que j'aimerais être dépucelée. Ça a pas dû arriver à beaucoup de filles : il a refusé (...) On veut pas de moi . Il m'a refile dans les bras d'un de ses copains (...) C'est pas que j'ai été violée, oh non, mais psychologiquement c'était un truc (...) alors on se mettait sur le lit, il faisait son affaire, moi j'attendais que ça se passe et puis je couchais*

*par terre*». Elle vit un nouveau rejet qui reste une expérience traumatisante. Pour se prouver qu'on peut l'aimer, mais aussi que c'est elle qui décide de qui peut la rejeter ou pas, elle se prostitue. Ce rejet conforte l'image de l'amour qu'elle a intégrée dans son enfance : l'amour sale, obligatoire. Elle vit son corps comme un objet, elle se désinvestit. L'image de l'homme idéalisé tombe au profit du salaud qui ne s'intéresse pas à elle. Dans le fond ce rejet vient confirmer ce que sa mère lui a toujours dit et lui a fait, elle ne peut être désirée. Elle sombre dans l'alcool, la prostitution, l'errance.

Elle a 26 ans lorsque survient sa première crise d'angoisse, elle a peur et écrit à sa sœur : *« à l'époque on parlait encore d'asile (...). Il fallait que j'en parle à quelqu'un alors j'ai écrit à ma sœur, elle a fait lire la lettre à ma mère et ma mère qui détestait écrire, m'a répondu. Cette lettre je l'ai gardé pendant des années, elle m'a dit : reste à l'hôpital, qu'ils te gardent toute la vie, rentre dans un couvent ou suicide toi. Que j'entende plus parler de toi. Voilà. Alors maintenant je peux en parler mais jusqu'au début des années 90 je pouvais pas, j'étais en larmes. C'est un rejet total »*. Alors elle s'efface en alternant boulimie et anorexie : *« j'avais gagné et en plus j'avais l'impression que le corps que j'avais à ce moment-là, c'était plus le corps que m'avait fait ma mère. Je ne devais plus rien à ma mère, c'est moi qui m'étais faite, c'est une renaissance »*. Elle veut construire une image, un corps différent de celui que sa mère lui a donné. Elle se révolte, pense pouvoir couper les liens.

Au début des années quatre-vingts, attendue par une association, elle arrive à Lyon. La rencontre avec cette association est à peine évoquée par Madame C alors qu'elle apparaît dans la diachronie comme un moment charnière : elle s'installe à Lyon, n'arrête pas la prostitution et trouve un emploi de fonctionnaire, se stabilise dans un logement. Elle entreprend une cure de désintoxication puis une thérapie.

Pendant toute sa carrière elle est confrontée à ses difficultés personnelles pour tisser des liens avec ses collègues et supporter une autorité hiérarchique. Elle est et se sent différente de ses collègues : *« le jour j'étais gardienne de musée et la nuit j'étais pute. C'était un équilibre. En uniforme la journée et la nuit j'étais pas habillée en pute. (...) c'était deux personnages différents, j'aimais bien »*. Elle mène une double vie, sa personnalité apparaît comme trouble. Elle est dans le clivage de ce qu'elle vit, ses deux mondes ne se rencontrent pas et sont totalement différents.

En 1999, le gouvernement réforme la fonction publique et des agents partent en retraite anticipée, elle en fait partie *« Je me suis retrouvée à la retraite en août 99, j'avais*

*quarante-neuf ans et demi, j'ai pas senti venir*». Elle ne met pas en lien son départ, ses difficultés relationnelles avec sa supérieure et son alcoolisme au travail. Ce départ à la retraite la confronte à un rejet: « *et voilà, j'étais pas strictement nécessaire* ». Elle se sent inutile, elle boit davantage et sombre dans une nouvelle dépression. Ce sentiment d'inutilité et d'incapacité est confirmé par une mise sous tutelle qui la désigne comme incapable. Elle arrête de se prostituer, elle mendie, elle est expulsée de son appartement. « *J'ai été SDF à partir du moment où j'ai été sous curatelle (...) Donc j'ai commencé à faire la manche quand je me suis retrouvée sous tutelle* », elle se déresponsabilise et explique son expulsion locative par l'incompétence de sa tutrice. Commence alors une vie d'errance entre la rue, l'hôtel, des hébergements de fortune. « *Les derniers temps dans ma cave, c'est vrai que j'y étais bien (...) j'avais mes affaires, ma clef, j'avais ma place (...) On devient SDF dans sa tête à un moment donné. J'avais trouvé un certain équilibre (...) c'était mon endroit à moi, personne ne venait* ». Une longue partie de son récit porte sur sa vie dans la rue et ses modes d'organisation où apparaît une adaptation au monde de la rue, dans un univers atemporel, avec des besoins réduits à minima, un appauvrissement des émotions et une mise à distance de son identité. Elle trouve sa place, un lieu où se terrer. Elle évoque uniquement les bons souvenirs en les idéalisant pour ne pas réveiller de souffrance, comme si elle avait vécu ces années dans une forme de repli sur elle, dans un fonctionnement psychotique où ses émotions étaient clivées de la réalité.

En 2001, elle rencontre une professionnelle à l'accueil de jour avec qui elle se sent en confiance: « *Isabelle je lui cache rien, elle a tout fait* ». Pendant près de quatre ans, elle fréquente régulièrement l'accueil de jour où elle noue des relations de confiance avec sa référente. Elle se sent entendu et épaulée: « *A partir du moment où Isabelle à été ma référente, ça a toujours roulé* ». Elle trouve une personne à qui s'attacher et qui l'accepte comme elle est: « *j'ai sombré dans l'alcoolisme, sans Isabelle je suis pas sure que je m'en serai sortie. Oui parce que, à la fois elle accepte tout, elle sait que je fauche, elle n'ignore rien de moi, mais j'ai envie de lui faire plaisir, je m'accroche à elle, c'est ma bouée. J'ai deux bouées, j'ai ma chienne et Isabelle* ». En 2004, Madame C s'installe dans un logement. Cet événement marque l'arrêt de la mendicité. C'est la fin des relations anciennes, une rupture avec le monde de la rue et une entrée dans la solitude. Elle rejoint la norme: elle à un logement, des ressources, un statut. Elle se considère comme suffisamment présentable pour oser affronter sa mère à qui elle écrit. Celle-ci lui fait savoir qu'elle ne veut plus entendre parler d'elle.

#### 2.3.4. « *Ma vie, elle s'est arrêtée au décès de ma mère* ».

Monsieur D naît en 1950 dans le Nord de la France. Il est le second d'une fratrie de 5 enfants, il est l'aîné des garçons. Son enfance baigne dans un climat de violence : « *si je me fais tondre vous verrez la cicatrice que j'ai là sur le crane, à coup de barre de fer mon père il me frappait. (...) Il battait ma mère et moi, pas les autres. Je suis l'aîné, j'ai défendu tout le monde. Enfin essayé, le plus que je pouvais. C'est pour ça que ma sœur Juliette elle voulait me revoir parce que elle, mon père il la violait (...) je pouvais rien faire j'étais un gamin* ». L'année de ses 10 ans, sa mère décède, écrasée par un train. Il assiste à la scène et raconte y avoir participé en ramenant chez lui la tête de sa mère : « *j'ai ramassé sa tête écrasée par un train* ». Toute sa famille le tient pour responsable de ce décès et le rejette : « *elle me tenait la main pour aller chercher à boire pour mon père (...). Elle a vu le train arriver, elle a eu le réflexe de me pousser moi, mais elle, elle a pas eu le réflexe. Alors toute ma famille a dit que c'était moi qui avais tué ma mère, que je l'avais poussée. Croyez que ça vous travaille pas ça ?* ». Il est traumatisé par les circonstances de l'accident et le décès de sa mère, dont il se sent responsable : « *de toute façon ma vie s'est arrêtée au décès de ma mère. Et de ma faute* ». Ce souvenir est trop douloureux pour qu'il l'affronte psychiquement, il le répète à l'envie pour expliquer les raisons de son errance et pour se protéger contre un effondrement psychique total. L'évocation de ce souvenir est fantasmé car il a besoin de trouver une logique à l'impensable. « *Quand ma mère est morte (...) j'ai été accusé d'assassin. Alors j'ai tout abandonné. Surtout que j'adorais ma mère et que si elle était encore en vie je serais certainement pas là. Y avait personne, tout le monde m'a rejeté. D'ailleurs quand j'ai ramené la tête de ma mère à la maison, ils m'ont enfermé tout de suite au premier étage (...). Il y a eu une enquête, c'est allé très loin (...). Toute la famille, je l'avais sur le dos. Ils me battaient car ils croyaient toujours que c'est moi qui avais poussé ma mère (...). Mais déjà, avant ce drame, j'étais déjà la brebis galeuse (...). Si j'avais été l'aîné et que mon père, par exemple, il voulait pas d'enfant, j'aurais très bien compris. Mais là je n'étais pas l'aîné, j'étais le deuxième, alors je sais pas (...). Puis quand sont arrivés mes deux demi-frères, là ça a été la catastrophe complète* ». Monsieur D est le souffre-douleur de sa famille, il ne sait pas vraiment pourquoi. D'une part, il pense que c'est dû au décès de sa mère et, d'autre part, c'était déjà le cas avant le décès. Il avance l'hypothèse que ce serait à cause de la place qu'il occupe dans sa fratrie. Monsieur D en veut à sa mère de l'avoir abandonné et de ne pas l'avoir protégé.

*«Il s'est remarié aussitôt après le décès de ma mère (...) j'étais révolté par cette nouvelle femme (...) elle me proposait de coucher avec. J'avais onze ans ».* Monsieur D vit ce remariage comme une trahison de la mémoire de sa mère. Il n'accepte pas que la place de celle-ci soit rapidement occupée. Il en veut à son père et accuse sa belle-mère d'avoir eu un comportement incestueux vis à vis de lui.

Vers 16-17 ans, il s'engage dans la marine ce qui le libère du jugement de sa famille tout en le soumettant à une autorité qui le contient. Néanmoins, il choisit un métier qui entretient son indépendance de tout lien trop proche. Il a 24 ans lorsqu'il quitte l'armée, entre-temps il a eu un enfant et s'est marié. Il obtient un CAP de menuisier-ébéniste, devient père de deux autres garçons. Il travaille mais change régulièrement de patron. Pendant près de dix ans il assume ses responsabilités de chef de famille tout en faisant de fréquents déplacements professionnels. Il a 28 ans lorsqu'il quitte brutalement sa famille: *« j'avais une femme nulle (...) quand je suis parti il y a plus de vingt ans, j'ai pris tout le pognon que j'avais gagné le mois d'avant, j'ai tout pris, je les ai laissés sans rien. Je suis parti, je me suis sauvé comme un voleur ».* Trop abandonnique lui-même, il n'a d'autre choix que de quitter ceux dont il devient dépendant. S'attacher à eux suppose un investissement affectif trop dangereux pour lui qui à déjà perdu sa mère, son père et sa fratrie. Il ne prend pas la responsabilité de son acte, c'est la faute de sa femme qui le trompait et n'entretenait pas la maison. En réalité il ne sait pas trop qui est responsable de cette rupture car il s'auto accuse aussi.

Il commence un tour de France qui dure neuf ans, il travaille irrégulièrement: *« moi ce que je voulais c'était avoir un travail mais que je sois tout seul comme un grand (...) Disons que j'aimais pas avoir quelqu'un derrière mon dos ».* Il alterne les périodes d'hébergement chez l'employeur du moment et les nuits dehors: *« dormir sur un trottoir, partout où je pouvais dormir, dans des halls d'immeubles, ah ça ! J'ai dormis dehors même sous l'eau là. Et je suis encore vivant. En tout, près de 25 ans, tout confondu. Bien sûr avec des interruptions (...). On me logeait dans une cave (...) carrément dehors, j'y suis resté au moins une dizaine d'années ».* Il fuit sur les routes pour tenter d'anesthésier sa douleur, pour se punir car il se sent responsable de la mort de sa mère.

En 1989, il arrive à Lyon où il rencontre M. Leur relation ne lui demande pas d'engagement puisque elle est déjà mariée : *« elle me donnait ce qu'elle pouvait. Elle s'amenait avec la gamelle chaude dans la cave, elle faisait à manger spécialement pour moi et j'attendais (...) elle m'a mis un matelas. J'étais dans son garage, et sa voiture dormait dehors ».* Il

entretien avec elle une relation masochiste dans laquelle il est complètement soumis. Pendant onze ans il vit dans le garage de M, dans l'immeuble où elle vit avec son époux. Il ne remet pas en question cette relation, il l'accepte et semble s'en satisfaire. En 2001, suite au décès de leur père, les enfants de M. lui demandent de quitter le garage : « *J. son fils, un beau jour il est venu me voir (...). Maintenant il faut que tu dégages. Voilà, je suis parti* ». Il n'a pas envisagé de demander à M. de l'héberger et elle ne le lui a pas proposé. Après un court passage dans un centre d'hébergement, il dort dehors, s'alcoolise quotidiennement, mendie. Son état de santé se dégrade, il est hospitalisé plusieurs mois. A sa sortie, en 2003, il est orienté vers l'accueil de jour : « *je suis rentré là-bas dedans, je cherchais à manger et je savais qu'il y avait des tickets gratuits (...) et après j'ai vu l'assistante sociale (...) j'ai eu affaire à madame X, tranquille, je pouvais lui demander n'importe quoi* ». Peu à peu il fait confiance à Madame X et accepte l'aide qu'elle lui propose : « *je leur dois tout. Des logements tout, c'est eux qui se sont débrouillés pour moi. Je suis attaché, c'est eux qui m'ont sorti du trottoir comme on dit (...). Je suis très attaché, maintenant ça à la place importante, pour moi c'est au-dessus. Parce que j'ai plus personne. J'ai plus M., j'ai plus ma chienne, mais j'ai plus rien, j'ai plus de famille, je suis tout seul. Si ma famille c'était pas (l'accueil de jour) ce serait qui ? C'est une famille, j'ai un problème je suis sûr qu'ils seront là* ». La présence et la disponibilité du personnel de l'accueil de jour vient rompre son isolement et prendre une place dont la vacance le fait souffrir : celle d'une famille. Renarcissé et rassuré par ce lien, il passe à l'acte et fait des projets. Ensemble et parfois à sa place, son référent et lui imaginent un scénario qui lui permettrait de quitter la rue. En 2004 il loue une chambre meublée dans un appartement collectif, d'où il deux ans plus tard la chambre meublée qu'il occupe actuellement.

En juillet 2006 il retrouve sa sœur : « *c'était, je crois l'année dernière quand on a retrouvé ma sœur à Nice. On a fait le déplacement avec Madame X (...) je sais pas si il y en a beaucoup qui l'aurait fait (...). C'est moi qui lui ai demandé si elle voulait venir avec moi, car disons qu'après vingt ans que j'avais pas vu ma sœur, alors j'avais peur* ».

La rencontre avec l'accueil de jour lui a permis de comprendre qu'il pouvait développer des relations avec autrui sans que cela ne soit trop dangereux pour lui. Sûr de ce lien, il se sent capable d'affronter la réalité et de renouer avec son histoire familiale. Mais Monsieur D est bien trop fragile narcissiquement et cette rencontre le met face à une réalité douloureuse : « *pour les revoir, je donnerais tout. Comme ça. J'attends que ça, c'est que eux ils fassent le premier pas. Parce que moi je l'ai déjà fait, maintenant ça fait plus d'un an que j'attends* ».

Il est dans la colère, il a réécrit son passé pour essayer de vivre avec. C'est pour lui trop de souffrances, il se défend en arguant du fait qu'à présent qu'il a fait le premier pas, c'est aux autres de faire le second. Quelques semaines après la rencontre avec sa sœur, Monsieur D doit affronter un second choc avec le suicide de M: *« je suis un nul, je suis zéro sur terre (...) maintenant j'en ai marre de la vie, elle vaut pas la peine d'être vécue. Dans un sens, si vous prenez tous les événements que j'ai eu, les uns à la suite des autres, c'est rien que des échecs (...) parce que je vais vous dire elle serait encore en vie, je serais pas là, je serais chez elle »*. Inconsciemment il en veut à M. de s'être suicidée et de l'abandonner. Il est dans l'illusion que si M. était en vie il vivrait chez elle, sa vie serait différente, elle l'aurait protégé. Cela rappelle son idée selon laquelle si sa mère avait été présente pendant son enfance, il aurait été quelqu'un d'autre.

### 2.3.5. La vie, sans émotions.

A partir des récits de vie, nous recherchons d’abord une compréhension de la formation des liens chez chacune des personnes rencontrées. Les tableaux qui vont suivre sont construits dans cet objectif. Ils présentent l’avantage de rendre immédiatement visible les différents liens passés ou actuels.

#### Les formes de lien dans la vie de Monsieur A

	Les ruptures de liens	Les liens de substitution
Instabilité de la présence paternelle	3ans : <b>décès mère</b> : Perte définitive/ sentiment d’abandon 10 ans : <b>décès grand-mère</b> : Perte définitive/ Nouveau sentiment d’abandon 11 ans : <b>séparation grand-père</b> : perte définitive/ sentiment d’abandonner 13 ans : <b>rupture des relations avec père</b> : rupture définitive avec le lieu de son enfance 20 ans : <b>décès grand-mère</b> : perte définitive 25 ans : <b>départ en France</b> : rupture définitive avec ses racines et son histoire.	3 ans : <b>Grands-parents paternels</b> : lien familial 12 ans : <b>Belle-mère et demi-frère</b> : relation familiale 13 ans : <b>Grand-mère maternelle, tante et cousins</b> : relation familiale 64 ans : <b>l’assistante sociale</b> : lien professionnel

On trouve, dans les vingt-cinq premières années de la vie de Monsieur A, six ruptures de liens, dont quatre entre 3 ans et 13 ans, et une rupture systématique de tous les liens substitutifs qu’il a pu mettre en place. Son enfance est très tôt marquée par l’absence de ses deux parents et l’idée de la mort. Dès l’âge de trois ans, avec le décès de sa mère, il perd sa figure maternelle stable. La présence de son père est chaotique et ambivalente.

Chaque rupture de liens entraîne la mise en place de liens de substitution. Or, sauf en ce qui concerne ses grands-parents paternels, les liens substitutifs se font malgré lui et dans la précipitation. Il est obligé de vivre auprès de personnes qu'il ne connaissait pas avant la perte du lien précédent. Ses liens se font donc par obligation et supposent à chaque fois une rupture en amont. Ces liens substitutifs, non choisis et non élaborés dans le temps et dans sa pensée, ne s'apparentent pas réellement à des liens d'attachement, mais plutôt à des rencontres qui ne lui permettent pas de se lier. Ils sont rapidement et systématiquement interrompus. Pour ne pas revivre la souffrance ressentie à la mort de sa mère, il développe des comportements d'évitement, de fuites. On trouve chez Monsieur A un délitement de tous les liens comme quelque chose d'implacable, avec, à chaque étape, des rencontres de moins en moins étayantes, ce qui le conduit, jeune adulte, à se sentir étranger et à fuir. Lorsqu'à 25 ans il quitte l'Espagne, marquant une coupure définitive avec ses racines, son mécanisme de défense fonctionne si bien que pendant quarante ans son existence est vide de liens. Il ne construit rien, il survit, sans repères ni attaches, de peur d'être de nouveau abandonné et de souffrir. Il se prive de vie affective, aussi bien amicale que sentimentale.

## Les formes de liens dans la vie de Monsieur B

Les ruptures de liens	Les liens de substitution
<p><b>3 ans : Décès frère</b> : perte définitive</p> <p>20 ans : <b>Divorce parents</b> : éclatement du noyau familial/ sentiment de culpabilité</p> <p><b>Divorce</b> : sentiment d'échec</p> <p>42 ans : <b>Divorce/ ne voit plus sa fille/ ne travaille plus</b> : sentiment d'échec/effondrement psychique et social.</p> <p>+/- 48 ans : <b>séparation</b> : échec/sentiment d'incompréhension</p> <p>49 ans : <b>décès père</b> : dépression/ sentiment de libération/ peut prendre soin de lui.</p>	<p><b>1<sup>er</sup> Mariage</b> : lien personnel</p> <p>31 ans : <b>2<sup>nd</sup> Mariage/ une fille</b> : lien personnel</p> <p>44 ans : <b>vie de couple</b> : lien personnel</p> <p>49 ans : <b>Accueil de jour</b> : lien professionnel, le compare à une famille.</p> <p>56 ans : <b>contacte sa fille</b> : reprise de lien personnel.</p>

La petite enfance de Monsieur B est marquée par le décès de l'un de ses frères. Il est peu loquace sur cet événement. Issu d'une famille nombreuse, il n'arrive pas à créer des liens avec ses frères et sœurs. Son enfance est fortement marquée par l'ambivalence de ses parents, bien que physiquement présents, ils sont surtout préoccupés par leur activité militante et accordent peu d'attention à leur enfant. Monsieur B souffre d'une absence d'attention, de tendresse. Il grandit seul et apprend à se protéger en évitant le contact avec les autres, en se repliant sur lui-même.

Il à 20 ans lorsque ce qu'il appelle « *le noyau* » éclate. Il ne s'agit pas véritablement d'une rupture de lien mais plutôt d'une modification, puisque le divorce de ses parents entraîne

une nouvelle forme de relation avec eux : il s'éloigne de sa mère pour se rapprocher de son père, dont la souffrance et la solitude le touchent.

Sa vie d'adulte est caractérisée par une forme d'instabilité. Au fil des années, les liens tissés durent de moins en moins longtemps, comme si l'investissement demandé par l'entretien d'un lien devenait épuisant. Les modes de relations distanciées, qu'il utilise dans sa vie d'adulte, prennent modèle sur les relations qu'il a connu avec ses parents. L'ambivalence de leur présence ne lui a pas permis de se sentir investi, de s'investir et d'investir un autre. Arrive toujours un moment où il coupe le lien et part. Pour lui, toute séparation entraîne une rupture du lien. Il ne peut imaginer poursuivre des relations avec les personnes dont il se sépare. Il réagit à la séparation par la fuite. A travers ses unions, il ne cherche pas à investir mais demande à être investi et attend d'un tiers qu'il vienne combler le vide dont il souffre depuis son enfance. Les liens qu'il cite comme importants dans sa vie d'adulte (en dehors des liens avec ses parents) se passent uniquement avec des femmes, y compris le personnel de l'accueil de jour, comme s'il était en recherche d'un lien maternel. La possibilité de trouver des liens de substitution prend fin avec le décès de son père : libéré du besoin inconscient de le protéger, il peut s'occuper de lui. Cet investissement demande toute son énergie et ne lui permet pas d'investir un autre lien.

### Les formes de liens dans la vie de Madame C

Les ruptures de liens	Les liens de substitution
(Absence de père)	
7 ans : <b>mariage de sa mère</b> : sentiment d'abandon/ perte des repères	
19 ans : <b>chassée de la maison</b> : rejet	38 ans : <b>un thérapeute</b> : lien professionnel
49 ans : <b>départ à la retraite /arrêt de la thérapie</b> : rejet/abandon	51 ans : <b>sa référente</b> : lien professionnel

La vie de Madame C présente une vacuité de toutes formes de lien. Dès sa naissance, la relation avec sa mère est si ambivalente que sa vie entière en est le symptôme. Jusqu'à son départ de la maison, sa mère, dont la grossesse semble avoir été particulièrement stigmatisante, la rejette et lui reproche son existence. Cela peut s'expliquer par le fait que l'abandon à la naissance dont a été victime la mère de Madame C l'a profondément marquée et l'a conduite à rejeter sa fille dès sa vie intra-utérine. Cet abandon traumatique ne permet pas à sa mère d'investir son enfant. L'absence de liens dans la vie de Madame C montre une reproduction inconsciente du rejet et du manque d'investissement dont elle a fait l'objet mais aussi du rejet subi par sa mère lorsqu'elle a été abandonnée par ses parents. D'un point de vue relationnel et affectif, sa vie est vide. Elle ne conserve aucun lien avec ses sœurs ni avec son beau-père. Elle n'a pas d'amis, pas de collègues de travail, pas de vie sentimentale. Elle donne l'impression non seulement de ne s'attacher à personne mais aussi de ne jamais trouver sa place. Elle erre géographiquement, professionnellement et psychiquement. Elle ne construit rien, sa vie tourne autour d'une succession de rejet : de ses parents, de son premier amour, de son travail.

Ses rapports avec les hommes sont influencés par son vécu d'enfant : elle est abandonnée par son père, accuse son beau-père de la séparer de sa mère. Pour elle, les hommes sont

mauvais : ils abandonnent ou cassent les liens. Le seul homme auquel elle semble s'attacher et qui apparaît comme la figure paternelle qui lui a tant manqué c'est son thérapeute : *« c'était à la fois un peu un père, un mentor (...) quand il a plus été sur le marché, je me suis sentie, ma mère je sais pas si elle est vivante ou morte, je sais pas si j'apprendrais sa mort. Ça me fera ni chaud, ni froid »*. L'arrêt brutal de la thérapie la laisse seule et dans l'incertitude : elle reste suspendue entre sa vie et sa mort. Ce ressenti est d'autant plus probant qu'avec la fin de ce lien à lieu un décrochage social. C'est la fin du seul lien qui la porte. Elle se sent à nouveau abandonnée et pas certaine d'être vivante. Tenue par rien, Madame C bascule dans une phase extrême de désocialisation.

## Les formes de liens dans la vie de Monsieur D

Les ruptures de liens	Les liens de substitution
<p>10ans : <b>Décès mère</b> : perte définitive/ culpabilité et abandon</p> <p style="text-align: center;"><b>Remariage de son père</b> : colère et trahison</p> <p>28 ans : <b>Quitte sa femme et ses enfants</b> : fuite et culpabilité</p> <p>56 ans : <b>Suicide de M.</b> : sentiment d'abandon</p>	<p>20 à 28 ans : <b>Trois fils / mariage</b>: lien personnel</p> <p>39 ans : <b>Rencontre M.</b> : lien personnel</p> <p>53 ans : <b>Sa référente</b> : lien professionnel.</p>

Malgré le choc subi à l'âge de 10 ans (le décès accidentel de sa mère), Monsieur D semble avoir des liens jusqu'à l'âge de 28 ans. Ceux-ci sont possibles car il est souvent en déplacements professionnels et dans un lien très distendu avec sa femme et ses enfants. Il tente d'assumer une vie de famille mais échoue puisqu'il finit par abandonner brutalement et définitivement. Ces liens, construits par lui-même, ne sont pas porteurs car ils ne lui permettent pas de trouver un point d'ancrage. En réalité, le décès de sa mère est un tel traumatisme d'abandon qu'il ne peut s'attacher. Inconsciemment, il ne veut pas souffrir du risque lié à la possibilité d'être de nouveau abandonné par ceux qu'il aime. Avec l'abandon de sa famille, il lâche tout ce qui le tient à la société et entre dans 25 ans d'errance. Sa relation avec M. est possible car elle ne lui demande pas d'investissement puisqu'elle est déjà attachée à un autre homme. Cette relation semble fonctionner sur un mode masochiste où il trouve une place de victime.

L'analyse compréhensive de chacun des récits de vie, donne à voir des traits communs, principalement au moment de l'enfance de chacun des locuteurs. Elles se sont déroulées dans un environnement « pathogène », où la figure de référence était soit absente soit affectivement indisponible. L'environnement pendant l'enfance est un facteur déterminant dans la capacité à affronter, à l'âge adulte, les événements traumatiques. Pour chacune des personnes interviewées, le terrain sur lequel s'est produit l'événement traumatique<sup>1</sup>, n'était pas suffisamment étayant pour leur permettre de métaboliser psychiquement l'événement puis son impact. C'est pourquoi ces drames qui sont importants dans une vie, mais objectivement surmontables, deviennent déterminants<sup>2</sup>. Ils viennent réveiller la douleur ressentie lors de la perte du lien essentiel au moment de l'enfance. La souffrance psychique est telle, que les personnes ne savent comment l'affronter. Elles s'abandonnent et se désocialisent.

Aucune des quatre personnes n'est entièrement concernée par le « *syndrome d'auto-exclusion*<sup>3</sup> » mais plusieurs cumulent certains des signes : une inhibition de la pensée et des émotions, des troubles du comportement, une rupture des liens affectifs et familiaux et une incapacité à demander de l'aide. Chacune développe des « *stratégies de survie psychiques*<sup>4</sup> » et de mise à distance des émotions. Elles ont eu une existence sociale puisqu'elles ont travaillé, ont eu des enfants, des conjoints. Elles étaient dans une vie où un minimum d'affect était mobilisé et où aucun lien durable n'est possible. Ce mode de fonctionnement est la conséquence d'un « *gel affectif*<sup>5</sup> » qui ne permet aucun mouvement émotionnel envers l'autre ou envers soi. « *Ces sujets s'organisent en marge des socius ou sur ses bords, dans la mesure où la vie sociale et relationnelle suppose un minimum d'engagement affectif et d'acceptation de l'interdépendance (...) Le sujet communique par des actes ce qu'il ne peut communiquer par expression de ses affects gelés, il fait vivre à l'autre, par des mises en acte, ce qu'il ne peut se laisser vivre ou revivre (...) le sujet est « perdu » dans les relations, il ne sait comment se comporter et tend là encore à se retirer ou à ne conserver que le « minimum » vital de lien*<sup>6</sup> ».

---

<sup>1</sup> Décès de la mère de Messieurs A et D, décès du frère de Monsieur B, mariage de la mère de Madame C

<sup>2</sup> L'effet durablement désorganisateur de l'événement traumatique prend toute sa force chez monsieur A lorsqu'il perd son titre de séjour, chez Monsieur B lors du divorce de ses parents, chez Madame C au moment où elle perd son travail et chez Monsieur D lors de son second divorce.

<sup>3</sup> J. FURTOS in J. FURTOS, C. LAVAL Ibid. p.21.

<sup>4</sup> R. ROUSSILLON in J. FURTOS, C. LAVAL. Op. cit.p.221.

<sup>5</sup> Ibid. p.229.

<sup>6</sup> Ibid. p.229.

### **2.3.6. Des modèles d'attachements désorganisés.**

Le chapitre précédent met en évidence la singularité du processus d'attachement selon un contexte social, familial et affectif. Ce constat amène à rechercher et à construire, pour chacune des quatre personnes interviewées, des modèles d'attachements, puis à regarder s'il existe des éléments communs aux quatre trajectoires pouvant conduire à un modèle généralisable. Pour repérer le schème d'attachement correspondant aux personnes interviewées, nous nous sommes attaché à repérer les formes de leurs relations à l'âge adulte. Pour chacune d'entre elles nous observons une absence de lien affectif au moment de l'interview<sup>1</sup>.

Monsieur A est dans l'évitement du lien : pour ne pas souffrir il ne s'attache pas. La perte précoce de trois figures d'attachement crée chez lui une absence de repères et une impossibilité à intégrer un modèle d'attachement rassurant. Chacun des nouveaux liens qu'il est amené à faire fait suite à la perte définitive du lien précédent. Cela le conduit à penser le lien comme quelque chose de dangereux pouvant être mortel. Les formes de liens qu'il développe au cours de son existence, laissent penser à une dialectique du pire. Chaque lien nouveau naît de la mort du précédent, tout en étant à chaque fois de moins en moins étayant. Depuis l'âge de 20 ans il n'a de lien stable avec personne.

Suite à l'absence d'affect et d'attention pendant son enfance, la vie d'adulte de Monsieur B est marquée par la recherche inconsciente et permanente de quelqu'un qui pourrait l'aimer. Trop préoccupé par cette quête, il ne peut arriver à investir personne au-delà d'une certaine durée. De fait chacune de ses séparations se transforment en ruptures. Lors de l'interview, il n'a pas de lien personnel.

Madame C est dans une reproduction du rejet subi dès les premiers jours de son existence. La violence de sa mère à son égard et son manque d'amour, conditionnent définitivement son comportement dans sa relation aux autres. Inconsciemment convaincue que personne ne peut l'aimer, sûre d'être rejetée à un moment ou un autre, elle ne tisse de relations avec personne et arrive toujours à se mettre en situation d'être rejetée. Lors de l'interview, elle n'a aucun lien personnel.

Monsieur D est dans un fonctionnement abandonnique : la non-élaboration du traumatisme lié à la mort brutale de sa mère conditionne l'ensemble de ses relations futures. Cette mort

---

<sup>1</sup> Dans le chapitre suivant nous développons le lien entretenu avec les référents des accueils de jour.

créée en lui un vécu d'abandon et de culpabilité. Il n'arrive pas à faire le deuil de sa mère et reste dans la colère d'avoir été abandonné. Il ancre en lui une peur d'être abandonné par ceux qu'il pourrait aimer. Pour ne pas avoir à revivre la douleur liée à la mort de sa mère, il abandonne, il fuit de peur d'être abandonné. Lors de l'interview, il n'a aucun lien personnel stable.

L'exploration des modèles d'attachements à l'âge adulte renvoie systématiquement au vécu des expériences relationnelles de l'enfance. Le contexte dans lequel s'est déroulé l'enfance, notamment en terme de présence, d'affection et d'attention reçues, influence directement la capacité de chacun à développer des liens. Les enfances des quatre personnes sont marquées par des deuils, des pertes, des abandons. D.W. Winnicott insiste sur l'importance d'avoir un parent, souvent la mère, suffisamment disponible et fiable. La qualité de cette présence est primordiale dans l'intégration psychique d'un sentiment de sécurité et de confiance en soi pour aller vers les autres. *« La mère s'adapte aux besoins de son bébé, de son enfant, tout au long de l'évolution progressive de sa personnalité et de son caractère. Cette adaptation lui confère un certain degré de fiabilité. L'expérience que fait le bébé de cette fiabilité pendant une période donnée suscite chez le bébé et l'enfant qui grandit un sentiment de confiance. C'est la confiance du bébé dans la fiabilité de la mère et, à partir de là, dans celles d'autres personnes et d'autres choses qui rend possible le mouvement de séparation entre le moi et le non-moi. Dans le même temps, cependant, on peut dire que la séparation est évitée, grâce à l'espace potentiel qui se trouve rempli par le jeu créatif, l'utilisation des symboles et par tout ce qui finira par constituer la vie culturelle<sup>1</sup> »*. Le contexte dans lequel vivent la mère et l'enfant est essentiel. Pour que les besoins du nourrisson soient satisfaits, sa mère doit être disponible presque immédiatement. Cela est possible lorsqu'elle vit dans un environnement lui donnant tranquillité d'esprit et disponibilité. Bien que nous ignorons la réalité des premiers mois de vie des personnes interviewées, nous pouvons supposer, au vu du contexte familial et social qui a été celui de leur enfance, que la disponibilité physique mais surtout psychique de leur parent a été moindre.

Nous savons que le support et la disponibilité de la figure de référence permettent d'intérioriser un lien d'attachement qui servira de modèle aux relations futures. Lorsque la figure de référence est de bonne qualité, le modèle intériorisé est positif, il comprend une

---

<sup>1</sup> D. W. WINNICOTT. **Jeu et réalité**. Op. cit. p.150.

bonne estime de soi et une confiance en soi. A l'inverse, lorsque la figure de référence est non disponible ou insuffisamment, le modèle intériorisé se développe dans un registre négatif avec de la colère, de l'anxiété, une mauvaise image de soi et des autres.

Le mode d'attachement développé par chacun des usagers s'est fait à partir d'une enfance carencée d'un point de vue affectif<sup>1</sup>. Chacun présente des blessures narcissiques venues de l'enfance. Il est certain que le schème d'attachement sûr, développé par J. Bowlby, ne concerne aucune de ces personnes. Ce schème prend appui sur une figure parentale qui réagit avec amour et disponibilité aux besoins de réconfort et de protection de l'enfant. Ce modèle est « *caractérisé par la confiance dans le fait que le donneur de soins sera réconfortant*<sup>2</sup> ».

Mary Main<sup>3</sup> a poursuivi les travaux de J. Bowlby et de M. Ainsworth et à exploré l'attachement à l'âge adulte<sup>4</sup> pour en construire des modèles internes. L'un d'entre eux est qualifié d'« *état d'esprit désorganisé ou désorienté*<sup>5</sup> ». Les caractéristiques de ces personnalités sont les suivantes : « *souvent leur discours révèle que l'événement traumatisant n'est toujours pas assimilé (...) parfois à l'évocation de la scène traumatique, les victimes parlent comme si elles revivaient le moment effrayant (...) en racontant les circonstances de l'événement, on note chez certaines personnes une désorientation dans le temps ou l'espace (...). Certains, malgré un discours cohérent, peuvent rapporter des réactions extrêmes à l'événement traumatisant*<sup>6</sup> ».

Chacun des quatre récits de vie comporte certaines de ces caractéristiques<sup>7</sup>. Cela laisse penser que les personnes interviewées correspondent à l'état d'esprit désorganisé-désorienté tel qu'il est théorisé par Mary Main. L'état d'esprit auquel se rattachent les quatre personnes interviewées, la qualité de leur relation, renvoie d'abord à la qualité de

---

<sup>1</sup> Monsieur A n'est pas investi par son père, sa mère meurt quand il a 3 ans. Monsieur B, ne trouve pas sa place dans sa famille, ses parents le délaissent. Madame C ne connaît pas son père, sa mère la rejette. Monsieur D est battu par son père, sa mère décède lorsqu'il a 10 ans.

<sup>2</sup> P. FONAGY. Op. cit. p.42.

<sup>3</sup> Cette connaissance des travaux de Mary MAIN s'appuie sur le livre de R. MILJKOVITCH. Op. cit. pp. 101-134.

<sup>4</sup> Elle réalise ces observations à partir d'un entretien semi-dirigé qui permet de comprendre l'état d'esprit de l'adulte à partir de ses expériences relationnelles de l'enfance.

<sup>5</sup> R. MILJKOVITCH. Ibid. p.115.

<sup>6</sup> Ibid. pp115-117.

<sup>7</sup> Les récits de messieurs A et D montrent que la mort de leur mère n'est pas assimilée. Monsieur A ne se rappelle rien de cette période de sa vie et monsieur D revit le moment comme s'il était toujours présent, tout en fantasmant certains aspects du drame. Dans son évocation des moments les plus durs de son passé, madame C utilise le présent et parle à la place de sa mère. Le récit de monsieur B est peu précis, les dates et les événements sont souvent incertains, peu cohérents. Cela s'accroît à partir de son divorce et de son errance.

leur enfance et à leur mode d'attachement précoce. Leur comportement relationnel, la connaissance du développement des liens et leur réalité affective et sociale donnent à penser que ces personnes correspondent à deux types d'attachement. L'attachement angoissé-évitant<sup>1</sup> et l'attachement désorganisé<sup>2</sup>. L'attachement angoissé-évitant s'appuie sur des parents qui repoussent leur enfant, il est la conséquence de rejets répétés et de mauvais traitements. L'enfant est sûr d'être repoussé à chacune de ses tentatives pour obtenir de l'affection, alors il abandonne cette idée. Il anticipe le rejet et, pour s'en protéger, évite tout mouvement affectif. L'attachement désorganisé naît d'une mère qui évite le contact avec son enfant. « *Ses tentatives d'approcher sa mère sont avortées avant même qu'il obtienne un contact avec elle. Il paraît associer à la fois un comportement de recherche et d'évitement du contact. De ce fait il ne semble pas trouver de moyens efficaces pour gérer sa détresse (...) leur particularité réside dans le fait qu'ils n'ont réussi à développer aucune stratégie d'attachement cohérente*<sup>3</sup> ».

En nous appuyant sur les théories de la construction des modèles d'attachement précoces nous formulons plusieurs remarques pour l'ensemble des usagers interviewés.

- Le terrain social et affectif sur lequel se sont bâtis les liens primaires n'est ni sécurisant, ni stable.
- La relation avec la figure de référence a été soit brutalement et précocement interrompue, soit basée sur l'indifférence et la non-reconnaissance.
- Les schèmes de référence des modèles d'attachement sont insécures.

Nous remarquons l'importance des modèles d'attachement dans la construction et la qualité des liens à venir, le schème d'attachement établi entre une mère et son enfant semble persister toute la vie. Les relations développées sont une reproduction inconsciente du premier modèle d'attachement. Chez les personnes concernées par cette recherche, les modèles intégrés sont tous insécures. Être en lien n'apporte ni réconfort, ni confiance en soi. De fait, à l'âge adulte, aucune personne n'a de liens affectifs stables et personnels<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Ce schème correspond au mode d'attachement de madame C qui, repoussée par sa mère dès sa naissance, ne crée de liens avec personne et à monsieur A qui, après la séparation d'avec sa mère et sa grand-mère, ne s'attache à personne.

<sup>2</sup> Messieurs B et D présentent la même incohérence dans leur mode d'attachement. Ils se sont mariés et ont eu des enfants, une vie sociale et affective classique sans pour autant arriver à conserver des liens et à protéger ce qu'ils ont construit.

<sup>3</sup> R. MILJKOVITCH. Op. cit. p.50.

<sup>4</sup> D'une « façon générale, un lien étroit est prouvé entre le caractère désorganisé des relations d'attachement et les pathologies sévères de la relation » P. FONAGY. Op. cit.p.67.

### 2.3.7. Le référent social une nouvelle base sécurisante ?

Les modes d'attachement des personnes interviewées, apparaissent paradoxaux. Alors qu'elles se caractérisent par un état d'esprit désorganisé et sont dans l'évitement de tout lien, elles ont un lien stable avec leur référent de l'accueil de jour<sup>1</sup>.

Interrogeons nous sur la nature de ce lien et sur le processus qui permet sa mise en place.

La capacité et la possibilité de chacun à construire et à développer des relations sont conditionnées par la présence d'une base sécurisante dans les premières années de la vie. L'enfant a besoin de se sentir aimé et protégé pour développer un sentiment de confiance interne et rencontrer l'autre sans que ce soit menaçant.

L'enfance de chacun des quatre locuteurs est marquée par l'absence d'une base sécurisante. Les récits témoignent d'un désert affectif et relationnel. Pourtant chacun, à un moment précis de sa vie, a pu créer un lien avec son référent. Ce lien occupe une place importante et plutôt inattendue dans leur vie. Pour monsieur A, la référente occupe la place d'une mère de remplacement : *« le jour où elle sera plus là pour moi ce sera fini. Avec une remplaçante ce sera pas pareil (...) c'est comme si on enlève un enfant de sa mère et on le donne à une autre qui est pas sa mère. Car moi toute la gratitude, toute la reconnaissance que j'ai c'est envers elle »*. Monsieur B dit avoir de l'amour pour ses référentes : *« je dois les aimer (...) je me dis que je ne suis pas tout seul (...) je les aime (...) elles font en sorte que je me laisse pas trop aller (...) ça me touche (...) excusez-moi, je pleure un peu »*. Pour madame C, c'est ce lien qui la maintient en vie : *« sans Isabelle, je sais pas où je serai (...) je m'accroche à elle, c'est ma bouée »*. Monsieur D donne au personnel de l'accueil de jour la place d'une famille : *« maintenant ça à la place importante (...) parce que j'ai plus personne (...) j'ai plus de famille, je suis tout seul. Si ma famille c'était pas (accueil de jour) ce serait qui ? C'est une famille, j'ai un problème, je suis sûr qu'ils seront là »*.

---

<sup>1</sup> Monsieur A a attendu quarante ans pour baisser ses défenses et accepter de se laisser porter par un tiers. La relation avec sa référente dure depuis 6 ans. Depuis huit ans, Monsieur B. garde un lien avec son référent. Ce lien a commencé l'année du décès de son père, lequel a semblé le libérer du poids de sa culpabilité et l'autorise à investir une autre personne. La vie de Madame C est vide de tout lien jusqu'à sa rencontre avec sa référente, il y a 6 ans. Le lien qu'entretien Monsieur D avec l'accueil de jour dure depuis 4 ans et représente le seul lien de son existence actuelle.

Chacun a trouvé un référent dont la présence accessible et constante, comporte les caractéristiques de la base sécurisante développés par M. Ainsworth et J. Bowlby<sup>1</sup>. Ils perçoivent leur référent comme des mères suffisamment bonnes dont la présence bienveillante rassure et pousse à conserver la relation.

P. Declerck décrit la relation soignant/soigné comme une relation dont le classicisme du scénario est le suivant. Après une « *lune de miel*<sup>2</sup> », qui correspond à la phase d'élaboration du projet thérapeutique ou social, où chacun s'accorde sur les objectifs et les moyens, vient la phase de mise en œuvre. Cette phase qui s'adresse « *à la demande manifeste et normalisante du sujet (...) inscrit une dissonance croissante entre les désirs du soigné et ses possibilités réelles*<sup>3</sup> ». Souffrant de cette dissonance, la relation se solde par l'abandon du projet et la rupture du lien.

Les récits et les comportements des quatre locuteurs viennent contredire ce modèle<sup>4</sup>. La relation avec leur référent ne se termine pas par une rupture du lien. Elle dure, souvent depuis plusieurs années. Cela est rendu possible lorsque la relation d'accompagnement permet l'avènement des « *besoins du moi (...) tout ce dont le sujet a besoin pour faire le travail d'investigation et de symbolisation de son histoire vécue*<sup>5</sup> ». Il s'agit d'entendre et d'accompagner la venue de ces besoins, alors qu'ils sont indicibles. Cet accompagnement requiert un positionnement difficile et original des professionnels. « *Les sujets cherchent toujours à « communiquer » d'une manière ou d'une autre quel est leur besoin fondamental (...). Accepter d'abord le sujet tel qu'il est apparaît dans de telles conditions la meilleure base de départ (...). Accepter le sujet tel qu'il est, c'est déjà commencer à accepter la réalité (...) c'est aussi commencer à apprendre du patient ce qui peut éventuellement lui convenir. C'est le sujet et lui seul qui peut changer, nous ne pouvons au mieux que rendre un tel changement possible (...). Ce que nous apportons d'abord c'est la possibilité donnée au sujet de ne plus être seul face à ce qu'il éprouve et a éprouvé (...). Il n'y a pas de mise en sens possible dans le préalable d'une certaine capacité à maintenir,*

---

<sup>1</sup> Pour mémoire : les caractéristiques d'une base sécurisante sont : la disponibilité, l'accessibilité, la cohérence et la permanence.

<sup>2</sup> P. DECLERCK. Op. cit. p.350.

<sup>3</sup> Ibid. p.352.

<sup>4</sup> Il ne s'agit pas ici de mettre en doute les propos de Patrick Declerck qui, dans sa description de la prise en charge soignant/soigné, se réfère au champ restreint de ce qu'il appelle la grande désocialisation. Voir P. DECLERCK. Op. cit. pp. 349-361.

<sup>5</sup> R. ROUSSILLON. In J. FURTOS, C. LAVAL. Op. cit.p.230.

on dit souvent maintenant à « contenir » la situation<sup>1</sup> ». Pour accompagner les personnes sans abri et occuper une place significative dans leur vie, les référents sociaux ont à faire un lent travail d'acceptation de la réalité. Ils sont confrontés aux limites de leur toute puissance et apprennent à travailler avec l'absence de demande exprimée.

Le lieu où se déroule la relation, apparaît comme un élément fondamental de l'accompagnement. Son choix ne vient pas du professionnel, il appartient à l'utilisateur. Il peut paraître instinctif ou hasardeux, alors qu'en réalité il fait écho au besoin interne de posséder un « lieu de repos<sup>2</sup> ». Le professionnel et l'utilisateur construisent un « vécu commun<sup>3</sup> ». Tout en protégeant la personne, le professionnel lui fait connaître et accepter le monde qui l'entoure. Ils introduisent peu à peu, des éléments venus de l'extérieur, en l'occurrence de l'action sociale, qui entraînent un minimum de contre-partie : un nom et un prénom pour être autorisé à recevoir du courrier, pour obtenir des ressources... Cette lente mise en relation avec un extérieur différent de celui appréhendé quotidiennement, permet à la personne accompagnée de percevoir l'extérieur comme moins inquiétant et de reconstruire des choses pour elle. Se mettent en place des allers et retours entre le monde de la rue, caractérisé par une prise en charge dans l'urgence et la précarité<sup>4</sup> et le monde de l'insertion sociale<sup>5</sup>. Cette possibilité d'avancer vers la scène sociale, puis de revenir voir son référent à l'accueil de jour, permet de s'assurer de la persistance du soutien de celui-ci. Il est primordial, dans un chemin vers l'autonomie, que la personne ait quelqu'un avec qui échanger sur ses doutes, ses appréhensions.

Ces lieux d'accueil sont à mi-chemin entre la rue et un hébergement, ils représentent un cocon où la personne va apprendre à s'investir et à réinvestir l'autre. Le temps est donné à la personne de se poser, de prendre soin d'elle, avant d'élaborer un projet personnel. Dans cet objectif, des outils sont proposés. Certains s'apparentent à des éléments de transitionnalité, dans le sens où ils introduisent des éléments de réalité extérieure, dans l'intimité de l'accueil de jour. Ils permettent au lien d'exister, à la personne de retrouver

---

<sup>1</sup> R. ROUSSILLON in J. FURTOS, C. LAVAL. Op. cit. pp. 230-232.

<sup>2</sup> D. W. WINNICOTT. **De la pédiatrie à la psychanalyse**. Op. cit. p.111.

<sup>3</sup> Ibid. p.42.

<sup>4</sup> Précarité liée au nombre incertain de nuits attribuées par le 115, aux ouvertures et fermetures des accueils de nuit, aux nombres limités de repas et de vêtements gratuits, de la possibilité d'être soigné dans un service d'urgence hospitalier...

<sup>5</sup> Caractérisé par l'obtention du versement d'un minimum vital, suivi médical par un médecin de ville, prise en charge en CHRS ...

une identité pour s'inscrire différemment dans la société. « *Il est dans ces arrivées, fuites et retours multiples (...) une tentative compulsivement répétée et vouée à l'échec chronique de trouver entre soi et les autres la bonne distance, de parvenir à introjecter des représentations stables des autres et de soi. Il s'agit de tenter de combler son néant interne par des objets psychiques stables. C'est cette tâche, condition de possibilité de santé psychique minimale liée au processus d'introjection et de symbolisation, que les clochards sont incapables de remplir. C'est elle dont l'espace transitionnel de soins tente de favoriser l'avènement. C'est elle qui ne sera possible qu'à la double condition que le soigné puisse s'appuyer sur des relations stables et fiables d'une part, et puisse avoir le loisir de progresser ou de régresser comme il le peut, à l'intérieur du réseau de prise en charge d'autre part<sup>1</sup> ».*

Assurée de la continuité de l'accompagnement, la personne expérimente des choix et des possibilités, jusqu'à trouver ceux qui lui conviennent. Ce lent apprentissage, pour faire confiance à une figure de référence, permet un mécanisme interne. Ces personnes qui, jusqu'alors, étaient abandonnées par ceux en qui elles avaient confiance, n'avaient aucune représentation mentale d'une figure d'attachement stable. A travers la relation avec leur référent, elles construisent une image interne d'un sentiment de confiance et de sécurité. A ce moment-là, la relation fait fonction d'entre-deux à la fois entre l'utilisateur et la scène sociale et entre l'utilisateur et ses représentations mentales.

La relation s'apparente à l'objet transitionnel, le sentiment de sécurité lié à cet objet est intégré. C'est ainsi que la personne peut commencer un mouvement vers son autonomie et accepter la séparation d'avec son référent. Pour rendre ce mouvement possible celui-ci diminue sa disponibilité envers elle. D.W. Winnicott compare ce moment avec un des moments de l'analyse : « *une fois que le patient se sent en sécurité, apte à vivre, grâce à l'analyste qui s'adapte à ses besoins et accepte d'être impliqué ; il commencera alors à éprouver le besoin de se libérer et d'atteindre l'autonomie. Tout comme le bébé avec sa mère, le patient ne peut devenir autonome que si le thérapeute est prêt à le laisser aller ; et pourtant tout mouvement venant du thérapeute qui tente de s'éloigner de l'état de fusion avec le patient est l'objet d'une suspicion et le désastre menace<sup>2</sup>».* La séparation est rendu possible lorsque le patient commence à saisir que « *l'amour du thérapeute ne signifie pas*

---

<sup>1</sup> P. DECLERCK. Op. cit. p373.

<sup>2</sup> D. W. WINNICOTT. **Jeu et réalité**. Op. cit. p.149.

*seulement répondre aux besoins de dépendance, mais en vient à vouloir dire autre chose : fournir l'opportunité à ce bébé ou à ce patient d'aller de la dépendance vers l'autonomie (...) là où se rencontrent confiance et fiabilité, il y a un espace potentiel, espace qui peut devenir une aire infinie de séparation<sup>1</sup> ». Lorsque dans cet espace potentiel, le vécu commun qui a été construit est rempli de suffisamment d'expériences positives de séparations, de retours, de créations, d'inventivité permettant la pensée d'une insertion personnalisée et venant de soi, la séparation devient possible sans être douloureuse<sup>2</sup>.*

L'analyse du processus d'attachement entre un usager et son référent social, nous montre que l'attachement est rendu possible car il s'appuie sur des carences affectives et sur l'absence d'une figure d'attachement au moment de l'enfance. Cette place vacante se comble peu à peu, grâce à la permanence et la mise à l'épreuve de la construction d'un sentiment de confiance entre les deux sujets. Cette mise à l'épreuve de la solidité du lien permet à l'usager de vérifier qu'il ne sera pas à nouveau abandonné par celui qu'il tente d'investir. Elle permet aux professionnels d'occuper la place d'une base sécurisante.

---

<sup>1</sup> D. W. WINNICOTT. **Jeu et réalité**. Op. cit. p.150.

<sup>2</sup> Dans cet espace le vécu commun a permis à Monsieur A d'obtenir une carte de séjour, une retraite et un logement. Monsieur B s'est arrêté à Lyon, obtient une reconnaissance de son handicap et trouve un logement. Madame C arrête de mendier, s'installe dans un logement. Monsieur D arrête errance et mendicité, il obtient un R.M.I et s'installe dans une chambre meublée.

## **Conclusion.**

La prégnance, dans l'analyse du discours des usagers et des professionnels, de la présence physique et psychique du référent dans l'apprentissage d'un investissement de soi et d'une forme d'autonomie, permet de valider la partie de notre hypothèse, selon laquelle les liens avec les référents des accueils de jour, permettent une confrontation avec la scène sociale.

La partie de notre hypothèse concernant la fonction transitionnelle des accueils de jours s'avère elle aussi validée. Nous avons montré que le lieu, en tant qu'espace d'accueil sécurisant, assure une fonction transitionnelle, à travers son cadre et l'utilisation de celui-ci par les usagers et les professionnels.

Nous remarquons que l'attachement n'est pas vécu de la même façon du côté des usagers et du côté des professionnels. Pour les usagers il permet, à travers un regard bienveillant, de retrouver confiance en soi et en l'autre. Il permet de se dégager des sentiments de honte, de culpabilité, de réparation. Il fait apparaître la relation à l'autre comme un support valorisant et aidant pour une reconstruction de soi.

Du côté des professionnels, même s'il permet des choses très fortes comme de rester en vie ou d'avoir le sentiment de trouver une famille, le lien est souffrant. Il questionne et remet en cause la question de leur sentiment d'impuissance et de la légitimité de leur place en tant qu'intervenants sociaux. Ce désarroi est peut-être la conséquence d'une formation professionnelle et d'une pratique qui ne permettent pas d'accompagner, sans contre-partie, l'absence de demande. C'est pourquoi, malgré toute l'empathie dont ils font preuve, les sentiments qu'éprouvent les professionnels ne ressemblent pas au sentiment d'amour inconditionnel décrit par D. W. Winnicott. Même s'ils acceptent les personnes telles qu'elles sont, inconsciemment, les professionnels attendent une contre-partie à l'investissement professionnel et affectif mis dans la relation.

L'ensemble des constats issus de ce chapitre invitent à réfléchir autour de la mise en place de solutions pouvant venir en aide aux professionnels pour un accompagnement moins souffrant des personnes sans abri.

## PRECONISATIONS PROFESSIONNELLES

( ...) *Ainsi, le petit prince apprivoisa le renard. Et quand l'heure du départ fut proche :*  
« *Ah ! dit le renard... Je pleurerai.*

- *C'est de ta faute, dit le petit prince, je ne te souhaitais point de mal, mais tu as voulu que je t'apprivoise...*
- *Bien sûr, dit le renard.*
- *Mais tu vas pleurer ! dit le petit prince.*
- *Bien sûr, dit le renard.*
- *Alors tu n'y gagnes rien !*
- *J'y gagne, dit le renard, à cause de la couleur du blé. »*

*Puis il ajouta :*

« *va revoir les roses. Tu comprendras que la tienne est unique au monde. Tu reviendras me dire adieu, et je te ferai cadeau d'un secret. » (...)*

## Préconisations professionnelles.

Ce chapitre, qui occupe une place à part dans la présentation de notre travail, est directement issu de l'analyse du corpus, obtenu à partir du terrain de recherche que nous avons construit. Il s'ancre aussi dans la recherche de sens à partir d'un problème observé dans notre réalité professionnelle.

Les résultats obtenus dans le chapitre précédent mettent en évidence plusieurs éléments. Des accueils de jour fonctionnant comme des espaces transitionnels, un lien d'attachement fort entre les usagers et les professionnels, l'existence d'une non-demande chez les usagers, un vécu d'impuissance chez les professionnels.

A partir de ces résultats nous allons réfléchir aux orientations pragmatiques que nous pourrions proposer à l'issue de ce travail de recherche.

Reprenons rapidement la définition de D. W. Winnicott concernant l'espace transitionnel. *« Dans la vie de tout être humain, il existe (...) (une) aire intermédiaire d'expériences à laquelle contribuent simultanément la réalité intérieure et la réalité extérieure. Cette aire n'est pas contestée, car on ne lui demande rien d'autre sinon d'exister en tant que lieu de repos pour l'individu engagé dans cette tâche humaine interminable qui consiste à maintenir, à la fois séparées et reliées l'une à l'autre, réalité intérieure et réalité extérieure<sup>1</sup> ».*

Nous avons vu dans les discours, l'importance de l'espace transitionnel comme un lieu où rien d'autre n'est attendu que d'être soi-même. C'est vrai dans les accueils de jour lorsque, dans un premier temps, les personnes sans abri se présentent. Nous reviendrons plus loin sur la difficulté pour les travailleurs sociaux, de garder cette position sans en attendre de contre-partie.

Le chapitre précédent a mis en évidence la réalité d'un sentiment de sécurité dans les accueils de jour. Ce sentiment de sécurité est donné par la présence d'un cadre de fonctionnement à la fois strict et souple. Les limites sont connues et acceptées par chacun des acteurs, elles les protègent. Tenter de les transgresser expose à une sanction, voire une

---

<sup>1</sup> D.W. WINNICOTT. **Jeu et réalité**. Op. cit. pp.9-10

exclusion. Néanmoins, pour autant qu'il soit strict, le cadre est souple. Il s'adapte aux possibilités ou difficultés de chacun.

Le sentiment de sécurité apporté par le cadre donne aux professionnels et aux usagers un sentiment de sécurité intérieure. De ce sentiment naît le besoin, l'envie, la capacité d'inventer. Il devient possible de créer, d'imaginer un accompagnement différent et adapté. Le sentiment de sécurité naît de la présence stable d'un objet, en l'occurrence celle de la permanence du lien entre l'utilisateur et le professionnel. L'analyse du corpus obtenu a démontré l'existence de cet objet, à travers le travail d'accompagnement réalisé par les professionnels, et à travers l'usage qu'en font les différents acteurs. C'est une relation particulière qui se crée entre un professionnel et un usager, à travers l'utilisation du lien comme objet transitionnel.

La particularité de la relation à l'objet transitionnel est résumée par D. W. Winnicott en sept points.

- « 1. Le petit enfant s'arroge des droits sur l'objet et nous lui autorisons cette prise de possession. Cependant, une certaine annulation de l'omnipotence est d'emblée présente.*
- 2. L'objet est affectueusement choyé mais aussi aimé avec excitation et mutilé.*
- 3. L'objet ne doit jamais changer, à moins que ce ne soit l'enfant lui-même qui ne le change.*
- 4. Il doit survivre à l'amour instinctuel, à la haine et, si tel est le cas, à l'agressivité pure.*
- 5. Cependant, il faut que, pour l'enfant, l'objet communique une certaine chaleur, soit capable de mouvement, ait une certaine consistance et fasse quelque chose qui témoigne d'une vitalité ou d'une réalité qui lui serait propre.*
- 6. De notre point de vue, l'objet vient du dehors. Il n'en va pas ainsi pour le bébé. Pour lui, l'objet ne vient pas non plus du dedans ; ce n'est pas une hallucination.*
- 7. L'objet est voué à un désinvestissement progressif et, les années passant, il n'est pas tant oublié que relégué dans les limbes. (...) les phénomènes transitionnels deviennent diffus et se répandent dans la zone intermédiaire qui se situe entre la « réalité psychique interne » et « le monde externe tel qu'il est perçu par deux personnes en commun » ; autrement dit, ils se répandent dans le domaine culturel tout entier<sup>1</sup> ».*

---

<sup>1</sup> D.W. WINNICOTT. **Jeu et réalité**. Op. cit. p.13.

Ces propos font sens en ce qui concerne la relation d'accompagnement et plus précisément le lien d'attachement entre un usager et un professionnel. L'usager s'approprie la relation mais ne la maîtrise pas complètement, il la partage avec le professionnel et leur environnement, elle vit en dehors de leur présence commune. Le lien, s'il est mis à l'épreuve, est rarement cassé. Il se transforme ailleurs, dans d'autres relations et dans d'autres espaces.

Ce travail de recherche met en évidence l'importance, pour les personnes sans abri, de la dimension transitionnelle contenue dans les accueils de jour. Le temps est accordé pour que se crée une relation et se mette en place un accompagnement, le plus exempt possible, de toute projection normative de la part de l'accompagnant. Ces lieux paraissent être parfois, le dernier espace où se posent les personnes sans abri.

Défendre l'existence de ces lieux pour ce qu'ils sont et représentent, apparaît un des objectifs à considérer en tant que futur cadre. Il s'agit de montrer et de faire vivre, sur l'ensemble de la scène sociale, l'importance des accueils de jour dans la prise en compte des personnes sans abri. Il semble nécessaire, dans l'évolution actuelle des dispositifs essentiellement tournés vers l'opérationnalité, de continuer à imaginer des dispositifs qui ne soient pas pensés pour produire des résultats. L'action des politiques sociales, en matière de lutte contre les exclusions, est principalement tournée vers un traitement dans l'urgence des situations. Autrement dit, la commande est opérationnelle et elle demande d'identifier un besoin et de le traiter rapidement. D'où des dispositifs pensés selon une notion de temps relativement stricte et devant produire des résultats. Cela s'avère judicieux lorsque le but est de prévenir les stades de désocialisation, mais paraît peut efficace et adapté, lorsque les dispositifs s'adressent à des personnes qui n'ont d'autre besoin que celui d'une présence rassurante.

Nous avons évoqué une certaine difficulté des professionnels, à accompagner les personnes sans abri sans en attendre de contre-partie. Pourtant, pour que les accueils de jour conservent leur dimension transitionnelle, ils doivent continuer à être ces lieux où rien n'est exigé.

Ce que nous interrogeons c'est la difficulté, pour des professionnels formés aux techniques de l'intervention sociale, de décaler leurs pratiques et leurs regards. Il en est ainsi parce qu'ils ont été formés dans l'objectif d'apporter une aide, d'intervenir là où la situation, ou

la personne, est déficiente. Comment accepter de regarder l'autre tel qu'il est, souvent enfermé dans un processus de destruction, sans proposer une aide ? Le malaise ressenti par les professionnels vient, en partie, de ce déchirement entre ce qu'ils souhaiteraient pour la personne et ce qu'elle n'attend pas d'aide de leur part. Nous l'avons vu, les professionnels se sentent impuissants et dévalorisés. Pour lutter contre ce sentiment d'échec, ils sont tentés d'intervenir pour le bien de la personne, malgré elle.

Nous avons vu que le comportement des personnes sans abri produit du sens dans leur histoire, sans pour autant que cela soit clairement lisible par les professionnels. Cette absence de lisibilité conduit à la constitution d'un paradoxe de la demande : les usagers font une demande en pensant que c'est ce que les professionnels attendent. Les professionnels entendent une demande d'aide là où les usagers n'attendent rien d'autre que du lien.

Ce paradoxe apparaît comme une difficulté majeure dans l'accompagnement des personnes sans abri. Il fait naître un sentiment d'incompréhension chez l'utilisateur, qui peut réagir en se mettant en échec, en fuyant, par de la violence ou de la soumission. Le professionnel se sent dévalorisé et inutile. Pour lutter contre ce sentiment, il risque de multiplier les réponses ou d'abandonner la personne, d'être violent ou maltraitant sans s'en apercevoir.

Penser des mesures venant répondre au sentiment d'impuissance des professionnels, fait appel à un décalage des pratiques et des regards à plusieurs niveaux. Il semble que des solutions puissent venir de l'institution par la mise en place de supervision d'équipe et par la place accordée à la créativité et au partage de l'expérience à l'extérieur. Des solutions pourraient aussi venir de la formation initiale des travailleurs sociaux<sup>1</sup>.

Nous allons reprendre chacune de ces quatre possibilités et les expliciter.

Une réponse possible se trouve du côté de la formation initiale des travailleurs sociaux. Les contenus de formation voient le travailleur social comme un « agent de la transformation », dont l'intervention viendra modifier la situation de celui qui le sollicite et se trouve dans le besoin. Il semble pertinent de réfléchir à une évolution de certains contenus, afin de sortir d'une logique de la déficience pour aller vers une logique de la singularité et de la diversité. Autrement dit : la formation devrait amener le travailleur social à se voir, non plus comme un agent de la transformation, mais comme un acteur de la résilience. Il s'agit de donner

---

<sup>1</sup> Bien que nous n'ayons pas interviewé toutes les catégories de travailleurs sociaux, nous les regroupons sous cette appellation générique.

des clefs de connaissance théoriques et de travailler sur la position spécifique que requiert l'accompagnement social des personnes sans abri. Cela suppose la construction d'un modèle de formation s'appuyant sur un apprentissage, basé sur la valorisation de la capacité de l'utilisateur à vivre avec ce qu'il est, plutôt que de tenter d'intervenir afin de le transformer. Toutefois, le champ de l'action sociale étant soumis aux orientations et aux objectifs de politiques sociales, ce modèle se situerait au sein d'un enseignement plus général. Autour du développement des connaissances et de la compréhension du processus d'exclusion sociale, et des moyens mis en oeuvre pour lutter contre.

Revenons à présent sur la mise en place de réunions d'analyse de la pratique professionnelle, comme un outil permettant de diminuer le sentiment d'impuissance des professionnels.

La supervision institutionnelle est un espace de parole et de réflexion offert à l'ensemble des membres d'une équipe. Au sein de cet espace est mis en lecture l'histoire de l'utilisateur avec son référent. Cela permet la déconstruction, pour en comprendre le mécanisme, du processus d'attachement. Ce travail tient compte, à la fois de l'histoire et de la trajectoire personnelle de l'utilisateur, de l'histoire de son attachement avec le professionnel et de l'histoire émotionnelle de cette prise en charge. Cette réflexion s'élabore dans le respect des limites de l'implications personnelle de chacun des acteurs. Ce lieu est une sorte d'entre-deux entre le travailleur social et l'utilisateur, l'utilisateur et l'institution, le professionnel et l'institution, l'utilisateur et son histoire, le psychique et le social. Ce lieu s'apparente à un espace transitionnel « *interne et conteneur. Il offre la possibilité de composer des réponses différenciées pouvant lier l'individuel et le collectif, l'agir et la symbolisation, la présence et la mise en attente, l'actualité et le mémoriel. Cet espace interne fonctionne comme un creuset d'échanges où est possible pour chacun " une reprise " de sa pratique. Il s'agit de réélaborer une action en fonction des éclairages apportés par les collègues, de recoudre les déchirures psychiques des clients, de relancer une action vivante ayant un sens auprès du client*<sup>1</sup> ».

Nous soulignons la présence incontournable d'un tiers pour la bonne réalisation de cette expérience. Le tiers comme garant du respect des limites individuelles et groupales, fixées en amont. Il permet l'élaboration d'un sentiment de sécurité permettant l'acceptation de la déconstruction de sa pratique sans que cela ne paraisse menaçant. Le tiers permet au

---

<sup>1</sup> Alain NADAL. **Projet institutionnel du C.A.O.** Op. cit p.22.

professionnel d'être « un témoin qui accrédite et qualifie ce qui s'est produit, ce qui se produit (...). Le témoin n'est pas muet, il est celui qui peut attester, quand il y en a besoin, de ce qui se produit psychiquement, celui qui peut le nommer, le qualifier<sup>1</sup> ».

Ce lieu permet de travailler le paradoxe de la demande pour lui rendre un sens : « la demande impossible doit alors être portée par des tiers sous peine d'abandon à personne en danger, tout en gardant l'impératif de ne pas instituer d'emprise sur l'autre, de lui laisser son mot à dire, d'autant que chemin faisant, des solutions de dégagement peuvent permettre d'avoir moins besoin d'autrui<sup>2</sup> ».

Nous avons évoqué la place accordée à la créativité comme une réponse possible au sentiment d'impuissance ressenti par les professionnels. Avant de développer l'intérêt d'une telle démarche, arrêtons-nous sur la définition de l'activité créatrice donnée par D.W. Winnicott. « Les objets transitionnels et les phénomènes transitionnels appartiennent au domaine de l'illusion qui est la base de l'instauration de l'expérience. Ce stade primitif du développement est rendu possible par l'aptitude particulière que possède la mère de s'adapter aux besoins de son enfant, permettant de la sorte à celui-ci d'avoir l'illusion que ce qu'il crée existe réellement. Cette zone intermédiaire de l'expérience, pour laquelle ne se pose pas la question de savoir si elle appartient à la réalité intérieure ou extérieure (partagée), constitue la partie la plus importante de l'expérience infantile. Tout au long de la vie, elle se maintient dans cette expérience intense qui est du domaine des arts, de la religion, de la vie imaginative, de la création scientifique<sup>3</sup> ».

Nous l'avons vu, la place donnée à la créativité fait partie des phénomènes transitionnels. Nous venons de développer une forme de créativité sous la forme de réunions d'analyse de la pratique car, être créatif c'est avoir la possibilité de penser, d'imaginer. Dans les accueils de jour, c'est aussi la capacité à trouver un espace suffisant pour que soit pensée, par chacun des deux acteurs, une « insertion » qui convienne à l'usager. Derrière le terme insertion se trouve notamment la demande de lien des usagers.

---

<sup>1</sup> R. ROUSSILLON In J. FURTOS, C. LAVAL. Op. cit. p.235.

<sup>2</sup> J. FURTOS in J. FURTOS, C. LAVAL. Op. cit. p.27.

<sup>3</sup> D.W. WINNICOTT. **De la pédiatrie à la psychanalyse**. Op. cit. pp. 124-125.

Etre créatif c'est aussi changer son regard et ses attentes, partager avec des partenaires l'ensemble de son expérience. Partager avec d'autres, dans d'autres lieux, les effets ressentis dans l'accompagnement, permet un mouvement de décentration et de créativité. Partager ses difficultés fait cesser la désespérance, mobilise et fait sortir du sentiment d'échec et d'impuissance. L'institution s'accorde la permission de réfléchir à plusieurs, de manière inventive autour d'un savoir-faire et d'un savoir-être des usagers et des professionnels.

Savoir que d'autres partagent les mêmes difficultés, limite le sentiment d'isolement et rassure. Si le fait de se sentir inutile est partagé par d'autre, c'est donc que ce n'est pas moi qui suis inutile. Cette prise de recul conduit à décaler la pensée, à imaginer qu'il ne s'agit pas forcément du fait d'être ou pas à la bonne place, de bien ou de mal faire. Partager son expérience, conforte l'idée que celle-ci est peut-être celle qui convient, même si elle ne produit pas de résultat. Nous évoquons ici l'idée d'une participation à des groupes de réflexion et de travail autour d'une pratique s'adressant à un même public. De participer à des formations, des colloques, qui permettent aux professionnels de se rencontrer et de connaître ce qui se fait ailleurs. Les professionnels deviennent des témoins ou des porte-parole sur la scène sociale, de la nécessité de lieux d'accueil dont l'existence est parfois suffisante en elle-même pour répondre aux besoins des personnes sans abri. Ils pourront défendre leur place particulière, en tant qu'intervenants sociaux, autour de l'idée d'une insertion sociale classique et normative parfois impossible.

Donner l'opportunité aux professionnels de défendre l'existence de ces lieux, revient à défendre et à faire reconnaître, l'existence des personnes accompagnées pour ce qu'elles sont, et non pour ce que les dispositifs, les ordres de missions, souhaitent qu'elles soient. Il apparaît que les professionnels trouveraient leur place dans l'action de faire connaître les personnes qu'ils accompagnent. Se mobiliser pour défendre à l'extérieur, les besoins de ces personnes, peut redonner du sens à la présence des professionnels auprès d'un public qui n'est pas dans l'attente d'une intervention sociale.

Lorsque l'institution permet à ses acteurs de sortir des murs, d'aller à l'extérieur porter témoignage de la richesse de leur travail et de rappeler l'existence d'un public, elle légitime leurs existences. Elle permet une réflexion et un partage de sa pratique, avec l'ensemble des acteurs du champ psychosocial.

Le fait de partager, de montrer à l'extérieur ce qui se fait dans l'institution, témoigne d'un mouvement de vie. Ce mouvement est essentiel car il dégage les acteurs du risque de se positionner en miroir des personnes accompagnées. « *La souffrance psychique ressentie, non déniée, susceptible d'être partagée avec d'autres, constitue une réserve inépuisable en terme de possibilité d'agir. Agir, apparaître sur la scène sociale par l'action et la parole, et non pas disparaître dans l'auto-exclusion<sup>1</sup>* ».

Cette recherche a montré que pour se couper de la souffrance, les personnes sans abri se terrent à l'intérieur d'elles-mêmes, taisant ainsi leur existence à leur yeux et aux yeux de l'extérieur. De même, lorsque l'institution fonctionne sans partage avec l'extérieur, elle risque un replis sur elle-même et devient transparente aux acteurs et aux partenaires extérieurs. Elle prend le risque que son travail, et les personnes qu'elle accompagne, soient méconnues voire incomprises.

Nous arrivons à présent au terme de notre travail. Avant de le clore définitivement nous rassemblons en quatre points, les préconisations professionnelles que nous venons de proposer.

- Réfléchir, pendant la formation initiale des travailleurs sociaux, à transformer l'image qu'ils ont d'eux-mêmes et des usagers. Pour passer d'une logique d'aide, basée sur la déficience de l'usager, à celle d'une logique de valorisation de la personne.
- Créer, par le biais de réunions d'analyse de la pratique, des espaces de paroles et de réflexion, sur la nature de l'accompagnement et ce qui s'y passe. Dans l'objectif de limiter le sentiment d'impuissance des professionnels et de donner les moyens de penser d'autres formes d'accompagnement social.
- Défendre, face à des dispositifs pensés en terme de résultat et d'efficacité, l'existence des accueils de jour comme des espaces de sécurité et de création adaptés aux besoins des personnes sans abri.
- Rencontrer, partager et participer à des colloques, des groupes de réflexions et de mise en œuvre, pour être inventif. Ce mouvement vers l'extérieur, permet à l'institution de se dégager du risque de replis sur elle-même et de rester vivante.

---

<sup>1</sup> J. FURTOS in J. FURTOS, C. LAVAL. Op. cit. p.35.

## CONCLUSION GENERALE

( ...) Ainsi, le petit prince apprivoisa le renard. Et quand l'heure du départ fut proche :  
« Ah ! dit le renard... Je pleurerai.

- C'est de ta faute, dit le petit prince, je ne te souhaitais point de mal, mais tu as voulu que je t'apprivoise...
- Bien sûr, dit le renard.
- Mais tu vas pleurer ! dit le petit prince.
- Bien sûr, dit le renard.
- Alors tu n'y gagnes rien !
- J'y gagne, dit le renard, à cause de la couleur du blé. »

Puis il ajouta :

« va revoir les roses. Tu comprendras que la tienne est unique au monde. Tu reviendras me dire adieu, et je te ferai cadeau d'un secret. » (...)

Pour mener à bien cette recherche, nous avons fait des choix et pris des décisions. Chacun d'entre eux n'est pas sans conséquence sur le résultat obtenu.

Il apparaît opportun, afin d'ouvrir d'autres possibilités pour ce travail, d'en souligner certaines limites.

- Les résultats de cette recherche, ne s'appliquent pas à l'ensemble des personnes concernées par le sans-abrisme. Le choix du « groupe significatif » des usagers interviewés, met de côté certaines formes d'exclusion. Notamment les personnes désocialisées au sens de P. Declerck.
- Les usagers interviewés ont été pré-sélectionnés par leur référent social. Ce choix était probablement motivé par la bonne qualité de la relation entre eux. De ce fait, la mesure de l'attachement ne pouvait être que plutôt positive. Pour éviter cette influence directe sur la mesure du corpus obtenu, il aurait fallu construire un terrain d'observation différent, en ne demandant pas aux professionnels d'être des informateurs-relais.
- Ce travail comporte une probable influence du chercheur sur les réponses des professionnels, car tous sont partenaires de la structure où nous exerçons professionnellement.

Au moment de l'enquête sur le terrain, nous avons été confronté aux réticences, voire aux résistances, de certains professionnels. Surtout au moment de nous mettre en contact avec un usager. Aussi un professionnel qui, dans un premier temps avait donné son accord pour nous recevoir, n'a pas donné suite. Un autre, que nous avons dû relancer à plusieurs reprises, a mis plus de quatre mois avant de présenter un usager.

Par ailleurs, nous avons été surprise de l'appropriation et de l'utilisation frauduleuse d'une partie de notre matériel de recherche, par un des professionnel ayant participé à l'enquête.

En discordance avec cette position de certains professionnels, nous avons été étonnée de la facilité avec laquelle les usagers nous ont reçus et ont pris plaisir à participer à cette enquête. Tous ont souhaité une restitution écrite de ce travail.

L'intention de cette recherche reposait sur un problème issu de notre réalité professionnelle. Nous étions confronté à la difficulté des personnes sans abri, de rester dans un logement. Pour comprendre cette « *béance du sens*<sup>1</sup> », nous l'avons entourée de faits de réalité, et problématisée en la nourrissant d'apports culturels. L'analyse des faits significatifs et le matériel, apporté par l'étude des dossiers sociaux et des écrits internes, sont venus appuyer l'existence de ce problème de départ. Dans le même temps, ils ont montré l'importance de l'élaboration du processus d'attachement. Notamment au moment des liens les plus archaïques, entre une mère et son bébé. Cela a décidé du champ dans lequel orienter ce travail : celui de la psychanalyse.

L'ensemble de la problématisation a donné lieu à une hypothèse, selon laquelle, les personnes sans abri, à travers leur relation avec un professionnel, obtiennent un sentiment de sécurité et peuvent alors retrouver une place sur la scène sociale.

Pour mettre en travail cette réponse provisoire à notre problème de départ, nous avons construit un terrain, puis une méthode d'observation. Nous avons interviewé, en utilisant la méthode de l'entretien, quatre professionnels intervenants dans des accueils de jour lyonnais. Puis chacun d'eux nous a présenté un usager. Nous avons alors recueilli les récits de vie de quatre personnes, ayant été sans domicile fixe pendant plusieurs années.

Pour analyser le corpus obtenu, nous avons construit un mode de traitement différent, selon les méthodes d'interviewes utilisées. Pour les professionnels, nous avons utilisé une grille d'analyse commune. Pour les usagers, nous avons reconstruit diachroniquement leurs récits, avant de dessiner des schémas chronologiques de leurs trajectoires individuelles.

L'objectif de l'enquête sur le terrain était de repérer les éléments de transitionnalité, ainsi que le processus permettant l'élaboration d'un attachement entre professionnels et usagers. Nous voulions aussi comprendre, la place et le sens de ces liens dans la vie des usagers. Pour cela nous avons croisé, analysé et comparé le regard de chacun des acteurs.

---

<sup>1</sup> Joël CADIERE. **Cours de méthodologie de la recherche**. Première année, DSTS 23, Collège Coopératif Rhône Alpes.

Les résultats de ce travail mettent en relief les éléments suivants.

L'importance du milieu socio-affectif, où se développent les premiers liens, pour l'élaboration des modes de relations futures.

Malgré un délitement des liens personnels chez les personnes sans abri, l'existence d'un attachement stable avec un référent social. Avec la possibilité, en prenant appui sur ce lien, de se reconstruire.

Des fonctionnements institutionnels adaptés et une bienveillance des professionnels, permettant l'élaboration d'un lien sécurisant. Mais aussi un sentiment d'impuissance et une difficulté des professionnels à gérer la non-demande et à ne pas projeter un désir de normalité sur les personnes accompagnées.

Ces constats nous ont conduit à proposer des orientations pragmatiques.

Plutôt que d'attendre un changement venant de l'utilisateur, ne serait-il pas plus pertinent de changer le regard et les attentes des professionnels et de la société?

Pour cela, nous proposons de modifier le contenu de certains programmes de formation initiale, afin de passer d'une logique d'intervention sociale à une logique de valorisation du potentiel de l'utilisateur.

Valoriser la place donnée à la créativité apparaît aussi comme un moyen pertinent, pour décaler les regards et limiter la souffrance des intervenants sociaux. Concrètement, cela signifie créer des espaces de parole et de réflexion au sein des équipes. D'échanger avec d'autres acteurs de la clinique psychosociale autour du savoir-faire et du savoir-être de chacun. De valoriser les accueils de jour, comme des lieux adéquats dans l'accompagnement des personnes, au-delà d'une culture de résultats.

Cette démarche de recherche a demandé une lecture complète du processus d'exclusion sociale. Nous l'avons d'abord considéré, comme la perte d'un ensemble d'objets sociaux : le travail, le logement, la santé... Voyant que ces pertes avaient des conséquences différentes sur le comportement des individus concernés, nous nous sommes intéressés à la place des facteurs individuels : l'enfance, la famille... Le processus d'exclusion sociale est apparu comme le résultat de la combinaison de facteurs structurels et de facteurs personnels.

L'ensemble des recherches théoriques et pratiques effectuées, ont permis d'observer la réalité d'un événement brutal et traumatique, au moment de l'enfance. Le souvenir de ce premier traumatisme est réveillé des années plus tard, au moment de la perte d'un objet social. La douleur, liée au premier traumatisme, n'étant pas assimilée, elle ressurgit de façon inattendue au moment du second traumatisme.

A ce moment-là, nous nous sommes demandé, pourquoi d'autres personnes qui, enfant, ont perdu ou ont été délaissées par un parent, ne basculaient pas systématiquement dans l'exclusion, au moment de la perte de leur travail ou de leur logement.

Nous nous sommes intéressé à l'élaboration des premiers liens et à la première expérience de séparation. L'importance du bon déroulement de cette séparation et de son assimilation par le nourrisson, apparaît déterminante pour chacune des séparations ou pertes à venir. Chaque pertes ultérieures faisant revivre les sentiments vécus lors de la première séparation. Par conséquent, une désocialisation à la suite de la perte d'un objet social, vient faire écho à la première expérience de séparation.

Cependant, pour autant que cette théorie soit juste, il est peu probable qu'elle soit universelle. Sinon, comment expliquer le fait que, des personnes ayant vécu des situations traumatiques extrêmes, parfois de façon durable ou récurrente, trouvent en elles la capacité à se relever ?

Les résultats de cette recherche montrent la possibilité, pour certaines personnes, de se reconstruire et de stopper le processus d'exclusion sociale. C'est ici que prend sens le lien dans l'accompagnement des ces personnes. Le lien, qu'il s'élabore avec un travailleur social, un soignant, un ami, un parent est essentiel, pour autant qu'il soit stable et rassurant, dans la métabolisation psychique d'une expérience nouvelle d'attachement positif.

Pour comprendre le processus qui permet à certain de se relever après un important traumatisme, il serait intéressant de poursuivre ce travail en investiguant du côté du concept de résilience. Ce concept, introduit par J. Bowlby est repris en France par Boris Cyrulnik. Il fait référence à la capacité d'une personne touchée par un traumatisme, à vivre en trouvant appui dans son appareil psychique et dans son environnement. « *On s'est toujours émerveillé devant ces enfants qui ont su triompher d'épreuves immenses et se faire une vie d'homme, malgré tout (...). Le malheur n'est jamais pur, pas plus que le bonheur. Mais dès*

*qu'on en fait un récit, on donne un sens à nos souffrances, on comprend, longtemps après, comment on a pu changer un malheur en merveille, car tout homme blessé est contraint à la métamorphose (...). Deux mots organiseront la manière d'observer et de comprendre le mystère de ceux qui s'en sont sortis et qui, devenus adultes, se retournent sur les cicatrices de leur passé. Ces deux mots étranges qui préparent notre regard sont « résilience » et « oxymoron » (...). Il (le mot résilience) a signifié « la capacité à réussir, à vivre et à se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit du stress ou d'une adversité qui comporte normalement le risque grave d'une issue négative<sup>1</sup> ».*

---

<sup>1</sup> Boris CYRULNIK. **Un merveilleux malheur**. Paris, Odile Jacob, 2002. pp7-8. 218p..

## BIBLIOGRAPHIE

(...) *Et il revint vers le renard :*

« *Adieu, dit-il...*

- *Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.*
- *L'essentiel est invisible pour les yeux, répéta le petit prince, afin de se souvenir.*
- *C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante.*
- *C'est le temps que j'ai perdu pour ma rose..., fit le petit prince, afin de se souvenir.*
- *Les hommes ont oublié cette vérité, dit le renard. Mais tu ne dois pas l'oublier. Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. Tu es responsable de ta rose...*
- *Je suis responsable de ma rose... », répéta le petit prince, afin de s'en souvenir.*

Antoine de Saint-Exupéry  
Le petit prince

## OUVRAGES.

### **ABRAM Jan.**

2001. *Le langage de Winnicott : Dictionnaire explicatif des termes Winnicottiens*. Paris, Popesco, 433p.

### **AMIGUET Olivier, JULIER Claude. R** (textes réunis par).

2000. *Créer des liens : Les pratiques systémiques dans le travail social face à l'exclusion*. Genève, ies éditions, 335p.

### **ANDERSON Nels.**

1993. *Le hobo : sociologie du sans-abri*. Paris, Nathan, 308p.

### **ANZIEU Didier.**

1985. *Le Moi-peau*. Paris, Dunod, 254p.

### **BABIN Pierre.**

2004. *SDF, l'obscénité du malheur*. Toulouse. Erès, Col. Humus, 121p.

### **BARUS-MICHEL Jacqueline, ENRIQUEZ Eugène, LEVY André**

2002. *vocabulaire de psychosociologie : références et positions*. Paris, Eres. 590p.

### **BOWLBY John.**

2002. *Attachement et perte : 1 L'attachement*. Paris, PUF, 539p.

1998. *Attachement et perte : 2 La séparation : angoisse et colère*. Paris, PUF, 557p.

2006. *Attachement et perte : 3 La perte : tristesse et dépression*. Paris, PUF, 604p.

### **BOURDIEU Pierre. (sous la direction de)**

2003. *La misère du monde*. Paris, point Seuil.

### **CASTEL Robert.**

1995. *Les métamorphoses de la question sociale*. Paris, Fayard, 490p.

### **CHABERT Ctherine, CUPA Dominique. (sous la direction de)**

2007. *ANZIEU Didier : le Moi-peau et la psychanalyse des limites*. Paris, Eres, 211p.

### **CHOBEAUX François.**

2001. *L'errance active : politiques publiques pratiques professionnelles*. Paris, ASH Editions, 79p.

2004. *Les nomades du vide*. Paris, La découverte, 134p.

**CYRULNIK Boris**

2002. *Un merveilleux malheur*. Paris, Odile Jacob, 218p.

**CLANCIER Anne, KALMANOVITCH Jeannine.**

1999. *Le paradoxe de Winnicott*. Paris, In press, 227p.

**CLAVEL Gilbert.**

1998. *La société d'exclusion : Comprendre pour en sortir*.  
Paris, L'Harmattan., 272p.

**CORBIN Alain.**

1986. *Le miasme et la jonquille*. Paris, Flammarion, 336p.

**CUBERO José.**

1998. *Histoire du vagabondage : Du Moyen Age à nos jours*. Paris, Imago, 294p.

**DAMON Julien**

2002. *La question SDF*. Paris, PUF, Col. Le lien social., 277p.

1998. *Vagabondage et mendicité*. Paris, Flammarion, Col. Dominos, 127p.

1996. *Des hommes en trop : essai sur le vagabondage et la mendicité*.  
Paris, l'aube, 131p.

**DECLERCK Patrick.**

2005. *Le sang nouveau est arrivé : L'horreur SDF*. Paris, Gallimard, 91p.

2001. *Les naufragés : Avec les clochards de Paris*. Paris, Plon, 458p.

**DE GAULEJAC Vincent.**

1997. *Les sources de la honte*. Paris, Desclée de Brouwer, 316p.

**DONZELOT Jacques** (sous la direction).

1991. *Face à l'exclusion : le modèle français*. Paris, Esprit, 227p.

**ERIKSON Erik**

1978. *Adolescence et crise : la quête de l'identité*. Paris, Flammarion, 343p.

**ERNY Pierre, COLIN Joël.**

1983. *Clochards à Strasbourg : Eléments pour un dossier*.  
Strasbourg, Université des sciences humaines de Strasbourg, 95p.

**FONAGY Peter.**

2004. *Théorie de l'attachement et psychanalyse*. Paris, érés, 271p.

**FREUD Sigmund**

2005. *Essais de psychanalyse*. Paris, Payot, 304p.

2003. *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris, Payot, 347p.

2002. *3 essais sur la théorie sexuelle*. Paris, Folio, 211p.

2002. *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Paris, Payot, 187p.

1940. *Métapsychologie*. Paris, Gallimard, 187p.

**FURTOS Jean, LAVAL Christian (s/d)**

2005. *la santé mentale en actes : de la clinique au politique*. Paris, Erès, 357p.

**FUSTIER Paul.**

2003. *Le lien d'accompagnement : Entre don et contrat salarial*.

Paris, Dunod, 237p.

**GEREMEK Bronislaw.**

1987. *La potence ou la pitié : L'Europe et les pauvres du moyen âge à nos jours*.

Paris, Gallimard, 330p.

**GOFFMAN Erving.**

1975. *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*.

Paris, Les éditions de minuit, 175p.

**KAUFMANN Jean Claude.**

2004. *L'invention de soi : Une théorie de l'identité*. Paris, Armand Colin, 351p.

**LEWIS Oscar.**

1978. *Les enfants de Sanchez : Autobiographie d'une famille mexicaine*.

Paris, Gallimard, Col. TEL, 638p.

**MAISONDIEU Jean.**

1997. *La fabrique des exclus*. Paris, Bayard éditions, 264p.

**MARC Edmond.**

2005. *Psychologie de l'identité : Soi et le groupe*. Paris, Dunod, 255p.

**MC LIAM WILSON Robert, WYLIE Donovan.**

2005. *Les dépossédés*. Paris, Christian Bourgeois éditeur, Col. Fictives, 347p.

**MILJKOVITCH Raphaële.**

2001. *L'attachement au cours de la vie*. Paris, PUF, Le fil rouge, 279p.

**MOREAU DE BELLAING Louis, GUILLOU Jacques.**

1996. *Les sans domicile fixe : Un phénomène d'errance*. Paris, L'harmattan, 270p.

**PAUGAM Serge.**

1991. *La disqualification sociale : essai sur la nouvelle pauvreté*. Paris, PUF, 256p.

1996. *L'exclusion l'état des savoirs*. Paris, La découverte, 583p.

**PELEGE Patrick.**

2004. *Hébergement et réinsertion sociale: les C.H.R.S : Dispositifs, usagers, intervenants*. Paris, Dunod, 277p.

**PORQUIER Jean-Luc.**

1988. *La débîne*. Paris, Flammarion, 286p.

**PROLONGEAU Hubert.**

1993. *Sans domicile fixe*. Paris, Pluriel, Série intervention, 222p.

**ROUSSILLON René, CHABERT Catherine et Al**

2007. *manuel de psychologie et de psychopathologie : clinique générale*. Paris, Masson, 702p.

**ROUSSILLON René**

2007. *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris, PUF, 245p.

2007. *Logiques et archéologiques du cadre psychanalytique*. Paris, PUF, 245p.

2001. *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. Paris, PUF, 258p.

1978. *Du paradoxe incontenable au paradoxe contenu*. Thèse du 3é cycle, Lyon II.

**SELOSSE Jacques.**

1997. *Adolescence, violences et déviances. (1952-1995)*. Paris, Matrice, Pp. 377-389, 490p.

**THELEN Lionel.**

2006. *L'exil de soi : sans abri d'ici et d'ailleurs*. Bruxelles, facultés universitaires Saint Louis, 318p.

**THEVENET Amédée**

2004. *L'aide sociale aujourd'hui : nouvelle étape pour la décentralisation*. Paris, ESF, 432p.

**VEXLIARD Alexandre.**

1998. *Le clochard*. Paris, Desclée de Brouwer, 493p.

**WINNICOTT Donald Woods.**

2006. *La mère suffisamment bonne*. Paris, Payot, 122p.

2004. *Les enfants et la guerre*. Paris, Payot, 126p.

2001. *L'enfant et le monde extérieur : le développement des relations*.

Paris, Payot, 189p.

1999. *L'enfant, la psyché et le corps*. Paris, Payot, 356p.

1995. *Conseils aux parents*. Paris, Payot, 191p.

1995. *Le bébé et sa mère*. Paris, Payot, 149p.

1994. *Déprivation et délinquance*. Paris, Payot, 314p.

1991. *Jeu et réalité : L'espace potentiel*. Paris, Gallimard, 212p.

1989. *Processus de maturation chez l'enfant: développement affectif et environnement*. Paris, Payot, 259p.

1969. *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris, Payot, 464p.

## **OUVRAGES METHODOLOGIQUES**

**BERTAUX Daniel.**

2001. *Les récits de vie*. Paris, Nathan Université, 127p.

**BLANCHET Alain. GOTMAN Anne.**

2006. *L'enquête et ses méthodes : L'entretien*. Paris, Armand Colin, 127p.

**DEMAZIERE Didier, DUBAR Claude.**

1997. *Analyser les entretiens biographiques*. Paris, Nathan, 350p.

**FERRAROTTI Franco.**

1983. *Histoire et histoires de vie : La méthode biographique dans les sciences sociales*. Paris, Librairie des Méridiens, 195p.

**PINEAU Gaston. LE GRAND Jean-Louis.**

1996. *Les histoires de vie*. Paris, PUF, Que sais-je?, 127p.

**QUIVY Raymond. VAN CAMPENHOUDT Luc.**

2002. *Manuel de recherche en sciences sociales*. Dunod, Paris, 287p.

## REVUES.

- **C.N.A.F/ Informations sociales.**

1998. *Vivre à la marge*. N° 68.

1998. *Individualisme et lien social*. N°66

1997. *La rue*. N°60.

1987. *La charité*. N° 3

1985. *L'errance*. N°5.

- **Culture en mouvement.**

Juillet-août 2003. Isabelle GRAITSON. *Les récits de vie : une démarche en travail social* ». N°59, pp.52 à 55.

Mai 2003. *Les histoires de vie : du souci de soi au souci du monde*. N° 57. pp.19-50.

- **Problèmes politiques et sociaux.**

Juillet 1996. Julien DAMON. *Les SDF. La documentation française*, N° 770.

- **Devenir.**

1992. N° Spécial. John BOWLBY. *L'attachement*. Vol 4.

- **Fondation Abbé Pierre pour le logement des défavorisés.**

2005. *L'état du mal logement en France*, Rapport annuel. Paris.

- **Sciences humaines.**

Février 2000. « *Les récits de vie* ». N° 102. pp.22-37.

- **Le journal des psychologues.**

Juin 2001. Gaston PINEAU. « *Les récits de vie, pour quoi faire ?* ». N° 188. pp.55-58.

- **Le rapport de l'observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale.**

2001-2002. La documentation française.

- **Les travaux de l'observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale.**

2001-2002. La documentation française.

- **M.R.I.E :**

2005. *dossier annuel*.

2004. *Etat des lieux de l'exclusion : Droit au logement : un habitat de qualité pour tous ?*

## ACTES DE COLLOQUES.

- **O.R.S.P.E.R.E :**

1999. *Point de vue et rôle des acteurs de la clinique psychosociale*. Recherche-action.

1997. *Souffrance psychique, contexte social et exclusion..*

1994. *Déqualification sociale et psychopathologie*.

## DOCUMENTS INTERNES NON PUBLIES.

- **BARON Viviane**

2005. *Tenir le lien dans le relation de service, une composante fondamentale de l'accompagnement social des personnes sans domicile reçues au C.A.O.* 10p.

- **Les cahiers du M.A.S.**

2000. *L'accompagnement des personnes sans domicile*. N°70. CDJM.

1992. *Les sans toit, ni loi*. N° 64. CDJM.

- **Projet institutionnel du C.A.O.**
- **Règlement intérieur du C.A.O.**
- **Statuts de l'association le M.A.S**
- **Ecrits internes :**

*Demande de subvention*. Accompagnement social lié au logement. 2002.

*Histoire d'une Association*. Le M.A.S à Lyon. 1995.

*Problèmes du vagabondage et projet de création d'un centre d'accueil et d'orientation à Lyon*. Non daté.

## AUTRES SOURCES.

- **Ancien code de procédure pénale.**

1987. Paragraphe 2. Section V. Articles 269 à 277.

- **DVD.**

2004. **CORNUT Nicolas** *Comme des enfants. Des sans-abri rencontrent des enfants..*  
Cocottesminute production.

- **Documentaires.**

2007. **GUERET Eric.** *Femmes sans domicile.* Arte.

2007. **RISCH Thomas, MIGNARD Jérôme.** *Du bleu dans les yeux.* Arte.

2006. **DENIAU Jean-Charles.** *Dans la peau d'un SDF.* Canal plus.

- **Dictionnaire le Robert.**

- **Mémoires.**

2005. **TRUCHOT Pierre.** *L'accès au logement après une structure d'hébergement temporaire : les enjeux du relogement pour des personnes en situation de précarité.* DSTS.  
Lyon. CCRA.

2001. **BARON Viviane.** *Le R.M.I entre exigence professionnelle et cadre institutionnel : pour une prise en compte des personnes sans domicile.* DSTS. Université Jean Monnet, Saint-Etienne.

2001. **MERCIER Pierre.** *Une réhabilitation du bricolage de l'habiter. Etude de (récits de) parcours d'habiter d'hommes défavorisés et isolés socialement, à Lyon en 2000.*  
D.H.E.P.S. Lyon.

1989. **MAURICE Brigitte.** *Origine de l'identité, identité et origines.* Maîtrise de psychologie. Lyon.

- **Film.**

1987. **VARDA Agnès.** *Sans toit ni loi.*

## **TABLE DES SIGLES**

**Sigles utilisés dans ce document :**

**C.A.O: Centre d'Accueil et d'orientation**

**C.H.R.S : Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale**

**ETP : Equivalent Temps Plein**

**M.A.S : Mouvement d'Action Sociale**

**ORSPERE : Observatoire Régional Rhône-Alpes sur la Souffrance  
Psychique en Rapport avec l'Exclusion**

**R.M.I : Revenu Minimum d'Insertion**

**S.D.F : Sans Domicile Fixe**

## **ANNEXES**

## **Sommaire des annexes**

**Annexe 1 :**

**Guide d'entretien pour interviewer les professionnelles.**

**Annexe 2 :**

**Restitution complète de l'entretien avec le professionnel N°2.**

**Annexe 3 :**

**Guide d'entretien (récits de vie) avec les usagers.**

**Annexe 4 :**

**Restitution complète du récit de vie de Madame C.**

**Annexe 5 :**

**Grille d'analyse commune des entretiens avec les professionnelles.**

**Annexe 6 :**

**Schémas chronologiques des récits de vie.**

## **Annexe 1:**

### **Guide d'entretien pour interviewer les professionnelles**

#### **Consigne de départ :**

**Selon vous quelle est la place du (...<sup>1</sup>) dans la vie des personnes accueillies ?**

**1. Pouvez-vous me parler des personnes que vous accueillez ?**

Représentation/Vampirisation.

**2. Que représente pour vous le fait d'accueillir ?**

Attentes./Souplesse.

**3. Je souhaiterais que vous me parliez de la domiciliation.**

Fonctionnement./ sens pour les professionnels et pour les usagers.

**4. Pouvez-vous me parler de l'utilisation du dossier social au ...?**

Fonction dépôt : objet, mots, histoire, mort./Restitution ou pas./Moments particuliers.  
Fonction mémoire.

**5. Quels sont pour vous les aspects essentiels du règlement intérieur du... ?**

Relation au règlement./ Exigences/ souplesse/ Relation au cadre.

**6. Pouvez-vous me raconter l'accompagnement social tel qu'il se réalise au...?**

Souplesse/ obligation-exigence/ contrat.

**7. Dans votre accueil est ce que vous instaurez des référents ?**

Personnalisation du lien.

**8. Avoir un projet est-ce un support obligatoire à l'accompagnement ?**

Origine et appartenance du projet./Dire son désaccord.

**9. Peut-on dire que le (...) est un lieu des possibles ?**

Créativité.

---

<sup>1</sup> Afin de respecter l'anonymat des lieux nous remplaçons leur noms par des points de suspension.

## **Annexe 2 :**

### **Restitution complète de l'entretien avec le professionnel N°2.**

Consigne de départ :

Selon vous quelle est la place de (l'accueil de jour<sup>1</sup>) dans la vie des personnes accueillies ?

**Interviewer : Pouvez-vous me parler des personnes que vous accueillez ?**

**Locuteur 1 :** *Des gens en grandes, grandes difficultés, en grande souffrance. Des gens pour moi l'objectif c'est de les aider à moins souffrir, on peut pas être à leur place, on peut pas vivre leur vie à leur place. J'essaye de leur faire entendre, quand je suis dans le lien avec eux, que c'est à eux de prendre leur vie en main. Donc quand je les accueille j'ai cette idée là dans la tête, mais c'est des gens en grande souffrance, paumés, en recherche de lien. Ils viennent à (...) peut-être pour manger, peut-être pour se laver mais c'est surtout à la recherche de lien. Quelque soit leur souffrance, leur degré de rupture de partout, ils sont en recherche de lien. Et même les gens qui ont l'air très psy, très sauvages, ils apprécient qu'on leur dit bonjour, qu'on va vers eux. Même ces gens là qui sont complètement paumés, qui sont dans un coin, qui ont pas envie qu'on leur parle, quelque part s'ils viennent là c'est pour le lien. C'est forcément pour aller vers l'autre, ils sont en recherche de lien.*

**I : Que représente pour vous le fait d'accueillir ?**

**L :** *Accueillir c'est déjà accepter l'autre, c'est le reconnaître, c'est lui proposer une aide, c'est être disponible et pour moi le cadre est important. Je trouve que quand on va mal du beau ça aide, il y a des plantes vertes, il y a des bonnes odeurs quelques fois. Pour moi souvent les gens le relèvent et même s'ils disent pas je suis sûre qu'ils le ressentent. Les gens qui sont tellement dans leur misère et leur souffrance, ils oublient de regarder qu'il y a du soleil et du ciel bleu et ça je leur dis quand je parle avec eux. Je pose très peu de questions au premier entretien car je me dis que je vais pas non plus trop les agresser et puis je pose pas trop de questions sur leur passé, je les vois tels qu'ils sont, le jour quand ils arrivent dans le bureau. Qu'est ce qui les amènent ici, qu'est ce qu'ils attendent de moi, et moi si je pose des questions, si je vais un petit peu dans le passé c'est pour savoir s'ils*

---

<sup>1</sup> Afin de respecter l'anonymat des lieux nous remplaçons leur noms par des points de suspension.

*ont eu un logement, d'où ils viennent, de quelle région. S'ils me dit je viens de Nantes, et moi je viens de là-bas, et bien tout de suite la personne se détend. Il faut trouver le petit truc qui fait que la personne va se détendre. Or ça peut être, elle va remarquer qu'il y a un truc sur le bureau. Tu vois j'ai un bol avec des coquillages, des fois les gens les touchent, des trucs qui font que la personne elle se détend et puis elle se pose quoi. Et puis là on voit ce qu'on peut faire ensemble, si on peut éventuellement les aider à reprendre leur vie en main. Je trouve que les plantes vertes y a de la vie et avec les gens que l'on a, moi je veux quelque chose de vivant, qu'il y ait de la couleur. Pour moi aussi, pour mon intérêt personnel, j'ai besoin de ça pour apporter ce que je peux apporter aux autres. Je le fais aussi pour les autres, une ambiance agréable, pour moi ça fait partie de l'accueil. Je trouve qu'il y a du partage dans l'accueil. Mais comme je disais, si le gars me dit : tiens je viens du Mans et ben moi aussi je viens de là-bas, on partage et c'est un prétexte pour créer du lien. Je vais pas leur raconter ma vie, pas du tout, mais des petites choses. Sur ma porte, j'ai une carte de France, si quelqu'un est un peu coincé, je me lève, ah vous venez de quel coin du midi ? Oh oui je connais cette région, pour aider à ce que la personne se détende un petit peu, pour aller plus loin quoi.*

***I : Pouvez-vous me parler de la domiciliation ?***

*L : On domicilie les gens qui n'ont plus d'adresse et qui ont besoin d'une adresse postale. Une fois on a accepté pour un monsieur qui vivait dans son camping-car, il avait fait le tour des accueil de jours et il s'est rendu compte que personne ne voulait de lui parce que, effectivement il avait pas de gros problèmes sociaux. Il arrivait d'une autre région, il voulait travailler sur Lyon. Moi j'ai accepté car je me suis dit, ben ce monsieur faut qu'il existe quelque part pour son courrier. Et le lien avec le monde du travail, avec le monde extérieur, donc pour lui c'est une domiciliation qui lui sert. Il travaille et il vit toujours dans son camion. Voilà la domiciliation, oui c'est exister socialement, au niveau administratif, pour tous ces gens qui sont SDF le (...) c'est leur adresse. Il y a un gars qui un jour m'a sorti, c'était très beau, que le (...) c'était sa maison secondaire. Parce que, je pense, il était domicilié ici et le facteur amenait son courrier ici. Je remarque que chez ces gens il n'y a pratiquement jamais de courrier personnel. C'est très rare. Si t'as pas de domiciliation t'es encore plus en rupture quoi. C'est le lien avec la vie normale, entre guillemets.*

**I : Il existe des exigences dans cette domiciliation ?**

**L :** Oui, on n'en fait pas pour la CAF car on n'est pas agréé, pas reconnu par la CAF. On voit avec le CCAS, avec d'autres associations. Mais la sécu tout ça, ça marche. La durée est indéterminée, on a des gens qui demandent régulièrement un certificat de domiciliation. Il y a que la CAF qui nous pose des soucis. Quand ils ne reviennent pas, on garde le courrier plusieurs mois et puis on réexpédie NPAI. J'ai mon petit carnet d'adresse, je réexpédie si j'ai une adresse.

**I : Pouvez-vous me parler de votre utilisation du dossier social?**

**L :** C'est moi qui monte un dossier quand la personne arrive. Ils y déposent leurs papiers. Souvent, les grands SDF qui sont en squat, tout ça, j'ai toute leur vie administrative dans le dossier. Ils laissent tout. Il y en a même qui me disent : j'ai du courrier tu l'ouvres, c'est une amende tu peux la mettre à la poubelle. Et ben je dis : toi tu l'ouvres et tu la mets à la poubelle. Ils y laissent des originaux car ils ont peur de perdre leurs papiers, j'ai même des cartes bancaires qui sont quelque fois dans les dossiers. Ils préfèrent laisser et la prendre quand ils ont leur RMI. Quelque fois, c'est rare, ils laissent des photos. Mais en général ils les gardent sur eux, les photos vraiment perso, même si elles sont très abîmées, scotchées, dans des états épouvantables. Mais je note rien de personnel dans les dossiers. Surtout parce que, maintenant avec la loi 2002, ils peuvent avoir accès à leurs dossiers ou bien si c'est des choses superficielles. Mais des choses très profondes, quand les gens me font des grandes confidences de leur vie sexuelle, de maladie, ça je note pas. Mais j'ai un cahier à côté, mon cahier à moi perso, et là dessus je peux noter des choses. Mais ce cahier là il est personnel. Je le mets dans mon tiroir. Ou bien des fois chez moi, ça c'est un petit plaisir d'écrire l'histoire de quelqu'un. Je l'avais fait une fois pour un rapport d'activité, une femme qui est décédée maintenant. Donc je l'ai finie. L'histoire d'un gars aussi qui a perdu son chien, son chien a été retrouvé par des gens, finalement il l'a donné à ces gens. En fin de compte il a réécrit son histoire avec son chien, bon ben ça je l'ai écrit, rien que pour le plaisir d'écrire.

**I : Quels sont pour vous les aspects essentiels du règlement intérieur de (...)?**

**L :** Le respect de chacun, pas d'alcool, pas de produits illicites. Pas de violences, le respect de l'autre ça veut dire tout ça. Respect des horaires.

**I : *Qu'est-ce qui se passe si quelqu'un ne respecte pas ce règlement ?***

**L : *On leur en fait part, on en parle. On intervient quand il y a débordement.***

**I : *Il peut y avoir des exclusions ?***

**L : *Oui en ce moment on a une petite liste de 7-8 personnes. C'est pour des choses graves, en général il y a eu avertissement. Avant l'avertissement il y a eu de grosses discussions sur le comportement, donc les gens se sont un petit peu calmé. Quand ça a recommencé c'est la directrice qui gère, on demande à ce qu'elle les voit avant de revenir. Elle met un avertissement, recadrage et puis si ça se passe pas c'est viré. Un entretien dans le bureau, en général je suis présente, avec M., c'est pas toujours facile. Je pense à J. qui s'est pris de bec avec un autre. Bagarre, on a réussi à calmer le jeu, il est allé dans la cuisine. Mon collègue l'a arrêté parce qu'il sortait avec un couteau. De colère, il a planté le couteau dans l'évier en inox tout neuf. Et moi je suis arrivée dans l'après-midi, il avait déjà posé le couteau et là il a péché la vitre armée, avec le poing, il pissait le sang de partout. Je lui ai dit : viens dans mon bureau. J'ai essayé d'isoler, mon collègue a essayé d'apaiser l'autre. Là c'était pas la première fois qu'il dépassait. On était toujours avec lui, c'était infernal. Dès qu'il était là on savait qu'on avait une matinée, enfin le feuilleton. Et puis il y a eu insultes à M. car au milieu des avertissements, des recadrages M. s'est fait insulter mais copieusement, sur le trottoir devant tout le monde, c'était très copieux. Donc là, pour qu'il revienne, il est trop drôle il refuse de payer la vitre car la TVA est à 17%, alors qu'elle devrait être à 5%. Il veut bien la payer mais pas à 17%. Il doit s'excuser publiquement, là je crois que M. a mis la barre un peu haute, et il doit payer sa dette de repas, enfin je pense que J. on n'est pas prêt à le revoir. Mais M. dit qu'il souffre de ne pas monter à (...). Alors des fois il vient, il reste sur le trottoir, il se fait sortir un café sur le trottoir, mais il sait qu'il a pas le droit de rentrer et il respecte. Il me dit bonjour, on discute et après je rentre. Un jour c'était trop beau ça, il s'est fait bousculer par un bus, il avait des petits bobos, tu vois comme les mêmes, il en avait plein, il est venu se faire soigner à (...). On l'a soigné sur le trottoir. M. disait qu'on lui manquait beaucoup, mais que bon. Et elle m'a dit que je pouvais tout lui dire, même lui il me l'a dit : je t'écoute, je t'entends. C'est parce que j'ai le lien. Mais bon il a des liens ailleurs, il a un logement, il se pose ailleurs. D'ailleurs là on le voit plus, depuis plusieurs mois. On a aussi fait quelques sorties cette été, c'était intéressant, on est allé à Miribel, avec les merguez, tout le bazar. On a fait des grillades ils se sont baignés. C'était complètement sympa. Et puis des gars un peu sauvages, des gars***

*qui sont en squat, y en a un il a pas de RMI, il veut rien, il fait la manche. Et ben là, il s'est occupé des merguez, moi j'ai pu aborder des sujets avec lui que jamais ça n'avait été possible Si une fois, je lui avais coupé les cheveux, je le fais de temps en temps mais quand je suis dans le lien là encore. Je le fais dans le bureau car je trouve que c'est intime de toucher les cheveux de quelqu'un. Ce jour-là il m'a raconté sa vie. Il avait un fils qu'il connaissait que depuis 6 mois, de 12 ans. Alors qu'avant je lui disais : viens qu'on cause un peu, je sais que t'as pas de CMU, pas de RMI. Et ce jour là il est venu avec ses cheveux longs, t'as coupé les cheveux à P., tu m'en couperai pas un petit peu ? Complètement confiant il est venu. Il m'a lâché : tu sais j'ai un gosse. Et c'est lui qui nous a fait les merguez, il m'a dit qu'il voulait changer de vie, qu'il en avait marre. Que c'est son chien qui le tenait à la vie, car autrement je sais pas où il sera. Et puis son chien vieilli, il a une cataracte. Il est entrain de changer par la relation qu'il a avec nous. C'est un gars, quand je l'ai connu, il y a 3-4 ans, c'était un sauvage. C'était vraiment un gros dur, le gars qui veut pas d'un hébergement. Ces sorties moi je suis dit que c'est vraiment une journée de partage complète. Je pense que dans les relations avec les gens ça a beaucoup aidé, de manger tous ensemble.*

***I : Pouvez-vous me raconter l'accompagnement social tel qu'il se réalise à (...)?***

***L :*** *Quand la personne arrive vers moi, dans mon bureau, la première fois j'essaye de voir ce qui l'amène un petit peu, en général c'est un truc bidon. Genre un bon vestiaire, j'ai plus de papiers d'identité. Elle sait même plus pourquoi elle veut me voir d'ailleurs. Mais elle arrive toute perdu. Je vais pas dans les blessures, dans les souvenirs d'enfance. Tu te rends compte que quand tu les connais un peu mieux tout se passe là de toute façon. Moi je vais là où ils en sont aujourd'hui, ce qu'ils veulent. Avoir des papiers. Moi je commence toujours par les papiers, et après on essaye de voir. Je laisse les gens se poser. C'est vrai que le premier entretien il est pas très, très, long. Si vous avez envie de me revoir n'hésitez pas, je suis là tel jour. Et puis en général les personnes reviennent, quand elles se sont posé un petit peu et puis qu'elles apprécient d'être à(...) qu'elles se sentent bien. Puis là, on essaye de voir dans quel sens on peut aller. Mais moi je tente de leur faire reprendre les rênes de leur vie, quand j'arrive à leur dire et ben oui c'est vous qui ferez, c'est vous qui trouverez un logement, c'est pas moi, je serai là pour vous aider. Mais c'est vous qui trouverez c'est pas moi, ni personne d'autre. Ceux qui se sont fait virer, je leur dis et ben oui c'est vous qui vous êtes fait virer c'est personne d'autre, car souvent c'est la faute de*

toutes les AS du monde. C'est la faute de, moi j'essaye de leur faire comprendre que ce n'est pas de la faute des autres mais que c'est de la leur. Chacun mène sa vie, moi j'ai la mienne, tu vois dans ce cas je ramène à moi. La vie des fois elle est un peu dure mais c'est ce que chacun veut en faire. Moi hier j'ai dit à un gars, que je connais très bien maintenant, il n'y a que toi qui peut faire quelque chose de ta vie, y a que toi qui peux changer. Je leur dis que c'est courageux de vivre, que c'est plus facile de se laisser aller. A ceux qui peuvent l'entendre bien sur, tu peux pas dire ça au premier fou qui débarque. C'est quand on est dans un bon boulot, qu'on se voit régulièrement depuis des mois. On dit des choses assez profondes. J'en ai quelques-uns qui sont en cure maintenant, qui reproche, qui disent quand je vais sortir je n'aurai pas de logement voilà je vais reboire. Je lui ai dit et toi qu'est ce que tu as fait pour toi ? Tu savais que tu devais partir en cure, qu'est ce que t'as fait ? Il m'a dit qu'est ce que tu voulais que je fasse ? J'étais bourré du matin au soir. C'est ça que je voulais qu'il me dise, qu'il prenne conscience de sa situation. Je lui ai dit effectivement, bon ben maintenant tu es conscient de tout ça, ben tu vas reprendre les choses. On lui a envoyé des dossiers sonacotra, il est content, il les a remplis. Y a pas de miracle, il faut pas rêver, il va rentrer la semaine prochaine, mais on va essayer de lui faire comprendre d'ici là qu'un hébergement d'urgence ça peut être une solution en attendant. Et puis maintenant à lui de voir ce qu'il veut faire. Parce que c'est pas à rien foutre de ses journées qu'il va continuer son abstinence. Il faut essayer de leur faire comprendre. Je disais ce matin à un stagiaire que j'ai l'impression que les trois quarts ils ont aussi de la flemme et puis zut, quoi. Des fois j'ai envie de leur donner un coup de pied au cul. A un moment je trouve qu'ils ont besoin d'être bousculés, mais ça tu peux pas le faire, si t'es pas dans la relation avec eux. S'il n'y a pas un réel échange. Il faut du temps. On a tout le temps, on ne prend aucune limite. Tout le temps que la personne choisira de venir, et moi je travaille sur la demande. Ceux que je connais bien je les boustent un petit peu, dis donc tu devais pas aller chercher tel papier là ? Mais autrement je travaille sur leur demande. Je n'ai pas d'exigence, quand je les sens redescendent un petit peu, je les re-sollicitent, mais normalement je prends le temps.

**I : Peut-on dire que le (... ) est un lieu des possibles ?**

**L :** Oui je pense oui, c'est vrai qu'on voit des gens descendre et remonter. Donc je pense qu'il y a des gens qui peuvent se rendre compte en discutant avec nous, en partageant des moments avec nous, qu'il y a des choses qui sont possibles à partir du moment où c'est eux

qui le décide. Il prennent conscience de leurs difficultés, les admettent et les digèrent. Pour agir après. Moi je trouve que le déni dans notre boulot c'est la pire des choses. Quand tu vois quelqu'un dans le déni, j'en ai connu, ça a duré des années et puis quand ça a craqué, c'est pire. Alors que dans le déni y a pas de possibles. Alors que, quelqu'un qui peut entendre ce qu'on peut lui dire, qui commence à accepter qu'on lui dise ce qu'il est, parce qu'il est dans le lien, il réalise ses difficultés et à partir du moment qu'il les accepte il peut agir contre s'il a envie de changement. C'est le lien qui permet cette prise de conscience. Lorsque D., qui était mourant à l'hôpital lorsque je suis allée le voir et il est encore là. Donc moi je me dis il y a une envie de vivre quelque part, très profondément. Une envie de se détruire aussi, et puis il y a des moments, pour beaucoup, je crois que c'est pas supportable des petits moments de bonheur, de tranquillité. Nous on est dans le morbide et dans la mort, à longueur de journée. On est confronté à ça tout le temps. Car il y a des gens qui te parle de suicide, qu'ils veulent en finir. Qui te parlent de gens morts autour d'eux et c'est ça leur souffrance, ils s'en sont jamais remis. De la mort de leur mère ou de leur femme, il t'en parle tout le temps. Moi je l'accueille complètement cette souffrance. Par contre si ça dure trop, je l'arrête, il faut pas que ça dure trop, ils se torturent et il y a une espèce de jouissance. Quand je sens que c'est trop fort je stoppe, après il peut y avoir une espèce de délire. Le (...) je crois qu'il y a beaucoup, beaucoup de choses de possible. De te réjouir avec eux de pleins de petits bonheurs. Quand un mec accepte de prendre une douche, fait le 115 car il en peut plus de dormir dans la rue.

## **Annexe 3 :** **Guide d'entretien (récits de vie) avec les usagers.**

### **Consigne :**

*« Parlez-moi des personnes importantes rencontrées au cours de votre vie ».*

### **Questions et thèmes de relance :**

La vie actuelle  
Depuis quand vit-elle dans ce logement  
Comment s'y sent-elle ?  
Changements apportés  
Liens

### **L'absence de logement**

Durée et organisation de l'errance  
Facteurs déclenchants  
Lieu ressources  
Liens

### **La vie professionnelle**

Carrière  
Formation  
Mouvance/stabilité  
Liens

### **La scolarité**

Etudes  
Mouvance/stabilité  
Liens

### **La vie privée**

Couple  
Enfants  
Mouvance/stabilité  
Liens

### **L'enfance**

Origine  
Place  
Mouvance/stabilité  
Liens.

## **Annexe 4.**

### **Restitution complète du récit de vie de Madame C.**

**Interviewer :** *Parlez-moi des personnes importantes rencontrées au cours de votre vie.*

**Madame C :** *Je vis dans cet appartement depuis juin 2004. En fait c'est quand je faisais la manche y a une dame assistante sociale, Christiane qui me disait que de son côté elle cherchait. Et un jour elle vient avec le nom d'une agence, elle me dit j'ai eu un accueil formidable, la directrice est très simple, je pense qu'on devrait trouver par eux. C'est par le bouche à oreille, parce que je parlais à tout le monde. Je disais quand j'avais besoin de quelque chose. Les derniers temps j'ai eu une cave sans électricité, c'est une commerçante qui avait un restaurant et qui était cliente de la boulangerie où j'étais et un jour je lui dis si vous voulez moi j'ai du temps, j'ai vu qu'elle courrait tout le temps. Je vous porte le pain si vous voulez. J'avais pas à être tout le temps, tout le temps, sur le trottoir. Je laissai toutes mes affaires, quelque fois je revenais, j'avais une pièce en plus. Je faisais partie du paysage urbain. Et un jour, elle me dit, elle était gênée de me le proposer, elle me dit j'ai une cave sèche, elle est assez grande, je ne l'utilise pas, si vous voulez je vous fais la clef de l'entrée, je vous donne le code de la porte d'entrée. Vous ne rentrez pas trop tôt évidemment parce qu'il y a des gens qui ne seraient pas d'accord. J'ai dit d'accord. J'avais ma clef, je savais que mes affaires je les retrouverai, quand on est dans la rue on renouvelle notre sac à dos tout le temps. C'était pas loin. J'arrive un jour je dis : j'ai besoin d'une lampe de poche, j'en ai eu 3. J'écrivais sur mon truc, j'ai besoin d'une lampe de poche qui veut me donner une lampe de poche ? Ça faisait bien un an que j'étais là, donc si j'étais pas là je leur manquais et j'avais toujours un peu de rouge à lèvres, d'ombre à paupières. Un jour j'ai eu l'idée de me maquiller, ha ben vous êtes mieux comme ça ! Vous avez bonne mine. Si je me maquillais pas ça voulait dire que je me laissais aller. Il ne faut pas inspirer la pitié, il faut leur donner ce qu'ils attendent en quelque sorte. Y en a qui sont généreux comme ça sans arrière pensée. Mais y en a ce sont des personnes seules qui ont besoin qu'on leur fasse un brin de conversation. Une fois, c'était ma BA quoi. A une époque elle passait tous les jours à la boulangerie, et je ne lui disais rien de privé, de personnel, on parlait con quoi. La pluie et le beau temps, ça a duré presque 10 minutes, à parler de rien, c'est long. La première fois je me suis dit, elle en veut pour son argent donc elle me donnera après. Elle m'a rien donné. La deuxième fois elle m'a laissé 40 centimes pour 10 minutes de conversation. Et ça a jamais été plus. Et en pièces de 5, et elle donnait l'impression d'être généreuse. Bon tant pis c'était ma BA quoi, comme j'étais rentrée dans le jeu et ben je me trouvais coincée. Ça a duré jusqu'à ce que je sois plus au trottoir, jusqu'à ce que je sois plus là-bas. Parce que petit à petit son discours à évolué. Car quand j'ai commencé à chercher, j'avais pas l'aval de ma curatrice pour chercher le logement, j'étais irresponsable, c'était un psychiatre qui m'avait reconnu irresponsable, donc je pouvais pas avoir d'appartement. J'ai été SDF à partir du moment où j'ai été sous curatelle. C'est Isabelle qui a dit, je connais bien Mme C, je vois qu'elle a bien évoluée, vous pourriez lui laisser une chance. Bon elle me l'a laissé et moi j'aurais été toute seule j'avais pas le droit de chercher. Et donc cette femme qui me laissait 40 centimes, elle vivait dans un autre monde, quand je lui disais les agences il leur faut des garanties, des cautions. Elle me dit mais c'était pas comme ça dans le temps, on s'engageait sur l'honneur. Elle avait 70 ans, elle me paraissait normale, peut-être un peu maniaque. Elle était peut-être propriétaire de son appartement et il y a 70 ans c'était peut-être comme ça.*

*Elle ne sait pas ce qui se passe au point de vue social, elle est restée qu'avec des vieux. Et donc Isabelle me dit : tu vas à cette agence, tu t'inscris là, tu verras. Le premier appartement qu'on m'a proposé il y a quelqu'un qui est passé avant moi et puis le deuxième ça a été celui-ci. La devise de la directrice de l'agence c'était : mon métier c'est de loger tout le monde. Vous en connaissez beaucoup d'agence immobilière qui le dise ? C'est une perle. C'est Christiane qui a poussé la porte et qui a demandé pour moi, elle m'a dit bon tu peux y aller maintenant. C'était il y a 3 ans cette année, donc 2007 moins 3, 2004. Je viens visiter l'appartement donc bien, le dossier était fini de remplir, tout était en règle et il y avait encore une personne à convaincre c'était le propriétaire. On l'avait pas encore vu. Et alors donc moi je pensais que le fait d'être sous curatelle c'était plutôt un bon point par rapport au paiement du loyer c'est une sécurité pécuniaire. C'est Isabelle qui l'a eu au téléphone, elle voyait qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, il hésitait, elle lui a dit c'est parce que Mme C est sous curatelle, vous craignez que ça se passe mal. C'est de la discrimination. C'est pour ça que Isabelle m'a dit de m'habiller bien comme il faut, de mettre un chapeau car j'avais le crane rasé à l'époque. On a eu un rendez-vous un lundi pour signer le bail et il a dit à Isabelle : je me réserve le droit de refuser si l'apparence ne va pas, carrément. Comme j'étais sous curatelle, il devait se dire, elle doit être barjot, elle ne peut peut-être pas vivre dans un immeuble, elle peut se balader à poil. J'ai parlé con comme je fais quand je veux pas m'engager. Et mon apparence lui a plus, j'avais l'air normal, il fallait pas que je sois trop excentrique. C'était un bourgeois, le vrai bourgeois. Au début, c'est surtout la gardienne, le propriétaire m'a dit, il faut faire exactement ce que dit la gardienne, elle a mon aval quand je suis pas là. Il y avait deux autres chiens dans l'immeuble mais c'était des propriétaires et moi j'étais la seule locataire à avoir un chien. Au tout début elle a fait pipi dans le couloir, j'ai essuyé bien sur, et ça s'est vu. Elle a fait pipi sur la moquette, la moquette a été changée, maintenant elle est impeccable. Ils m'ont dit si ça recommence, on fait payer la moquette que l'on change. Il fallait qu'elle prenne ses marques elle aussi. Et pendant plus d'un an mon voisin du dessous, un propriétaire disait que je n'arrêtais pas, que je donnais des coups de pieds, que je tapais la nuit. Je suis insomniaque c'est vrai, je marche chez moi toujours en pantoufles, la première chose que je fais, je me déchausse. Je tirais les meubles soi-disant, je sais pas, il faisait une dépression nerveuse. Il vit en rez-de-chaussée il n'a jamais, jamais les stores levés, alors vous vivez dans le noir vous devenez dépressif. Mais c'est mal isolé c'est vrai. J'ai une nouvelle voisine, je suis montée une fois à 11h00 du soir, elle donnait des coups de marteau et je lui dis : vos travaux ne pourraient pas être reportés à demain matin ? Elle m'a dit : je faisais attention. Oui mais c'est mal isolé.*

**Interviewer :** *Pour passer de la rue à un appartement il vous a fallu un temps d'adaptation?*

**Madame C :** *Oui car j'étais habituée à être dehors, à voir du monde, parce que là il y a personne. Au début j'y suis allée ponctuellement refaire la manche, pas tout le temps, quelque fois, pour revoir les gens parce qu'il y avait comme un manque. Surtout avant d'avoir ma chienne j'y allais, j'avais rien changé, et quand j'ai eu ma chienne je suis allée sur la voie verte, et j'ai commencé à me faire des relations avec des gens qui avaient des chiens. Quand on a un chien, on se fait des relations. Ça crée un lien social le chien. Et pour mon passé de SDF y a le centre de gériatrie pas très loin qui demandait des bénévoles. J'y suis allé, pour servir la cafétéria l'après-midi, 4 ou 5 jours dans la semaine. Au bout de 4-5 fois y avait une dame, je me suis inscrite à un club de scrabble, 6€ l'année, et elle y allait aussi. Elle me dit : je me permets de te le dire parce qu'au centre de gériatrie elles disent rien par devant, mais il y en a qui t'on vu faire la manche et elles veulent pas*

de ça. C'est là sur ce coup que je suis allée trouver l'adjoint au maire chargé de la solidarité et je lui ai dit que c'était de la ségrégation. C'était au début que j'avais mon appartement car je voulais faire quelque chose. Le chien ça crée des liens, ça crée un lien social. J'ai des tocs et si j'avais pas ma chienne je pourrai ne plus sortir de chez moi et me laisser envahir par mes tocs, mais ma chienne a besoin de moi, c'est un garde fou. Pour moi je m'en fous, mais elle, elle est sous ma responsabilité. Je ne la prends pas pour un enfant, je lui dis mon bébé mais je la prends pour un chien. Les êtres humains ils ont toujours quelque chose à se reprocher, les chiens jamais, c'est pas possible. C'est plus facile d'élever un chien qu'un gosse, il fait comme dit sa mère. Il n'y a pas de mauvais chiens, il n'y a que des mauvais maîtres. Je l'emmène partout, partout avec moi. A part aux urgences du Tonkin j'ai pas pu, là j'étais contente elle est restée une journée entière à la maison, je suis partie il était 10h00 et je suis rentrée il était 7h00, et j'ai pas pensé à laisser ma clef à mon gardien. C'est lui qui m'a conduit et qui est venu me rechercher. Elle a pas fait pipi, personne ne l'a entendu aboyer. Elle était chez elle, chez nous, il y a mon odeur, donc elle était pas dépaysée. Alors comme j'ai continué à faire la manche quelques temps, j'ai dit que j'avais besoin de tout. Alors une dame que je voyais tous les jours, qui est à la retraite, avec qui je bavardais, son mari et son frère m'ont porté le lit avec le sommier et le matelas. La télé pareil, c'est un couple de retraité, il m'a acheté le meuble sous la télé. Alors tout ça ça m'a été donné, sauf ça je l'ai acheté à la redoute. Ça je l'ai acheté et monté moi-même. Il y a du monde qui est venu ici m'apporter des choses. La vaisselle aussi... J'avais un vrai réseau, dès que j'ai su que j'avais signé alors je l'ai dit. C'est surtout des femmes, vous avez besoin de quoi ? On m'a donné une cocotte minute aussi. Je sors pour revoir tous ces gens car c'est pas ici que je vais me faire des relations personnelles. Avec ma chienne un petit peu mais lorsque je les revoit on s'embrasse. Vous voyez pas beaucoup de clodos, de gens qui font la manche, qui embrasse les clients, moi on m'embrassait. Quand j'ai eu ma cure de désintoxication, alors je l'ai dit, c'était l'hiver, en novembre 2002, je suis sortie en février. J'ai pas dit que j'étais alcoolique, j'ai dit que j'avais des problèmes gastriques, que j'allais être hospitalisée. Qu'on ne me verra pas pendant quelques temps, y en a qui m'on dit on s'inquiétait et on a rencontré des gens que vous aviez avertie, et donc ça allait. J'ai dit à quelques personnes que j'étais alcoolique. On me faisait mes courses aussi. J'avais ma quiche chaude tous les jours. Un truc qui m'a fait plaisir, c'était l'été, à Casino, vers Genas, je voulais un peu me mettre au vert. Je voulais me coucher sous des arbres, un orage et j'avais pas de sac de couchage, j'avais deux couvertures. J'ai réussi à trouver un abri vers des garages et il y avait pas très longtemps que j'étais là mais mes couvertures étaient trempées, je somnolais un petit peu mais j'avais froid. Il y a un propriétaire de l'un des garages qui me dit vous ne pouvez pas rester ici c'est privé, je lui dis ben vous avez qu'à appeler la police, je demande pas mieux que d'aller ailleurs. La police de Bron est venue, ils ont eu pitié de moi, ils ont dit ben venez au commissariat, vous finirez votre nuit là-bas. Vous serez à l'abri. Ils ont pris ça sur eux, c'est une initiative personnelle. Je faisais la gueule en arrivant à l'endroit où je faisais la manche, il y a une femme qui va chez elle et revient avec un verre de thé à la menthe bien chaud, elle m'a pris mes deux couvertures, me les a fait sécher.

**Interviewer : Pour créer un tel réseau vous avez été longtemps sans domicile ?**

**Madame C : 4 ans.** J'ai été à plusieurs endroits, mais les derniers temps je suis restée à la croix rousse deux ans, je faisais partie du décor. Ailleurs je ne suis pas restée. J'avais débuté la manche d'une façon tout à fait différente, ça s'appelle à la rencontre. On marche, on marche tout le temps, on croise des gens et on leur demande de l'argent. On s'arrête pas. Pour ne pas coucher dehors, je m'étais renseignée, alors les premiers hôtels c'était

deux étoiles, avec une douche, c'était 180-200 francs. Je faisais la manche de 7h00 du matin à 7h00 du soir, je m'arrêtais juste pour manger un morceau et j'avais de quoi me payer un hôtel. Ma phrase c'était pouvez-vous me payer un café ou le début d'un café ? Les gens donnent plus que de quoi boire un café. J'étais obligée de sortir tôt pour me payer la nuit d'après. C'était à refaire tous les jours. Donc un matin je sors : pouvez-vous m'offrir un café ? On était juste devant un café. Mais bien sur entrez, mettez un café double à madame. Je ressorts la deuxième, oui, un café elle me l'a payé, je me voyais mal barré, je faisais des bonds partout. Un truc aussi tient, si vous voulez manger chaud, je suis allergique au gluten, je peux pas manger de pain, de sandwiches, et c'était l'hiver, je voulais manger chaud. Et un truc simple, je me suis dis les restos chinois ils font du riz nature. Le premier je lui ai dit est ce que vous pourriez m'offrir une barquette de riz nature ? Mais bien entendu. Y en a pas un qui m'a refusé. Y en a même qui mettait des trucs dedans en plus. Ce qui m'a le plus plus c'est un japonais, c'est très cher, très chic. Le japonais il me l'a mis dans une jolie barquettes en bois, des baguettes bien pliées et il m'a salué, j'avais fait l'honneur d'accepter de la nourriture. Il m'a remerciée. Sur ma lancée j'ai essayé les restaurants Arabes, la semoule ça coûte pas plus cher. Je me suis fait virer. Non, non, on donne pas. Et j'ai essayé aussi des restaurants occidentaux alors là c'était pas pareil, du pain les gens m'en donnait, un jour je rentre dans un restaurant je demande au serveur, je lui dis je fais la manche, on m'a donné pas mal de pain, est ce que vous auriez la gentillesse de mettre quelque chose qui marche avec le pain ? Il dit oui, oui. Il revient avec un papier d'aluminium fermé, je lui dis merci beaucoup, je m'éloigne un peu, j'ouvre le papier d'aluminium, c'était du pain. Ils se sont foutu de ma gueule. Vous vous rendez compte de la petitesse. Un jour je faisais la manche, un monsieur me dit : vous voulez manger ? Oui. Alors suivez-moi. Il y a une brasserie, il a dit au serveur servez le plat du jour à Madame. Et j'ai fais quelques temps, j'aimais bien, c'était des plats asiatiques à manger sur place ou à emporter et je dis pouvez-vous m'offrir quelque chose ? Rentrez, vous vous asseyez où vous voulez et la note ce sera pour moi. Et eux c'était vraiment gratuitement parce qu'ils m'ont même pas demandé d'être à leur table pour évoquer mes malheurs. Mais c'est rare, c'est pour ça que je les retiens, ça paraît tellement fabuleux.

**Interviewer : Vous vous souvenez quand vous avez commencé à faire la manche ?**

**Madame C :** Oui, ben j'avais pas de l'aplomb. Donc j'ai commencé à faire la manche quand je me suis retrouvée sous tutelle, je me suis retrouvé à la retraite en août 99, j'avais 49 ans et demi, j'ai pas senti venir. C'est vrai que j'étais très, très laxiste dans mon boulot. Mais j'avais pas vraiment de quoi faire, j'étais gardienne de musée, gardienne de musée plus chiant que ça tu meurs, on a rien à faire. Une heure de ménage le matin, puis après on surveille la visite. A l'époque j'avais des angoisses, c'est pas là que j'aurai dû aller. Enfin j'étais rentrée à la ville, j'étais bien contente. J'étais fonctionnaire, je pensais bien rester jusqu'à l'âge de la retraite. Et j'ai eu des problèmes relationnels avec ma chef de service, qui était transférée ici parce que personne pouvait se la voir. Le gars que j'avais connu, qui m'avait embauché, il est parti. Avec lui il y a jamais eu de problème. Mais elle, c'était la sous-chef qui avait très peu de responsabilités, c'était une voie de garage ce musée. Elle pouvait emmerder ceux qui n'attendaient plus rien. Mais moi je me suis pas laissée faire, dès qu'il y avait des bourdes je le signalais, je le disais aux gens qu'il y avait une erreur. Avec le vrai conservateur je faisais à peu près tout ce que je voulais. Je sortais, on avait monoprix à côté, je sortais pour faire les courses. Il m'est arrivé de rester 48h00 sans voir un visiteur, on foutait rien. Moi qui étais dépressive, ce musée ça n'attirait pas grand monde. J'étais pas obligée de faire ça mais j'avais besoin de prendre un peu l'air. Et c'est lorsque j'étais ici que j'ai eu ma première cure de désintoxication en 1988. Et pendant 12

ans j'ai plus bu d'alcool, jusqu'à ma retraite, jusqu'à ce que je sois SDF. A l'époque, quand je suis rentrée au musée je tournais au tranxéne 50, donc c'est vrai que j'étais un petit peu vaseuse. J'ai pas parlé de mes problèmes d'alcool mais lorsque j'ai demandé la cure, personne ne le savait, et lorsque je suis sortie de la cure, je me suis sentie tellement libérée il a fallu que je le dise. Ça faisait pas mal d'années que j'étais là il me semblait qu'il y avait une certaine solidarité entre nous. Donc je leur ai dis que je venais de suivre une cure de désintoxication. A partir de ce moment-là, on ne m'a plus pardonné un moment où j'avais l'air, car elles ont fait le lien si j'avais l'air d'être un petit peu dans les vapes à cause de mon tranxéne et ben non c'était l'alcool. J'ai même déménagé car dans mon quartier j'étais bonne cliente, j'allais dans les cafés, je me cassais la gueule mais ça faisait rien tant que j'étais bonne cliente. A partir du moment où j'ai plus bu, j'ai eu des insultes, j'ai dû déménager, on ne m'acceptait plus. De toute façon je n'ai plus jamais touché une goutte d'alcool, j'étais une alcoolique abstinente heureuse. Ça ne me manquait pas du tout, j'ai commencé une psychothérapie, c'est pour ça que je suis bavarde. Car jusqu'à ma cure de désintoxication j'étais mutique, je parlais pas. J'avais un lourd passé. Je réapprenais à parler presque, j'avais 38 ans quand j'ai fait cette cure, donc j'avais presque 40 ans de mutisme. Donc 1999, mai 99 c'est l'année où le ministre communiste a eu cette phrase il faut dégraisser le mammoth, en s'adressant à la fonction publique, et bien moi j'ai fais partie du dégraissage. Et voilà, j'étais pas strictement nécessaire. J'ai été mise à la retraite, car comme j'avais eu des hospitalisations, des arrêts maladies. En fin de carrière je touchais pratiquement 6500 balles, c'était pas terrible après 15 ans de carrière, mais enfin 6500 francs, je me suis retrouvée du jour au lendemain à la retraite 2500 francs. J'avais le même loyer, les mêmes charges, tout, tout, tout. J'ai fait un truc qu'il faut pas faire j'ai fais un crédit à la consommation, on m'a demandé aucun justificatifs, j'ai bidonné, 2 jours après j'ai eu 25000 francs. J'ai pas regardé les taux. J'ai recheté en dépression nerveuse, je me suis retrouvé à Saint Cyr au mont d'Or. J'ai parlé de mes problèmes à l'assistante sociale, au médecin, vous pouvez pas assurer, je vous mets sous curatelle. Je me suis donc retrouvé sous curatelle. 2 mois après, j'avais fait faire un prélèvement automatique pour mon loyer, j'étais tranquille, mon propriétaire m'écrit car le loyer n'est pas payé depuis 2 mois. Je lui dis que c'est plus moi qui m'en occupe, que ça ne dépend plus de moi. Ma curatrice avait oublié de payer le loyer. Un jour j'avais pas d'électricité le matin, le soir je téléphone et on me dit que l'on m'a coupé l'électricité. Mais j'étais sous curatelle, la facture EDF n'était pas payée. Moi j'étais seule face à elle. Je devais quitter l'appartement, c'était prévu, il était vendu, quand j'ai dû quitter l'appartement je voulais pas le quitter. Elle m'a fait interner d'office à Saint Cyr par un médecin qui ne m'avait jamais vu. Donc un ambulancier est venu avec 2 infirmiers, et je suis allée dans le service qui me connaissait. Où j'étais une petite névrosée, j'étais pas une grosse malade. Et heureusement ils avaient oublié de mettre la date sur le certificat, j'avais plus de clefs. Le psychiatre m'a dit je vous garde une semaine pour que vous vous retourniez, vous savez pas où aller. J'avais pas de clefs de toutes façons. Ma curatelle m'a dit je vous ai trouvé une chambre, à (C.H.R.S). C'était au mois de janvier, je l'avais vu que deux fois. J'ai compris que ça servait plus à rien de gueuler, j'ai Isabelle derrière moi et c'est nettement plus efficace, ça m'apporte beaucoup. Par exemple je serai allée toute seule dire que je cherchais un logement, moi toute seule elle me le donnait pas. J'étais à la rue, je devais aller chercher de l'argent, je n'en ai pas eu. Je sais pas pourquoi, elle m'a fait ça à Noël, la veille du premier de l'an, SDF sans argent. Mais maintenant j'ai mon argent, car elle sait que sinon c'est Isabelle qui lui soufflera dans les poumons. J'avais jamais couché dehors moi. J'étais bien obligée, ça a duré une semaine et j'ai pas pu, j'ai préféré la rue. Ils connaissent pas la charité, les pauvres doivent rester à leur place de pauvres. J'avais 50

ans, j'avais toujours vécu seule, je pouvais pas supporter ça. Le (C.H.R.S) c'est dire comment sont les gens du (C.H.R.S) des œillères bon, alors je suis restée à (C.H.R.S) une ou deux semaines, je sais plus. Je me suis fait virer parce qu'il était hors de question que je marche au pas, moi j'avais 50 ans, j'avais toujours vécu seule, on n'allait pas me dire ce que j'avais à faire. Alors j'ai été virée, et mon nom été inscrit en rouge parce que quelques années après un jour je fais le 115 pour avoir une place. Alors l'opératrice me dit : il y a une chambre à (C.H.R.S) si vous voulez. Il tombait des cordes. Elle me demande mon nom et elle me rappelle un peu après, c'était plus possible, ils m'ont refusé. J'ai pas mis le feu, j'ai simplement rué dans les brancards quoi. Je suis jamais violente moi, il faut marcher à la baguette. Les protestants sont très rigides alors une armée de protestants c'est la dictature. On a des heures pour sortir, il y a les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, sauf au réfectoire. Et pourtant quand j'ai commencé à fréquenter les SDF je me suis bien aperçue que leur dernier soucis c'était la drague. Alors j'y suis resté une ou deux semaines. Tu vois où c'est? Donc quand j'ai été mise à la rue je n'avais pas d'argent, j'avais récupéré quelques affaires chez moi, j'avais deux ou trois sacs et je les ai laissés à (C.H.R.S) je leur ai dit je viendrais les chercher plus tard. Et un dimanche matin je sors, je vais cours Franklin Roosevelt, je vois une boulangerie, je dis je vais aller faire la manche. Ah! oui je reviendrai car j'avais commencé à faire la manche bon, mais c'était des débuts pas remarquables. Donc je me mets là, à cette boulangerie, c'était, puisque mon dernier accès d'anorexie c'était en décembre 99, donc ça doit être janvier 2000. Et si, je reviens quand même en arrière, car quand j'étais sous tutelle, j'avais encore quelques mois l'appartement où je pouvais rester et j'avais plus d'argent, même pas d'argent de poche, rien du tout. Alors je sortais la nuit, j'allais faire les poubelles. Y avait une pizzeria pas très loin, c'était pas sale, c'était dans les cartons, des pizzas ratées, j'ai jamais eu un bouton. Je me souviens, je suis allée en ville, la rue Mercière, et je me souviens d'un restaurant de moules. J'en ai ramené des moules. Et puis une nuit j'avais une bouteille de camping gaz, y avait plus de gaz donc j'avais plus rien. Et une nuit, pas très loin de chez moi, le camion des cantonniers s'arrête et celui qui conduisait m'a dit : vous êtes là demain je vous apporterai quelque chose. Il ma apporté un kilo de patates, je pouvais pas les faire cuire. Mais je fumais et un beau jour je me suis dit il faut quand même que je m'achète mes cigarettes. J'étais pas loin du métro gare de vaise, je suis rentrée dans le métro, je me suis collée à l'appareil qui distribuait les billets, on voyait juste un bras dépasser, c'était pas loin de chez moi, je voulais pas qu'on me reconnaisse. Donc on voyait juste une main qui dépassait, il me fallait des heures pour m'acheter un paquet de cigarettes car les gens ne me voyaient pas et ne donnaient pas, j'étais contre le truc, je regardais pas les gens. Quand j'avais mon paquet de cigarettes j'étais contente, et puis un jour, vers 6h00 je suis allée à la boulangerie où j'étais cliente, je me mets à côté de la boulangerie. Mais là en revanche, je tends pas la main, je dis : Est-ce que vous pouvez m'acheter quelque chose à manger ? Alors là ça a marché, ça a marché. Bon faudra bien que j'en arrive un jour là, heu! je connais l'anorexie et la boulimie, alors comme ils me donnaient pas d'argent mais de la bouffe et ben je vomissais. Je suis boulimique, je vomis, je fais le même poids étant anorexique et boulimique. C'est pire car quand on vomit, les reflux gastriques, oesophagiques, mes dents il faut toutes les enlever, l'acide gastrique me les a toutes usées. Bon et alors j'étais cliente à cette boulangerie, ça faisait quelques jours que j'étais là, il y a une des vendeuses qui sort sur la porte, je lui dis, j'avais honte, après j'avais plus honte, vous étonnez pas j'ai fais un pari avec des amis que j'ai perdu alors je dois faire la manche pour ça. Ça m'est venu comme ça, tout de suite. Elle m'a pas dit bonjour. Un jour quelques temps après, je demandais toujours pas d'argent, elle m'aperçoit, mais les gens aussi ils sont cons, car ça aussi je l'ai entendu, je voudrai ceci cela pour la personne qui fait la

*manche, est ce que c'est la peine de préciser ? On va pas lui faire un prix pour ça. Elle va pas avoir une médaille. Enfin toujours est-il que la dame ressort elle me dit : Je vous ai rien acheté car elle m'a dit que vous avez eu quelque chose avant. Tu te rends compte ? Et j'étais cliente avant. Oh! ala lala. Et je suis partie, puis je suis pas restée très longtemps encore à l'appartement, je devais évacuer.*

**Interviewer : On se sent comment la première fois qu'on fait la manche ?**

*Madame C : Je sais que j'avais une parka avec une capuche, alors j'avais la capuche donc on voyait rien. C'est la honte, oh! Oui. Moi je me calais bien, bien, bien, dans un coin, on voyait juste un peu mes bras qui dépassaient. Et puis quand je suis allée à la boulangerie, ça m'a pris, je me suis dis il faut que je parle aux gens. Et quand on parle aux gens ça va mieux après. Les gens, mais j'ai jamais dit par exemple, j'ai faim donnez-moi à manger, non : Auriez-vous la gentillesse de m'offrir quelque chose ? Alors posé comme ça ils se sentent plutôt honorés. Donc après le C.H.R.S je me mets à côté d'une boulangerie et alors là, c'était pas mon quartier, c'était les sous qui tombaient, puis est arrivé un clochard, il a été gentil, il m'a dit : tu peux te mettre un petit peu plus loin s'il te plaît ? C'est ma place. Il m'a dit qu'il se faisait 200 balles par jour, ça faisait des années qu'il était là. Alors je passais là de temps en temps, il y avait un jour de semaine où il venait pas, je prenais sa place. Dans ce quartier un jour je pousse une porte d'immeuble, pas de code, je rentre, je vois une porte, je la pousse, un WC, un robinet, il y avait 2 immeubles, je m'avance un petit peu, je vois une entrée de cave. J'ai posé mes affaires donc j'étais à l'abri, c'était propre. J'ai habité là pendant plusieurs semaines. La dame qui faisait le ménage, de temps en temps elle faisait chauffer de la soupe et elle me disait : venez prendre une soupe chaude. Sympa. Alors je laissais toutes mes affaires, mon sac de couchage, mon poste de radio, puisque personne ne venait. Et un jour je rentre chez moi. Je faisais la manche pas très loin, je me mettais à côté du traiteur, je choisissais mes endroits, je voulais pas manger de la merde. Je demandais des légumes, on me les faisait réchauffer, là j'ai pas eu énormément d'argent, mais de la bouffe et des vêtements. De marques, elles avaient la flemme de faire des colis et de les amener aux associations, alors elles me les donnait. J'ai eu des paires de chaussures de grande marque. Comme j'ai toujours été bien habillée les femmes qui passaient : ah ben je me change pas aussi souvent que vous. Alors j'aurais été habillé d'une façon sale, avec des guenilles sur le dos, heu, elles m'auraient méprisée. Pour une femme c'est important, on me l'a toujours dit, on me donnait un coup de main pour que je continue à ne pas me laisser aller, que je conserve la tête hors de l'eau. Ça m'a aidé d'avoir à sauver les apparences, ça m'a sauvée. Donc là où je suis restée le plus longtemps, je faisais partie du mobilier urbain. Et mes clients, on dit comme les putes, c'était 90% des femmes et c'était pas uniquement donner, elles s'arrêtaient, on discutait, on se faisait la bise. Au bout de quelques mois on me disait bonjour, on me faisait la bise. Moi j'avais besoin de ça car après je me retrouvais toute seule, dans ma cave. Et j'en avais besoin aussi car c'était une thérapie pour moi. J'ai commencé une psychothérapie en 88, j'ai eu une première cure de désintoxication en 88, et à la suite de cette cure de désintoxication, il y avait un psychiatre et je voulais pas aller dans une association d'anciens buveurs, il m'a proposé de me recevoir en cabinet. Et très rapidement je me suis sentie à l'aise. Je lissais beaucoup mais les mots ne se formaient pas, j'étais presque atteinte de mutisme. J'y suis allé une fois par semaine, et en 99, cette fameuse année, il a eu un accident cardiaque, c'est devenu un légume. Lui c'était à la fois un peu un père, un mentor. J'étais d'un milieu ouvrier mais j'ai toujours aimé la musique classique, il m'a initié à la musique classique. C'était un père, un grand frère, y a pas eu de transfert. Mais j'avais confiance en lui, je lui cachais rien, quand il a plus été sur le marché, je me suis sentie, ma*

mère je sais pas si elle est vivante ou morte, je sais pas si j'apprendrais sa mort. Ça me fera ni chaud, ni froid. Non elle m'a trop fait souffrir, déjà je n'éprouve pas de haine pour elle c'est déjà pas mal, non j'ai encore essayé cette année, elle est à Clermont Ferrand. L'année dernière, depuis l'année de la canicule, je passe dire bonjour à Monsieur V. et l'année dernière j'ai envoyé mes vœux à ma mère en mettant mon adresse au dos, je lui avais expliqué à Monsieur V que j'avais été mise à la porte de chez moi, enfin de chez elle, qu'elle m'avait, je lui avais raconté. Et sans me le dire, il lui avait envoyé un mot : je suis un vieux monsieur blablabla. J'ai deux demi-sœurs puisque ma mère s'est remarié lorsque j'avais 8 ans, et à partir de ce moment là j'ai entendu : ah oui car elle était de l'assistance, alors toute mon enfance j'ai entendu : j'aurais dû faire comme mes parents, te laisser à l'assistance, tu es un poids pour moi, une charge, si j'ai épousé cet homme c'est pas parce que je l'aimais, c'est parce qu'il a bien voulu me prendre avec un gosse sur les bras. Donc un sentiment de culpabilité, elle était malheureuse, elle était obligée de supporter un homme à cause de moi. C'est facile de donner un sentiment de culpabilité à une enfant malléable comme je l'étais. Son mari m'a toujours considérée, il n'a jamais fait la moindre différence entre ses deux filles qu'il a eues après moi, non, non. C'est ma mère qui me haïssait, elle était devenu une femme comme les autres, parce que c'était une tare fille-mère en 50 et moi j'étais la preuve vivante de son péché de jeunesse. J'étais la tache. Je suis restée jusqu'à 19 ans, sur la boîte aux lettres il y avait le nom de famille, le mien n'y a jamais été. Donc si on voulait m'envoyer du courrier c'était chez monsieur et madame X. Je recevais un peu de courrier et bien, jusqu'à la fin, jusqu'à 19 ans, ma mère prenait les lettres, me disait : tiens t'as du courrier, c'était ouvert. Elle contrôlait tout. Elle m'a fait une chose, ça je lui ai jamais pardonné, mon dieu, quand j'y repense, mon dieu. J'avais 14 ou 15 ans, j'ai commencé un journal, on avait un petit pavillon, les chambres étaient en haut. Dès que j'avais finis de manger, je montais dans ma chambre, j'avais qu'un droit c'était fermer ma gueule, pas me faire remarquer. Je monte dans ma chambre et avant de partir au lycée je vais faire pipi et je laisse mon cartable sur la marche d'escalier et le soir maman ouvrant mon cahier à table et se foutant de ma gueule. Regardez ce qu'elle a écrit la grosse, à table devant mes petites sœurs, c'était honteux, honteux, j'avais oh! lala lala. Tu imagines un adolescent comme ça ? C'était en 65, il n'y avait pas eu de révolution dans les mœurs, à l'époque, de toute façon moi j'étais quasiment chronométrée, j'allais au lycée à bicyclette, elle savait combien de temps il fallait, elle connaissait mes horaires, mes cours. Elle voulait tout tout savoir sur moi, je pouvais absolument rien faire sur le trajet, les seules copines que j'avais c'était au lycée, c'est tout, je veux dire par là que je faisais pas de rencontres, il se passait rien, rien du tout. Je veux dire par-là qu'à 15 ans j'étais une oie blanche complètement. Mais j'étais romantique, je lisais Chateaubriand, j'étais Renée face au vent à réciter des poèmes. Mais c'est vrai que j'étais un peu grosse, ronde, et c'est vers cette époque je crois, j'ai dit à ma mère je voudrais manger un peu moins car on se moque de moi. J'étais pas obèse mais bon. Ma mère m'a dit : il n'en est pas question car si tu maigrissais les voisins qu'est ce qu'ils diraient ? C'est pas la fille de Robert alors ils la privent de manger et en plus tu es grosse, tu as toujours été grosse et tu seras toujours grosse. Alors là c'est la première fois que j'ai reçu une claque, j'ai dit : un jour je ne serai pas grosse, je serai maigre. Mais j'avais tellement peur de ma mère que je ne suis pas devenu anorexique à ce moment-là. Elle était violente, j'ai des cicatrices, et puis alors si j'étais trop loin dans la pièce elle me balançait des trucs. J'ai une fourchette qui s'est plantée dans le dos. Et puis pour ça j'ai fait 36 kilos mais ma mère m'a pas vue, c'était une victoire sur elle. C'était après, c'était une victoire énorme, j'ai jeûné pendant 31 jours, c'était en été, août 76, et je crois qu'il arrive un moment où c'est comme une drogue, ça fait des endorphines, moi qui étais quelqu'un d'assez calme, je m'abrutissais pas de travail

*manuel par exemple, et bien j'aurais pu faire le ménage du plafond au sol, les vitres tous les jours, j'étais pleine d'énergie, à mesure que je maigrissais je me sentais beaucoup plus. J'avais décidé de jeûner 31 jours, j'ai jeûné 31 jours, et le premier septembre j'ai remangé mais j'ai eu du mal car j'avais perdu l'habitude. Et donc là c'était une victoire car même si ma mère ne le voyait pas comme je lui avais dit je serai maigre un jour j'avais gagné et en plus j'avais l'impression que le corps que j'avais à ce moment-là, c'était plus le corps que m'avait fait ma mère. Je ne devais plus rien à ma mère, c'est moi qui m'étais fait, c'est une renaissance.*

**Interviewer :** *Donc ça n'a pu être possible qu'après le départ de la maison ?*

**Madame C :** *J'avais peur de ma mère, par exemple à 7 ans j'ai pris conscience que la viande c'était un animal, et donc j'aurais aimé être végétarienne, je le disais pas, car à l'époque chez les ouvriers c'était: quand tu auras 21 ans tu feras ce que tu voudras. Alors donc toute mon adolescence, donc quand on avait terminé de manger, tout le monde se levait ensemble et moi j'arrivais pas, alors je prenais mon assiette et j'allais m'asseoir dehors sous le porche. C'était un petit pavillon avec un petit jardinet et donc j'étais assise devant la porte au vu et au su de tout le monde, moi qui été déjà très mal dans ma peau. Mais j'étais bien obligée de finir, alors soit je me dépêchais de manger, soit je réussissais à finir avant tout le monde, mais je pouvais pas jeter car ma mère l'aurait trouvé. J'avais vraiment peur de maman, j'avais peur de ma mère. A telle enseigne qu'elle m'a mise à la porte, j'avais 19 ans et demi, j'avais fait une tentative de suicide. C'était pas vraiment une tentative de suicide, c'était un appel au secours, je me suis ouvert les veines dans la salle de bain, il y avait du sang de partout. Oh là là! les hurlements, mes sœurs ont 9 et 11 ans et demi de moins que moi. Non mais tu te rends compte l'exemple que tu es pour tes sœurs ? Tu vas les traumatiser, je peux plus te garder. C'était la période du plein emploi, c'était les trente glorieuses, j'étais en terminale. Et si j'étais en terminale c'est parce que mon beau-père voulait que je continue des études. Ma mère voulait que je travaille tout de suite. Lorsque j'ai commencé, vers 16 ou 17 ans, j'ai fait un stage et j'ai passé mon diplôme pour être monitrice d'un centre de vacances. J'étais donc tous les étés monitrice et tous les jeudi, mais l'argent allait intégralement à ma mère car il fallait pas que je coûte de l'argent. Nous étions trois, j'avais les bourses maximums, mais il fallait pas que je coûte de l'argent. Alors ce que je gagnais, j'avais pas d'argent de poche, j'avais 2 jupes par an, jusqu'en 68 on avait pas droit aux pantalons, ma mère prenait tout. Donc les bourses et ce que je gagnais ça lui coûtait rien.*

**Interviewer :** *C'était pareil avec les autres filles ?*

**Madame C :** *Elles étaient plus jeunes, quand j'avais 18 ans l'aînée avait 10 ans. Je crois qu'elle a été beaucoup plus souple après, mais je n'étais plus là. Ah mais si, mais même quand j'y étais je me rendais compte, car elles étaient capricieuses toutes les deux, et pour manger y a des trucs qu'elles n'aimaient pas et bien ma mère ne leur donnait pas à manger ce qu'elles n'aimaient pas. Moi j'étais bien obligée. Y a un truc, juste un truc, sur lequel elle a fait l'impasse c'était les moules, ça me dégoûtait parce qu'on les achetait vivantes. Alors ce jour-là j'avais une tranche de jambon. Elle recevait le journal tous les matins, elle a regardé les annonces d'emploi. 2 ou 3 jours après on demandait à l'hôpital psychiatrique, à l'époque, en 1970, on disait l'asile, c'était pas encore étatisé, c'était des religieuses qui étaient directrices. On embauchait des élèves infirmières, les études duraient 2 ans, on travaillait pendant les études, 8 heures par jour. Et quand on travaille sous les ordres d'une religieuse après on peut faire n'importe quel boulot. Par exemple on*

*portait une blouse, un tablier, une coiffe, en plein été il fallait porter des collants, on avait pas le droit de se tutoyer, on s'appelait par nos noms de famille. C'était donc nous qui faisions les lits, le ménage, les soins, tout, tout, tout. Les morceaux de pains étaient mesurés, pas droit au rab. Et puis dans les moments où le ménage et les soins étaient faits, on allait dans la salle d'infirmierie et on coupait du coton, on coupait des compresses, on les pliait, on stérilisait. On restait jamais, jamais, jamais sans rien faire. Lorsque l'on donnait à manger à une malade grabataire on avait pas le droit de s'asseoir sur le bord du lit, de prendre une chaise, il fallait rester debout. Ah mais quand on a travaillé là-dedans on peut aller partout. Et donc c'était 2 ans d'études et comme on estimait que ces études étaient payées, même si on travaillait 6 jours sur 7. Donc on devait 5 ans à l'hôpital. Alors je m'étais dis je gagne ma vie, je suis indépendante, mais c'était encore pire que chez moi, alors j'ai volontairement échoué à mon examen de passage de première en deuxième année, je me voyais pas sept ans là-dedans. Et je crois qu'un ou deux ans après ça a été étatisé et ça a tout changé bien sur, je suis arrivée deux ans top tôt. Je regrette car alors s'il y a une catégorie professionnelle où elles ont la vie belle, j'ai connu l'hôpital psychiatrique de l'autre côté, c'est bien là qu'elles ont la vie belle. Ah ben tiens, elles doivent être vachement emmerdées, je dis elles car il y a plus de femmes que d'hommes, elles passent leur temps dans leur bureau entre la machine à café, la théière, et les cigarettes. Comment elles vont faire maintenant qu'on a plus le droit de fumer ? Hou lala lala, hou lala, mais qu'est ce qu'elles vont faire ? Elles vont être obligées de parler aux malades ah mon dieu, mais comme elles vont être de mauvaise humeur de ne pas fumer ça va être encore pire.*

*Alors donc, j'étais cours Franklin Roosevelt et puis un jour je pars et je rentre l'après-midi : mu-ré ! Ils m'avaient muré ma cave et toutes mes affaires étaient derrière, alors je suis allée au commissariat car j'avais besoin de sortir mes papiers, mon poste de radio, tout était derrière. Quelqu'un avait dû me dénoncer et c'était pas le quartier des clodos. C'est raide, j'avais tout, tout. Et je crois que ça part de là où je me suis dit bon je vais changer ma tactique. Je suis partie, et j'ai commencé la manche à la rencontre, pour me payer des nuits d'hôtel. Je gagnais 150 francs par jour, mais à chaque jour il fallait recommencer. Mais j'avais mon lit, ma télé, ma douche. Car au début, comme je fréquentais pas les autres SDF, je savais pas qu'il y avait des accueils où on peut prendre des douches, des repas et puis je sais pourquoi je suis montée à la croix rousse. Et puis j'ai connu l'accueil de jour et Isabelle qui est devenue ma référente. Alors donc là j'ai eu 40 francs par semaine de ma tutelle. Heu, alors ce qu'il y a c'est que, non 40 francs c'est rien du tout, ça devait faire plus. Je sais pas je dis des conneries, j'ai 60€ par semaine, pourtant j'avais pas 100 francs. Tant pis ce que je sais pas je le dis pas. Enfin voilà ça a duré je sais pas combien de temps. Ah j'ai eu un petit problème de santé, j'ai eu un abcès à un pied, ça doit être comme ça que je suis venue à la croix rousse j'ai dû aller aux urgences là-bas et puis je suis restée à la croix rousse. Et là il y a un gars, on s'est parlé car il était entrain de bouquiner, c'était des trucs de bandes dessinées, mais je l'ai trouvé sympathique. C'est lui qui m'a parlé d'un accueil où on pouvait manger, se laver, laver ses affaires. Ensuite je me suis cherché une place pour me poser et j'avais vu un gars devant la boulangerie, un jour il était pas là, je me suis mis à sa place, ça me plaisait bien cet endroit-là, parce que la rue est passante, il y a des commerçants. Et il est arrivé, il m'a dit c'est ma place, si tu veux tu te mets là mais on se met ensemble. Oh ! C'était vraiment un alcoolo, je sais pas ce qu'il aurait pu faire mais enfin, je me suis mis un peu plus loin dans la rue et il a disparu ce type, plusieurs mois après j'ai su qu'il avait eu un accident et qu'il était paralysé à vie, comme ça il sera tranquille, il sera à l'abri, nourri, logé.*

**Interviewer : C'est à ce moment que vous avez commencé à fréquenter l'accueil de jour ?**

**Madame C :** Oui, je prenais ma douche tous les matins à l'accueil de jour, alors à midi j'allais manger mais j'apportais ma nourriture sans gluten, car des pâtes, du pain il y en a toujours chez les pauvres forcément. Donc Isabelle m'autorisait à faire chauffer mon plat, je prenais des plats tout prêts, et voilà. Un été, celui de la canicule, y avait des gars qui montaient tous les jours à l'accueil de jour. Eux leur quartier c'était perrache, ils m'ont amené à ...ça m'a pas plu, y avait trop de monde, de fumée. C'était une atmosphère insupportable. Isabelle je lui cache rien, elle a tout fait, sans elle je n'aurais pas mon appartement, elle a téléphoné au propriétaire. Je t'avais dit que le propriétaire avait dit qu'il se réservait le droit de me refuser la location si j'avais un aspect qui. C'est totalement illégal ça. Sans Isabelle ça passait pas.

**Interviewer : A l'accueil de jour il n'y a pas qu'Isabelle, il y a des bénévoles, il y a d'autres professionnels vous avez la même relation avec tous ?**

**Madame C :** Ah non, non, non, y a qu'avec Isabelle. C'est quelqu'un qui a les pieds sur terre, qui est pas bornée, c'est une professionnelle qui se contente pas de faire des promesses, elle fait des choses concrètes. Elle est parfaite, elle est parfaite, elle est parfaite. C'est ma référente par rapport à ma curatrice, quand j'avais pas de référence, je restais plusieurs semaines sans argent, j'allais à la caisse d'épargne, ben non y a rien cette semaine. A partir du moment où Isabelle a été ma référente ça a toujours roulé. J'étais reconnu irresponsable par le psychiatre donc je pouvais pas avoir de logement, mais elle avait pas digéré le C.H.R.S. Il y a 3 ans Isabelle me dit on va prendre rendez-vous avec Madame S, je t'accompagne et on va essayer d'avoir l'accord pour chercher un logement. Bon ben y aurait pas eu Isabelle, elle a commencé par dire non, et Isabelle a dit : je la connais, elle a bien changée, je sais qu'elle a évoluée, c'est grâce à Isabelle que j'ai pu chercher. Sans Isabelle je serais, je serais, j'ai sombré dans l'alcoolisme. Sans Isabelle je suis pas sûre que je m'en serai sortie. Oui parce qu'à la fois elle accepte tout, elle sait que je fauche, heu, elle n'ignore rien de moi mais j'ai envie de lui faire plaisir, je m'accroche à elle, c'est ma bouée. J'ai deux bouées, j'ai ma chienne et Isabelle.

**Interviewer : Vous vous connaissez depuis longtemps ?**

**Madame C :** Faudra lui demander à elle car moi je sais pas. Trois ans ? Non ça fait plus car ça va faire trois ans que j'habite ici, 5 ans peut-être. On se voit peu, je suis un peu feignasse, il faudrait que je me force à y aller. Au début, j'y allais à peu près une fois par mois, mais c'est la fainéantise. Mais je sais qu'elle est là, même si on se voit pas, je sais que le lien n'est pas coupé.

Alors en faisant la manche j'avais pris de l'aplomb, je pourrais plus maintenant. C'était peut-être bien mon anniversaire, ou bien ça a commencé cours F. Roosevelt, c'était la Toussaint et j'étais à côté de la boulangerie. J'ai écrit c'est la Toussaint et c'est aussi ma fête, alors là j'ai eu plus de dons. Ça a dû démarré comme ça, mais il y avait autre chose, là c'est quand je travaillais à la rencontre, en marchant, pour mon anniversaire je passe devant B. le chocolatier, je lui dis c'est mon anniversaire, vous ne pouvez pas faire un petit geste ? Allez rentrez, il m'a offert des chocolats. Alors j'ai eu mon anniversaire plusieurs fois dans l'année, je changeais de quartier. Et notamment j'arrive à la croix rousse y avait M. qui vendait du vin, le gars SDF qui lisait, comme ça ça m'a pris, j'étais devant la porte de ce magasin et je vois un couple d'homos, c'était visible comme le nez au milieu de la figure. Je leur dis : c'est mon anniversaire, j'aimerais bien que vous m'offriez quelque chose à boire. Ils ont pas hésité du tout. A l'époque je ne buvais plus, ils me disent qu'est ce que vous voulez ? Je leur dis : je sais pas, c'était pas pour moi c'était pour le gars, mais

*j'étais dans le truc, j'ai parlé comme si c'était pour moi, j'étais même persuadée que c'était mon anniversaire. J'ai dit je voudrais quelque chose de pas trop fort parce que j'ai pas l'habitude de boire, je sais qu'ils m'ont acheté du vin bourru, je sais pas ce que c'est du vin bourru. Je l'ai donné au gars. J'ai aussi eu un calendrier, je rentrais aussi dans les parfumeries, qu'est ce que j'en ai eu des échantillons. J'étais déjà à la boulangerie et c'était vrai, y a une dame qui s'arrête et qui me demande si je veux quelque chose de particulier. On est allée chez le traiteur, on a acheté une bouteille d'eau chez l'épicier Arabe. Alors peut-être que l'on oublie les mauvais moments parce que moi je sais j'ai des moments fabuleux. Ça faisait un moment que je m'étais pas penchée sur mon passé. Quand le pape est mort, c'était en souvenir d'une une de Charlie hebdo lorsque De Gaulle était mort, alors sur mon petit carton, j'avais mis : bal tragique au Vatican, un mort. Y en a qui ont fait la gueule. La fois où j'ai mis : je me propose pour laver vos vitres, votre vaisselle, tapez vos tapis et vos enfants, y a un type qui s'arrête et qui dit : y a des gens qui ont été condamnés pour ça. Il y en a, ils prenaient vraiment les trucs au premier degré. Un jour, je commençais à 6h00 du matin, les beaux jours, j'allais pas rester dans l'antre où j'étais. Je mets aujourd'hui c'est Saint cons, bonne fêtes à tous. C'était un lundi en plus, ils allaient au boulot et ils rigolaient. Alors je faisais aussi des jeux de mots, là ça demande du boulot. Qu'est ce que j'ai mis de remarquable ? Faudrait que j'y pense. La femme qui m'a aidé à trouver le logement, elle passait de temps en temps pour regarder ce qu'il y avait d'écrit. Elle m'a dit : je connais quelqu'un dans l'édition il faudrait qu'on photographie tout ça et qu'on fasse un livre. Mais je gardais pas mes cartons.*

**Interviewer :** *Lors de notre première rencontre vous m'avez dit avoir dormis dans les sous-sols de l'hôpital.*

**Madame C :** *Oui, comment je suis rentrée là ? Ah ben j'avais dû passer une nuit en face (accueil de nuit) alors ça c'est épouvantable, épouvantable, il y a de la violence là-dedans. Et je sais pas ce qui m'a pris, je suis rentrée comme ça, c'était l'été, peut-être que dans mon idée j'espérais trouver un endroit dans le parc. J'ai vu une porte je suis rentrée et je me suis retrouvée dans les sous-sols, je vois personne, je n'entends personne. Je pousse une porte, ah, eau froide, WC, lumière, alors je me suis installée. Ça a duré quelque temps. Un matin j'ai entendu du bruit, la pièce à côté ils avaient les cireuses, les grands engins pour laver le sol, donc ils venaient les chercher et pour pas être surprise je me suis enfermée dans les WC. Mais les WC ils étaient grands, je m'allongeais de tout mon long, pour dormir. Et un jour je sors dans le couloir pour voir où j'habitais quoi, pour voir les voisins, la morgue était à droite. Dans la pièce où il y avait les engins il y avait comme un évier, mais un grand truc, en pierre. C'était un dimanche matin, je pensais être tranquille, alors je me fous à poil, je vais dans cette espèce de baignoire et j'entends quelqu'un alors je dis : n'ouvrez pas je suis toute nue et il est entré : je regarde pas et il a pas regardé. Mais il y a des caméras et à la longue, j'ai été virée une première fois, je m'étais enfermée dans les WC : sortez où on va chercher la police. Ils sont allés chercher la police, la police ils étaient plutôt piteux, vous trouvez normal que je couche ici ? Ils ont dit : c'est pas fait pour coucher ici. J'ai dit : la rue c'est fait pour dormir ? Ils étaient embêtés mais ils faisaient leur boulot. J'ai laissé passer quelques temps, rien n'avait changé et je prenais plus de précautions et puis un jour, je me suis aperçue qu'il y avait une deuxième fille qui squattait et là ils sont venus avec les gants et quelques jours après il y avait un papier : veuillez récupérer toutes vos affaires, vendredi tout sera jeté. Ils avaient prévenu. Et tout, tout fermé à clef. J'étais bien là-bas.*

**Interviewer :** *En étant bien dans un sous-sol ou dans une cave on risque de s'habituer et on risque de ne plus souhaiter autre chose ?*

**Madame C :** *Oh oui, parce que, les derniers temps dans ma cave, c'est vrai que j'y étais bien. C'est Christiane qui s'est proposée d'aller à l'agence immobilière parce que moi je cherchais pas. J'avais mes affaires, ma clef, j'avais ma place. Quand je suis arrivée ici, on voit personne passer, c'est pas une rue, ça me manquait la rue, ouh lala, ça me manquait le trottoir, les gens. Je faisais partie du mobilier urbain. Quelque fois je suis retourné faire la manche, mais pas au même endroit. Maintenant ça y est j'ai pris mes marques. On devient SDF dans sa tête à un moment donné. J'avais trouvé un certain équilibre. J'avais ma cave qui était pas froide, c'était du sable, j'avais deux lampes torches, j'avais un fauteuil, c'était mon endroit à moi personne ne venait.*

**Interviewer :** *Vous voulez qu'on arrête ?*

**Madame C :** *Oui je me sens fatiguée. Mais enfin je ne me sens pas émue. Ça je crois que c'est quelque chose qu'il faut mettre de côté, la sensibilité, la sensiblerie. Pour ne pas être émue de sa situation et de celle des autres, surtout pas se plaindre, surtout pas, il faut être dur. Je crois vraiment que ça m'a servi de thérapie, parce que j'ai parlé, parlé, avant j'aurais jamais parlé à quelqu'un que je connaissais pas. J'ai même remonté le moral à certaines personnes, c'est ce qu'on attendait, que je sois au coin là bien propre, même un peu coquette, même si j'avais pas le moral. Que j'ai une plaisanterie toujours prête, même intellectuellement, ça me faisait travailler. Bon je vais essayer de faire un retour sur moi-même et j'aurais bien encore quelques bricoles à raconter mercredi prochain.*

**Madame C :** *Je vais te raconter des choses que seules mon thérapeute, mon médecin généraliste que je connais depuis des années et Isabelle savent. Alors j'ai pas de souvenirs notables de mon enfance car c'était des interdits et heureusement j'avais une chambre à moi. Je rentrais du collège, du lycée et j'allais dans ma chambre. Je lisais, je lisais, je descendais juste pour me mettre à table. Et il y a eu avant le mariage de ma mère. J'ai été en pension, en nourrice, j'ai quelques images. Et alors il me semble que ma mère travaillait, elle était serveuse de bar ou de restaurant et elle faisait des heures. C'est pour cela que j'étais en pension à S.... Normalement c'était les orphelines, mais on m'avait acceptée, c'était des sœur qui avaient des cornettes. J'ai donc eu une année, j'ai donc fait un peu de catéchisme. Alors donc ma mère venait pas toutes les semaines, c'était peut-être toutes les deux semaines. Elle venait me chercher, c'était la sortie. Je me souviens d'un salon de thé, elle m'emmenait au cinéma, elle m'emmenait au cirque, j'avais 4 ou 5 ans. Donc ma mère c'était la fête, c'était sortir de la grisaille, c'était la fête. Mais je me souviens, elle devait me faire la bise un petit peu quand même, mais j'ai aucun souvenir de ma mère me serrant sur son cœur, me prenant dans ses bras. Je n'ai aucun souvenir. Et pour moi c'était celle qui me sortait du quotidien, elle m'achetait de beaux vêtements, j'étais habillée comme une petite fille modèle. Et puis dans son dernier emploi elle a rencontré son futur mari qui avait un atelier de réparation. Il était chez un patron, à côté du bar où elle travaillait. Je suis rentrée dans cette école privée à 5 ans, je savais lire et écrire, ma mère m'avait appris, j'ai jamais fait de maternelle. Après j'ai essayé de lui en reparler. Quand même elle prenait le temps de m'apprendre. Non, non, elle veut pas parler du passé quand on était toutes seules, elle veut pas, elle veut pas, c'est un déni presque. Heureusement j'ai aimé la lecture tout de suite, je lisais tout le temps, tout le temps. Et donc c'était en 57, j'avais sauté une classe, j'étais pas loin du collège, j'avais donc 7 ans et demi. Là ma mère m'a sorti de la pension, et on est allées vivre avec, je l'avais vu une ou deux fois, on avait fait un tour en voiture, mon futur beau-père. On est allés vivre à 20*

kilomètres de ... parce que les parents de mon beau-père allaient partir à la retraite et nous laissait leur appartement, en location. On avait 100 mètres carrés. On a vécu un an à la campagne et mon beau-père avait une moto, tous les jours il allait travailler. Il y a quand même une chose, l'école c'était un tout petit bled, il y avait deux classes : les grands et les petits. Alors on me met dans la rangée des petits, mais je m'ennuyais. On m'a mis avec les grands, mais j'avais du mal à suivre, alors finalement j'aidais les petites. J'avais deux ans d'avance. Et là je me souviens que l'école était mixte. Et dans la cour, je jouais bien avec les garçons, j'étais pas mijaurée. Et alors il y avait une dame qui habitait pas très loin de chez nous, elle faisait des lessives pour les gens. Elle avait deux garçons plus petits que moi, on se bagarrait gentiment, j'ai pas du tout découvert un sexe différent, pas du tout. Ils étaient plus marrant que les filles qui étaient mijaurées, et on courrait, j'étais un peu garçon manqué. Et on est resté un an. L'année de mes 8 ans j'ai ma sœur qui est née. Alors ma mère m'a envoyé le temps qu'elle accouche et qu'elle se remette. Je suis restée une quinzaine de jours, chez la nourrice que j'ai eu, lorsque j'étais toute petite, jusqu'à l'âge de 3 ans. Et donc c'est là, à l'âge de 8 ans, que je demande à ma mère : et mon père à moi il est où ? Donc on était en 58, elle m'a dit il est mort à la guerre, ça c'est arrêté là, j'ai senti, j'ai compris, qu'il fallait plus en parler. On en a plus jamais parlé, jamais, jamais, jamais. Même adulte, jamais, jamais. Elle voulait pas en parler. La première année ça allait, j'ai pas souffert, ni psychologiquement, ni émotionnellement, avec le bébé qui est venu tout de suite, elle avait pas le temps. Non c'était même plutôt bien, j'étais libre. L'école j'y allais à pied, j'étais à la campagne, on avait une cour. Si, si, c'était drôlement bien. Puis on est rentré à C. On m'a inscrit à l'école la plus proche, c'était l'année de mes 8 ans. On m'a mis au CMI, j'avais déjà fait. Et mon beau-père s'est installé à son compte, l'argent qu'il avait économisé, il l'a mis dans cette affaire. Et ça faisait quelques semaines qu'il travaillait, crise de rhumatisme articulaire. Il est resté quatre semaines paralysé et donc l'argent ne rentrait pas à la maison. Comme j'étais une petite fille calme on s'occupait pas de moi. Et j'ai pas souffert de la faim, il fallait s'occuper du bébé. Ah oui, ma mère n'a jamais allaité. Ma mère a toujours eu une poitrine énorme, elle n'a allaité personne. Et donc tout se faisait dans la cuisine à l'époque, il y avait les fils tendus là, il y avait la cuisinière, les couches en tissu dessus. Assez rapidement, il y avait plus de sorties, de cinémas. J'avais de l'argent de poche, j'étais abonnée à Mickey, abonnement terminé, argent de poche fini, et sans explication. Ben moi j'ai fait la relation, mariage et puis voilà, on m'enlève tout. Il est resté 4 semaines complètement paralysé, ma mère qui était élégante terminée, on mangeait tous les trois et ma mère mangeait les restes et bien paradoxalement elle a grossi, grossi, elle a pris 18 ou 20 kilos qu'elle a jamais perdus. Moi avant j'étais fière de ma mère, je la trouvais belle. Elle se marie, elle devient moche et vieille, je l'ai toujours connue en blouse après. Elle ne pouvait pas s'habiller, elle était mal foutue. En plus l'école c'était fini, je récitais de leçons à personne, personne ne s'occupait de moi. Alors j'étais trop jeune pour travailler pour moi, je savais lire ça me suffisait. Pour moi tout était lié à ce mariage. Je sais pas combien de temps on est restés dans cette maison mais je la détestais. Pas, parce que ma chambre donnait sur la cathédrale, il y avait une petite fenêtre, je m'asseyais sur le rebord, à l'intérieur, et je lisais à la lumière de la cathédrale. Quand j'étais tout enfant j'étais négligée, on s'occupait plus de moi, mais on me maltraitait pas. Et puis quand j'avais 12 ou 13 ans, on a acheté un pavillon. Il bossait mon beau-père, à la périphérie de C. C'est là que les chambres étaient en haut. Mireille, c'est l'aînée de mes deux sœurs. L'autre est née en 1963. Mes deux sœurs partageaient la même chambre, j'étais pré-adolescente, j'étais peut-être un peu grognon, mon adolescence se passait pas très, très bien et j'étais très mal dans ma peau. Et c'est à l'adolescence que ma mère a commencé à me parler comme à un

être humain, avant elle ne m'avait pas parlé parce qu'elle considérait que je pouvais pas comprendre. Et c'est là qu'elle a commencé à me dire : t'es toujours entrain de faire la gueule, tu te rends pas compte, si t'étais à ma place. J'ai épousé cet homme c'est pas parce que je l'aimais mais parce qu'il a bien voulu me prendre avec un gosse sur les bras. Tout le temps, tout le temps. C'est facile de filer un sentiment de culpabilité à un gosse. Alors ils se levaient à 4h00, il y avait des bruits, moi j'étais pas évoluée comme les gamines de maintenant, mais ils avaient une chambre mitoyenne. J'entendais du bruit dans la chambre et après j'entendais l'eau couler dans le bain. Je me mettais sous mes draps, mes couvertures, pour pas entendre et j'avais honte d'entendre ça et que ma mère, je savais pas exactement ce que c'était, mais c'était sale, c'était sale. J'avais honte que ma mère soit obligée de faire ça et à cause de moi. Elle faisait le devoir conjugal à cause de moi. Je gardais un bon souvenir d'avant son mariage. Et le jour où je lui ai parlé de la nourrice, j'en ai gardé un bon souvenir, elle m'a dit: oui mais si tu savais combien elle me prenait, tout ce que je gagnais ça allait pour toi. Elle me reprochait tout ce qu'elle avait dépensé pour moi avant. Et vers 14-15 ans j'étais ronde, je dis à ma mère j'aimerais manger un peu moins. Non mais ça va pas, t'es grosse, t'as toujours été grosse et tu seras toujours grosse. Si tu maigrissais non mais tu te rends pas compte tout le quartier sait que t'es pas la fille de Marcel, on dirait : on la prive de manger pour donner à ses sœurs. Ah oui ! Ma mère avait un esprit, un esprit, méchant, elle voyait le mal partout. Et je t'ai raconté le coup de mon journal ? Ça a été le pire de tout, c'est horrible, c'est horrible. A table, c'est un viol. Alors j'ai, ah oui, j'ai donc été réglée à onze ans et à onze ans j'étais vraiment une gamine, pendant 3-4 jours j'ai rien dit puis j'ai bien été obligée de le faire. C'est normal, ça viendra tous les mois, elle m'a pas dit à quoi ça sert. Alors, d'abord ça venait pas tous les mois, mais toutes les 2 semaines, toutes les 3 semaines, 10 jours. C'était le supplice, j'avais mal, mais mal. Je me souviens qu'elle me faisait avaler un truc, un produit du cheval contre les douleurs. Enfin je saurais pas dire si c'est à 15 ou 16 ans, parce que j'étais réglée tous les 2, tous les 3 mois et ça s'espaçait de plus en plus, et puis il y a eu un an. Et là ma mère a trouvé que c'était un peu long et elle m'a conduite chez le gynécologue qui m'avait accouché, mise au monde. Il a dit : elle a eu des règles car elle était physiquement prête, tout fonctionnait bien, mais elle a d'une part un utérus infantile, l'ovule a réussi à passer mais de plus en plus difficilement et puis psychologiquement il y a une coupure. Je pourrais lui donner un traitement pour qu'elle ait des règles artificielles, elle n'aura jamais d'enfants. J'ai plus jamais eu de règles alors que j'étais pas anorexique. Mais moi, la mère j'avais une image horrible, je voulais pas être comme ça moi. Mais j'étais bien contente, les douleurs étaient finies, j'aurais pas d'enfants à moi, tant mieux. A cette époque je commençais à trouver qu'on m'avait volé mon enfance. J'étais docile très jeune et après j'avais peur. Mes sœurs étaient capricieuses et je devais être, au fond du cœur, jalouse qu'on leur passe leurs caprices. On m'avait volé mon enfance, je voyais dans ma famille des enfants qu'on traitait pas de la même manière. Alors oui, cette tentative de suicide je t'ai raconté. J'ai été un an élève infirmière, et j'ai raté l'examen et comme j'avais un bagage, je suis rentrée au CHU de C. où j'avais un emploi d'ASH. J'ai eu une première chambre dans l'appartement d'une vieille. Et puis j'ai rencontré une des filles de ma nourrice qui m'a invitée dans un café. Je connaissais pas les cafés et c'était une émancipation pour moi. J'avais 21 ans à peu près. Dans ce café il y avait beaucoup d'étudiants étrangers, il y avait des Libanais, des Marocains. C'était le premier homme que je voyais de près aussi, un étudiant, un médecin libanais. Et puis j'avais 21 ans, c'était un homme, pas un jeune homme, je lui ai dit que je suis vierge et que j'aimerais être dépucelée. Ça a pas dû arriver à beaucoup de filles : il a refusé. Ah non c'est trop de responsabilités. Alors est-ce que j'étais trop vieille ? On veut pas de moi . Il m'a refile dans

les bras d'un de ses copains qui été étudiant à l'école des impôts. Alors j'ai passé une année scolaire, il avait une chambre à la citée universitaire, j'ai passé une année scolaire là-bas, avec lui. C'est pas que j'ai été violée, oh non, mais psychologiquement c'était un truc. Dans un sens ça s'est pas trop mal passé, il était gentil, je mangeais avec lui au restau U et je travaillais dans le quartier. Alors on se mettait sur le lit, il faisait son affaire, moi j'attendais que ça se passe et puis je couchais par terre. C'était vraiment pas la peine de s'attendre à, pour ça, ça valait pas le coup. Mais à 21 ans j'étais plus chez ma mère, je faisais ce que je voulais, mais j'avais encore un peu peur. Il est parti car il a du finir ses études. Il m'a dit je vais parler de toi à mes parents, il m'a écrit c'est vrai, je me souviens plus du contenu. Mais j'avais jamais quitté l'auvergne moi, je me voyais mal traverser la méditerranée et aller sur un autre continent, non, non. Et à la cité universitaire j'avais croisé un groupe, et puis je les ai retrouvés. J'ai été virée du CHU car je faisais ma lessive là-bas. Mais là je commençais à me relâcher de plus en plus. Et j'ai eu une chambre, on était 3 ou 4 filles dans un appartement. Et une des filles je l'avais croisée à la cité universitaire, et de temps en temps on se retrouvait avec ses copains. Et ses copains, là c'était vraiment le truc nouveau, au début des années 70, il y avait, Y, JY et G, trois homosexuels, c'était pas permis à l'époque. Mais alors je les ai trouvés merveilleux, ils me draguaient pas, ils avaient de l'humour. Oh là, là, là, c'était magnifique. Moi qui étais mal dans ma peau. L'Arabe il me voyait même pas, c'était dans le noir que ça se faisait les trucs. A ce moment là mon corps m'a plus pesé, ils m'ont acceptée comme j'étais. Alors G. m'a proposé de partager sa chambre et on avait un matelas par terre. Et on s'est amusés, c'était une année fabuleuse, des boums tous les soirs dans un appartement vaste chez un de leur copain. Pratiquement tous les soirs on allait là-bas. A cette époque il y a eu des cigarettes qui ont tourné, j'ai pas aimé, ils riaient mais moi ça me donnait la nausée. Mais on avait pas mal d'alcool. Et puis je sais plus ce que j'ai fait comme petit boulot. Ah oui j'ai fait un truc dans l'informatique. C'est un truc qui s'ouvrait, c'était des cartes perforées, on tapait sur une machine, c'était bruyant. Je suis pas restée longtemps. Et je suis rentrée dans une boîte, on dit hôtesse, je gagnais 100 balles. C'était 72, la nuit, mais il fallait se bourrer la gueule tout le temps. Ça a pas beaucoup plût à mes copains pédés, ils étaient raffinés, bon tant pis. Et puis dans la boîte d'hôtesse il y avait une prostituée qui venait boire un coup de temps en temps. Elle était sûre de pas être embêtée. Elle m'a dit : t'es con, tu te ruines la santé, tu ferais mieux de te prostituer carrément. Oui car la patronne de la boîte interdisait de se prostituer car un client qui montait avec une fille il était perdu pour le bar. Elle voulait garder les clients. Cette fille était de Toulouse, gentille. J'ai quand même eu de la chance, j'y connaissais rien, j'aurais pu me retrouver avec des macs. Non, au tout début elle m'a prêté son appartement. Elle l'avait acheté, et puis il y avait encore des hôtels à l'époque. Je suis rentrée dans un hôtel. Ça ne me déplaisait pas, d'autant moins que moi, quand j'ai demandé qu'on me dépucelle, on a refusé, hé ben là maintenant les mecs ils faisaient la queue pour m'avoir. C'est une revanche. Mais le quartier des putes à C. c'est celui où mon beau-père avait son atelier, je me planquais, j'avais trop peur. Avec une fille on a décidé de partir, je suis allée à Nice, pendant un an et demi. Et puis là j'étais plus ou moins maquée. J'avais réussi, le mec avec qui j'étais soi-disant maquée était au trou. Et c'est son cousin qui récupérait la monnaie. C'était sur le boulevard, et en fin de nuit il venait chercher l'argent, mais j'en mettais un maximum à gauche. Et surtout je ne couchais pas avec lui. Puis il y a eu une histoire, j'ai été un petit peu agressée, j'ai parlé devant les flics. Je suis partie de Nice. Mais j'aimais bien, c'était une année très chouette. Je faisais ce que je voulais. Donc j'ai pris mes petits sous et je suis monté à Paris. Mais je me suis arrêté à C. car parmi les clients de la boîte d'hôtesse, il y en avait un qui installait des machines à sous. J'ai retrouvé ce type, il m'a donné un nom, il

*m'a dit : si tu vas à Paris, tu vas dans tel hôtel, tu dis que tu viens de la part de Monsieur X. Je suis allée à Paris, vers le boulevard Clignancourt. J'ai eu ma place à l'hôtel, c'était 60 la passe, ça devait être 30 et 30. On était deux équipe, une de nuit, une de jour. Et comme j'avais donné ce nom j'étais la femme de ce monsieur, et donc on m'inquiétait pas. Et puis l'hôtel a été fermé, avec une copine on s'est présentées à un autre hôtel. Son mec était à Lyon. Quand il était sur place on avait un jour de congés par semaine et quand il était ailleurs on avait 4 jours par mois. C'est qu'on travaillait et en plus 12h00. Dans cet hôtel, on m'a pris avec elle, et là j'ai vu qu'un des mecs qui tenait l'hôtel il était un petit peu mac et je me suis tenue à carreaux. Je travaillais, j'allais pas vadrouiller et puis il y a une fille qui est arrivée, elle m'a dit je sais que t'es pas maquée. Je lui ai dit oui je mets mon argent de côté pour m'en sortir. Elle m'a dit : écoute on a qu'une vie, et là on a commencé à faire la bringue toutes les deux, oh là là l'argent qu'on gagnait. Dans les années 70 on gagnait, accroche-toi, mille balles par jour. On était entre Blanche et Pigalle, on travaillait pas trop, trop. Petit à petit j'avais appris le métier, on demande 60 dans la rue et après le métier consiste à soutirer un maximum d'argent. Elle s'appelait Lola. Quand on avait fini le boulot, on continuait à faire la bringue, on allait dans d'autres boîtes. Partout on était reçu, on dépensait de l'argent. Et petit à petit tous les hôtels se sont fermés. Et puis son mec est sorti du trou, elle était obligée de quitter Paris et j'ai trouvé une chambre dans un hôtel meublé. En août 76 j'ai décidé de faire un grand changement, il faisait très chaud cet été là, j'ai décidé de jeûner pendant 31 jours. Je t'en ai parlé. J'ai perdu 31 kilos. La même année j'ai eu ma première crise d'angoisse, ça m'a pris dans la rue, j'ai cru que j'allais mourir. On m'a conduite à l'hôpital psychiatrique où j'ai passé la nuit. Et à partir de là j'ai pris du tranxéne 50, j'en ai pris pendant 25 ans. C'est au cours d'une hospitalisation qu'on m'a désintoxiquée par la suite. Alors j'ai changé de physique, je faisais garçon manqué. Je me mettais un postiche et là des accroches cœurs, bon après les cheveux à la brosse, et puis pantalon et pull, et les filles autour de moi qui étaient avec des bijoux et tout. Et ben je travaillais plus que les filles, c'était différent. Aussi c'était le début des travestis brésiliens, alors on savait pas si j'étais un garçon ou une fille. Les travelos brésiliens ils ont cassé le boulot des filles. Et c'était pas les pédés leurs clients, j'étais une des dernières filles à Pigalle. Alors j'en faisais pas beaucoup car je montais la nuit dans l'hôtel où j'habitais, j'avais pas le droit, sinon le propriétaire était proxo. Et j'ai eu un premier séjour à Maison Blanche, près de Paris. C'était immense, immense, un hôpital psychiatrique. C'était pas mal à l'époque, ça faisait maison de repos. A l'époque, c'était fin 70, c'était les patients qui étaient en bonne santé qui travaillaient. Je travaillais dans une des cafétérias pour les malades et je faisais aussi du ménage. Je me souviens de la chef de service décrochant les rideaux pour les laver. Allez demander ça aujourd'hui aux infirmières. Alors quand on travaillait on avait un petit pécule et des cigarettes. On était pas malheureux mais il y avait pas de psychothérapie, moi j'avais pas un gros traitement, c'était à cause de mes angoisses. Et puis à la fin de la dernière hospitalisation, il faut que je sois honnête, ça n'allait pas plus mal, le gérant de l'hôtel avait changé, il surveillait tout. J'étais vachement emmerdée, alors au fond de moi je me suis dit : je vais finir en hôpital psychiatrique, et donc j'avais 28-29 ans. Je ne pouvais plus travailler et je savais pas faire autre chose. Et j'aurais pu aller au bois, mais c'était dangereux et il fallait un mac, j'en voulais pas. Je suis restée plusieurs mois, on m'a envoyée en maison de repos à Marseille. De Marseille j'ai joué les malades, on m'a envoyé à Avignon, j'y suis restée un an. Le paradis, le paradis. L'hôpital psychiatrique j'y entrais, j'en sortais quand je voulais, quelques fois je rentrais pas manger à midi. Au bout d'un an, on m'a mise à la porte. Enfin j'ai été inscrite dans un atelier où je devais apprendre un boulot, c'était ouvert aux malades psychiatriques, on était en pension. Le jour où je me présente j'avais une*

pneumonie, j'ai raté cette rentrée, je me suis retrouvée à Marseille derrière la gare, ce foyer, c'était la DDASS. On se faisait tout faucher. Et après je suis allée dans le Vars, dans une maison de la DDASS, je crois. Nous entretenions les locaux et l'après-midi nous étions libres. Et les voitures défilaient. Et ben j'ai fais ce que je savais faire, et j'ai été hospitalisée. J'approchais de la trentaine et je me suis dit : il faut que tu fasses quelque chose. Je me suis adressée à l'aumônier, j'étais athée et je le suis toujours. Et il m'a parlé de ... un organisme qui réinsère les prostituées, j'ai eu de la place. Et voilà comment je suis arrivée à Lyon en 81-82. Au début on nous laisse nous retourner et après y a un atelier, c'était du travail de prisonnier ou de CAT, on est payé à la pièce. Alors on était libre le samedi et le dimanche, je descendais à Lyon et je me prostituais. Et puis on s'est aperçu que j'étais pas trop con, il y avait le chef de l'atelier qui avait un copain qui travaillait à la ville de Lyon. Il pouvait avoir une place et il m'a choisi. Je suis rentrée à la ville de Lyon, par piston. Je suis rentrée au niveau le plus bas, c'est le plus bas des statuts. J'ai débuté à 4000 francs, heureusement que j'avais un peu d'argent car il a fallu que je prenne un studio meublé et j'ai continué à me prostituer. Je n'avais rien à faire, je n'étais pas fatiguée par le travail, j'ai toujours été insomniaque et ben le jour j'étais gardienne de musée et la nuit j'étais pute. C'était un équilibre. En uniforme la journée et la nuit j'étais pas habillée en pute. Moi c'était tailleur, chapeau, la pute de luxe. C'était deux personnages différents, j'aimais bien. J'ai même eu une femme de ménage. J'avais pas de copines, elles faisaient trop putes et les travelos ne m'intéressaient pas non plus. Le premier immeuble où j'étais, il y avait une personne qui était pute à temps plein, elle partait toute la nuit, elle faisait monter ses clients, cette salope elle a été dire à ma propriétaire que je me prostituais dans son immeuble. Ma propriétaire avait un frère gardien de musée, elle savait que je pouvais pas payer mon loyer avec ce salaire. Et puis il y a l'alcool, alors déjà quand j'étais à Paris. Quand j'étais au foyer pour les prostituées, le week-end je me payais une chambre d'hôtel, le restaurant, à boire. J'étais boulimique, c'était une fois par semaine. Et je sais plus quand c'est venu tous les jours. C'est parce que j'étais seule, j'utilisais l'alcool pour avoir l'impression d'être libre, me désinhiber. J'ai jamais aimé l'alcool mais c'est l'effet que j'aimais. J'étais déjà alcoolique même si je buvais pas tous les jours. Je crois que j'ai été alcoolique au premier verre. Petit à petit j'ai bu de plus en plus. Je travaillais pas entre midi et deux, mais je ne buvais pas pendant le travail. Mais je partais en courant à la fin de la journée, j'avais tout préparé, j'ouvrais la porte du frigo, les derniers temps il y avait un demi-litre de coca et un demi-litre de whisky, c'était en 88. Au boulot je parlais de mes angoisses mais jamais de mon alcoolisme. Après ma cure j'en ai parlé à mes collègues. A partir de ce moment- là pour eux, j'étais alcoolique, la moindre faute c'est parce que j'avais bu. Dans mon quartier avant je me cassais la gueule, c'était pas grave, le lendemain je payais la tournée à tout le monde, mais là ce n'était plus le cas alors on m'insultait. J'ai déménagé. Au boulot j'étais je m'en-foutiste, dans ma salle je fumais, j'écoutais la radio. Je m'entendais pas avec le nouveau conservateur, je t'ai raconté tout ça déjà, et comment en 99 j'ai fait partie de la graisse du mammoth. Avec mes deux milles francs de pension de retraite, je ne suis pas retourné à la prostitution. Je me suis dit, bon je suis plus bonne pour le boulot donc je ne travaille plus, parce que prostituée c'est aussi un boulot. J'avais l'impression d'en avoir fait le tour, ça pouvait plus rien m'apporter. Et puis là j'habitais à Vaise et c'était loin du centre ville, on pouvait plus se prostituer en ville, il fallait aller sur le périph. En ville il restait surtout des vieilles qui étaient propriétaires de leur appartement. Tout à changé. La dernière fois que j'ai écrit à ma mère, non c'est à ma sœur Mireille, l'autre je l'ai pas connue. C'est lorsque je suis rentrée à l'hôpital psychiatrique dans la banlieue parisienne. J'ai dis que, à l'époque on parlait encore d'asile, les fous, j'étais quand même un petit peu embêtée au

début. Il fallait que j'en parle à quelqu'un alors j'ai écrit à ma sœur, elle a fait lire la lettre à ma mère et ma mère qui détestait écrire, ma réponse. Cette lettre je l'ai gardé pendant des années, elle m'a dit : reste à l'hôpital, qu'ils te gardent toute la vie, rentre dans un couvent ou suicide toi. Que j'entende plus parler de toi. Voilà. Alors maintenant je peux en parler mais jusqu'au début des années 90 je pouvais pas, j'étais en larmes. C'est un rejet total. Et il y a deux ans je lui ai envoyé mes vœux, j'ai mis mon nom et mon adresse derrière, le courrier n'est pas revenu. Je me suis dit si elle était morte ça me serait retourné. J'en ai parlé à Monsieur V. chez qui je passe tous les jours, que j'ai connu quand j'étais à la rue, il a perdu sa femme pendant la canicule, je lui fais ses courses. Pour son anniversaire j'ai réécrit à ma mère et je lui en ai parlé, je lui ai dit j'ai écrit une lettre à ma mère. Sans me le dire il a envoyé une lettre à ma mère, il avait mis qu'il était un vieux monsieur et qu'il aimerait une réconciliation. Ma sœur, Mireille, elle a trouvé son numéro de téléphone et elle lui a dit qu'il fallait cesser de harceler ma mère. Bon alors maintenant ter-mi-né. La porte est complètement fermée. Monsieur V. était déçu. Heu, j'ai eu une vie riche, mais c'est toujours des étapes mais je brûle tout derrière moi. Quand j'étais sur le trottoir, j'ai eu des propositions de mecs, mais non c'était terminé, terminé, non ça aurait été une déchéance. J'ai jamais, jamais été amoureuse. Même le premier homme que j'ai eu. J'aimais mon beau-père, c'était un ouvrier dans la mécanique avec toujours les ongles noirs, très peu de culture, Ali, il avait beaucoup de classe, c'était un intellectuel... (inaudible). J'étais libre, j'avais 20 ans, j'étais une jeune femme, un homme séduisant, cultivé, la classe, on tombe amoureuse. J'avais jamais eu de petit copain, j'avais jamais embrassé un garçon, jusqu'en terminale c'était pas mixte. Ma mère me chronométrait, c'était limité. Elle est tombée enceinte à 21 ans et demi. Elle était à l'assistance, pas dans une famille d'accueil, elle est sortie libre à 21 ans, elle a eu 21 ans au mois d'avril 49, je suis née au mois de février 50. Donc j'ai fait le calcul et je me suis dit : j'avais fait mon petit cinéma, ça me convenait très bien, le premier homme qui l'a rencontrée, il l'a séduite, il l'a abandonnée. Donc c'était un salaud, le deuxième qui l'épouse c'était un brave type mais tout ce qui est arrivé c'était à cause de lui. Mais c'était encore un salaud, et bien voilà pourquoi j'ai jamais été amoureuse. C'est très profond, il y a quand même une chose, la parole c'est ce qu'il y a de plus important, je ne pourrais pas avoir une relation avec quelqu'un sans tout dire, y compris la prostitution, c'est par honnêteté, je supporte plus le mensonge. Donc ça me freine. En étant prostituée j'ai globalement appris à connaître les hommes. J'ai été prostituée, j'ai été clodo, donc je vais pas faire le premier geste. Et puis je ne peux pas dormir sans ma chienne, je ne peux pas, quelques fois ça m'arrive, je n'ai plus les grosses crises d'angoisses d'avant mais ça m'arrive. Je prends ma chienne contre moi, je la pétri, c'est un amour en symbiose, elle, elle se colle contre moi, elle a besoin de me sentir physiquement et moi aussi, c'est un être qui vit, c'est un être vivant. Je n'ai pas de copine, j'en ai eu, j'ai eu Lola lorsque je travaillais, c'est elle qui m'a dévergondé, alors c'est vrai j'ai dépensé beaucoup de fric mais tant pis. Après dans les foyers pas question, et puis j'étais différente et comme j'avais beaucoup lu et souvent dans les foyers y avait des filles avec des histoires d'amour, moi j'en ai pas eu, ça fait déjà un truc en moins. Et lorsque je travaillais au musée, le jour, lorsque je parlais j'étais un peu snob. C'est vrai que j'étais un peu plus cultivée que mes collègues de travail mais on se réunissait pour boire le café, mais ça n'allait pas plus loin. Après, quand j'étais clodo, il était pas question que je me lie avec des clodos parce que j'y serai encore. En fait j'ai fait que passer, j'étais jamais complètement dans le bain, j'étais une dilettante. J'ai jamais été une vraie pute car elle a un mac, j'ai jamais été une vraie fonctionnaire car elle a un plan de carrière, j'ai toujours été une dilettante. Et lorsque j'ai raconté la rue, j'ai pris le meilleur, au fond de moi je savais qu'il y aurait une fin, rien n'est jamais définitif avec moi. C'est peut-être

*parce que j'ai peur de la mort, enfin peur de la finitude et donc je recommence toujours quelque chose. La vie me glisse dessus, j'ai peur de m'ennuyer, je crois. J'irais pas jusqu'à dire que je regrette la rue, mais c'était une remise en question quotidienne. Et à partir du moment où j'ai décidé d'écrire chaque jour une phrase je faisais travailler mes méninges. Mais c'est fini tout ça, c'est fini.*

**Annexe 5 :**  
**Grilles d'analyse commune des entretiens avec les professionnels**

### T 1 :Les représentations des professionnelles

<b>I1 : solitude</b>	<p style="text-align: center;"><b>« Ce sont des personnes qui n'ont pas de famille, qui sont seules »</b></p> <p>« En recherche de lien. Ils viennent à...peut-être pour manger, peut-être pour se laver mais c'est surtout à la recherche de lien ». « La première fois j'essaye de voir ce qui l'amène un petit peu, en général c'est un truc bidon »,          « il y a des gens qui sont vraiment très seuls dans leur précarité »          « Toutes ont envie de passer la journée ici parce qu'elles sont pas toutes seules »</p>
<b>I2 : souffrances</b>	<p>« il y a un sentiment de gêne, de honte »          « en grandes souffrances ».          « C'est ça leur souffrance, ils s'en sont jamais remis. De la mort de leur mère ou de leur femme, il t'en parle tout le temps »          "Moi je l'accueille complètement cette souffrance, par contre si ça dure trop je l'arrête, il faut pas que ça dure trop, ils se torturent »          « leur histoire car c'est souvent douloureux »</p> <p>« tous des gens qui ont un passé commun de souffrance, avec abandon »</p>
<b>I3 : évitement</b>	<p>« Ne pas avoir de projet ça peut-être aussi ne pas avoir envie de souffrir ».          « dans le déni il n'y a pas de possibles ».</p> <p>« comme un choix de vie (...) mais en même temps de penser autrement ce serait une sacrée remise en cause de sa situation personnelle ce serait invivable et intolérable »</p>
<b>I4: culpabilité</b>	<p>« c'est trop le plaisir, ils seront plus dans la réparation donc ils souffriraient trop ».          « Beaucoup de S.D.F vivent à la rue et veulent se maintenir dans cet état-là pour réparer »</p>
<b>I5: marginalité</b>	<p>« sont des personnes marginales, qu'il faut accompagner pour l'accès des droits »          « il y a des gens qui sont vraiment installés dans ce mode de vie »          « Toutes des personnes qui ont un problème de dépendance je vais dire. Alors en grosse partie avec l'alcool, mais sinon on peut dire un peu plus global de dépendance à la rue, dépendance à la vie à la rue »</p>
<b>I6 : identité</b>	<p>« leur colonne vertébrale ».          « c'est pas parce qu'on est à la rue qu'on est plus un monsieur (...) qu'on s'appelle tout d'un coup par nos prénoms ».</p>

## T2 : L'institution

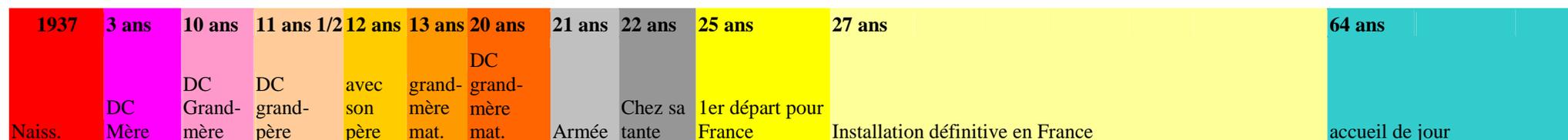
<b>I 1 : Le cadre</b>	<p>« je ne le connais même pas »</p> <p>« si la personne ne donne pas de nouvelles pendant 3 mois on archive (...) si elle revient on lui fait une nouvelle domiciliation »</p> <p>« il fait fuir notre public ». « si elle bouleverse pas l'organisation, c'est toléré »</p> <p>« C'est vrai on accepte pas mal de choses qu'on n'aurait pas accepté dans la vie de tous les jours »</p> <p>« c'est pas limité dans le temps »</p> <p>« Le respect de chacun »</p> <p>« on a tout le temps, on ne prend aucune limite »</p> <p>« C'est pour des choses graves »</p> <p>« C'est le respect des murs, du personnel et des personnes accueillies »</p> <p>« Le seul truc qu'on met surtout en avant, c'est la notion de respect et la notion d'alcool »</p> <p>« Quelqu'un qui a touché un de mes collègues, je peux pas imaginer travailler avec lui ».</p> <p>« Il y en a eu peut-être 7 ou 8 des exclusions définitives. C'est, par exemple, les personnes qui ont frappé un salarié »</p>
<b>I 2: Lien avec extérieur</b>	<p>« Avoir une adresse c'est primordial pour entamer des démarches quelqu'elles soient »</p> <p>« Si t'as pas de domiciliation t'es encore plus en rupture quoi. C'est le lien avec la vie normale »</p> <p>« C'est le début d'un travail, le début de quelque chose »</p> <p>« le dernier lien ombilical avec la société ou si c'était vraiment le premier lien de raccroche pour construire quelque chose » « c'est exister socialement »</p> <p>« c'est aussi retrouver un certain statut social d'avoir du courrier ».</p>
<b>I 3 : une maison</b>	<p>« Quand on dit avoir une adresse c'est avoir un toit »</p> <p>« c'est un repère »</p> <p>« sa maison secondaire »</p> <p>« ce point d'ancrage »</p> <p>« Quand les gens s'installent »</p> <p>« C'est comme ça qu'on arrivera à les connaître si un jour en faisant le sapin de Noël, en allant faire du théâtre, en allant faire un gâteau, là il y a quelque chose qui va sortir parce qu'on s'est lâché. Et c'est là qu'on peut parler de véritable rencontre »</p> <p>« la notion de maison ici est importante parce que ceux qui n'arrivent pas à habiter chez eux habitent l'accueil de jour (...) ils font tout comme ils feraient chez eux. C'est important car ils ont l'impression d'habiter ici ».</p>

<b>T3 : L'attachement</b>	
<b>I1 : le lien</b>	<p>« La première fois j'essaye de voir ce qui l'amène un petit peu, en général c'est un truc bidon »</p> <p>« Dans l'accompagnement le lien fonde beaucoup de choses, c'est ce qui permet »</p> <p>« Si elles viennent ici et pas au restaurant social par exemple c'est qu'ils cherchent plus qu'une alimentation »</p> <p>« A nous de l'accueillir en essayant d'entendre sa demande qu'il va pas formuler. Et qu'il ait l'impression d'avoir été entendu (...) une fois qu'on s'est apprivoisé, on peut rentrer dans l'accompagnement »</p>
<b>I2 : le référent unique</b>	<p>« C'est plus structurant »</p> <p>« pour faciliter la relation »</p> <p>« Je n'ai pas d'exigence »</p> <p>« je pouvais tout lui dire, même lui me l'a dit (...) Il me l'a dit, je t'écoute, je t'entends. C'est parce que j'ai le lien »</p> <p>« L'accompagnement va plus être fondé par rapport à une situation ou à des besoins que par rapport à des projets »</p> <p>« facilite la relation »</p> <p>« C'est une relation humaine et l'humain ça a des capacités à échanger. Y a des gens avec lesquels on peut échanger »</p> <p>« Je le prends tel qu'il est, psychotique, grand malade, S.D.F depuis longtemps. Tel qu'il est. Il a pas de projet, il a pas de projet »</p> <p>« toutes les choses qui pourraient me bouffer ma vie je sais que ma référente va m'aider, va en porter une partie »</p>
<b>I3 : la durée</b>	<p>« c'est un accompagnement qui se fait dans la durée »</p> <p>« c'est au rythme de la personne, on n'impose rien, il faut qu'elle soit prête »</p> <p>« tout le temps que la personne choisira de venir »</p> <p>« Après on essaye de voir. Je laisse les gens se poser »</p> <p>« quand ils ont besoin de nous on est là, quand ils ont plus besoin de nous ils prennent de la distance et si un jour ils reviennent on reprend les choses »</p> <p>« on se projette, c'est à dire qu'on sait qu'on va aller vers un accompagnement à long terme »</p>
<b>I4 : une famille</b>	<p>« on est une famille »</p> <p>« en terme de travail social, faut peut-être accepter de prendre ce rôle-là. (...) si ça fait du bien de voir qu'on a une maman, c'est à dire quelqu'un qui nous aime pour ce qu'on est, ben faut y aller quoi »</p>
<b>I5 : des émotions</b>	<p>« ça crée un mal être chez le professionnel (...) il a l'impression de ne pas avoir de réponses à donner (...) on voit pas d'issue (...) c'est pas évident d'admettre que pour certaines personnes il n'y aura jamais de projet concret » « c'est un public qui nous touche »</p> <p>« Il y a la culpabilité (...) on se sent souvent démunis »</p> <p>« De te réjouir avec eux de pleins de petits bonheurs »</p> <p>« Nous on est dans le morbide et dans la mort, à longueur de journée »</p> <p>« il faut accepter, des fois, d'être le porteur du projet de l'autre, il faut accepter la souffrance de l'autre des fois, il peut pas souffrir pour lui-même alors c'est nous qui souffrons ». « Ça les rattache toujours à la vie » « Je voulais essayer de voir si t'allais encore m'aimer là où je suis le plus mauvais », et j'ai vu que oui »</p> <p>« L'accueil a fait beaucoup, beaucoup de pleurs » « Le prix à payer pour ça, c'est de souffrir »</p>

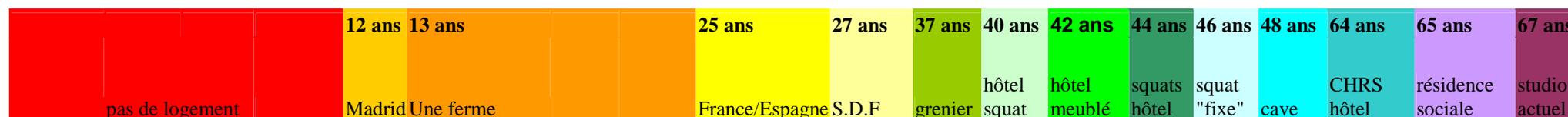
**Annexe 6 :**  
**Schémas chronologiques des récits de vie**

**Schéma chronologique du récit de vie de Monsieur A.**

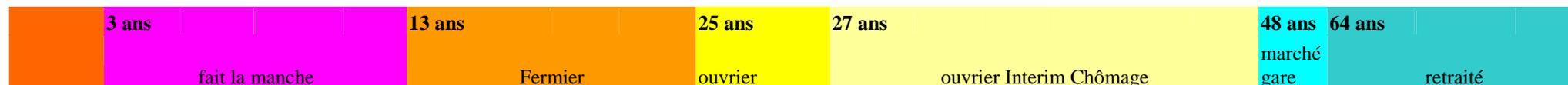
**LA VIE**



**LE LOGEMENT**



**LA VIE PROFESSIONNELLE**



## Schéma chronologique du récit de vie de Monsieur B

### LA VIE

1950	4 ans	5 ans	17 ans	18 ans	20 ans			31 ans		42 ans	43 ans	44 ans	48 ans	49 ans	52-53 ans	56 ans
Naiss.	Algérie	retour en France	bac découvre le théâtre	école de théâtre	séparation de ses parents	1er mariage	2ème mariage	naiss. de sa fille	alcool voyages	séparation de couple	désintox	vie de couple	séparation	DC père alcool dépression Accueil de jour	DC mère	écrit à sa fille

### LE LOGEMENT

1950	4 ans	5 ans							42 ans		44 ans	48 ans	49 ans		53 ans
région parisienne	Algérie	Paris						SDF à Paris		appart. lyon	chambre meublée	Hebergements Rue		Logemt actuel	

### LA VIE PROFESSIONNELLE

			17 ans	18 ans	20 ans					42 ans					
			BAC	Ecole de clown Educateur	Clown				cesse de travailler			Reconnu Adulte handicapé			

## Schéma chronologique du récit de vie de Madame C

### LA VIE

1950	7 ans	8 ans	9 ans	13 ans	19 ans	20 ans	21 ans	22 ans	29-30 ans	32 ans	38 ans	49 ans	50 ans	51 ans	52 ans	54 ans	55 ans
Naiss.	mariage mère	naiss. sœur	maladie beau-père	naiss. soeur	T.S	échec examen	1er amour alcool	prostitution	HP écrit à sa mère	le Nid	désintox thérapie	arrête la prostitution alcool HP tutelle	rue	Accueil de jour	désintox	adopte un chien	écrit à sa mère

### LE LOGEMENT

	7 ans	9 ans	19 ans	21 ans	22 ans	32 ans	49 ans	50 ans	51 ans	54 ans
	déménagement	déménagement	mise à la porte	citée U. coloc.	hôtels à Nice	lyon	expulsion	Rue	se sédentarise une cave	logement actuel

### LA VIE PROFESSIONNELLE

	20 ans	21 ans	22 ans	49 ans	50 ans	54 ans
Ecole collège lycée	aide soignante	Petits boulots	prostitution	retraite arret de la prostitution	manche	Arrête la manche



<b>NOM DU CANDIDAT :</b> Claudine FARINA	<b>DATE DU JURY :</b> Février 2008
<b>DIRECTEUR DE RECHERCHE :</b> René ROUSSILLON	
<b>DIPLÔME :</b> Mémoire en vue de l'obtention du Diplôme Supérieur en Travail Social (DSTS).	
<b>TITRE : DE L'ERRANCE A L'ATTACHEMENT. LE « SANS-ABRISME » UNE PATHOLOGIE DU LIEN.</b>	
<b>SOUS TITRE : Entretiens auprès de 4 professionnels intervenant dans 4 accueils de jour lyonnais. Récits de vie de quatre personnes ayant été sans abri.</b>	
<b>RESUME :</b>	
<p>Après avoir observé le processus d'exclusion sociale sous l'angle de facteurs structurels, cette recherche montre comment des facteurs individuels viennent s'y ajouter. Créant un impact fort dans un processus qui s'avère être une imbrication de l'intime et du social.</p> <p>Les trajectoires de personnes sans abri font apparaître une vacuité de liens personnels et un lien stable avec un référent social. Devant ce mode d'attachement paradoxal, l'auteur a étudié l'élaboration du processus d'attachement.</p> <p>Partant de l'hypothèse que les personnes sans abri ont la possibilité, à travers le lien avec un référent social, de trouver un sentiment de sécurité, l'auteur effectue une enquête auprès de 4 usagers et de 4 professionnels dans des accueils de jour Lyonnais.</p> <p>L'enquête explore comment se met en place une relation transitionnelle à l'aide d'un cadre institutionnel et d'un lien d'accompagnement.</p> <p>L'analyse montre la prévalence d'un modèle d'attachement insécure chez les personnes sans abri et la place du référent social comme base d'attachement sécurisante. Elle met en évidence un paradoxe de la demande : les personnes sans abri fréquentent les accueils de jour car elles ont besoin de lien, cependant elles s'adressent aux professionnels à travers une demande d'intervention sociale.</p> <p>Les résultats issus de cette analyse font ressortir des fonctionnements institutionnels adaptés et une bienveillance des professionnels, permettant l'élaboration d'un lien sécurisant. Mais aussi un sentiment d'impuissance et une difficulté des professionnels à gérer la non-demande.</p> <p>L'auteur propose de repenser certains contenus de formation initiale des travailleurs sociaux, afin de transformer l'image qu'ils ont de leur métier. Il met en avant l'importance de trouver des lieux de créativité, en interne mais aussi à l'extérieur des institutions, pour conserver la relation d'accompagnement vivante.</p>	
<b>MOTS CLES :</b> Exclusion, personnes sans abri, accueils de jour, transitionnalité, attachement, récits de vie.	
<b>NOMBRE DE PAGES : 108</b>	<b>VOLUME ANNEXES : 6</b>
<b>CENTRE DE FORMATION :</b>	
Collège Coopératif Rhône-Alpes ( C.C.R.A)	